

VOL I no 4
septembre 77

FOCUS

Saguenay Lac-St-Jean

\$1.00



photo;
PAUL BONNEVILLE



entrevue;
GILBERT LANGEVIN



dossier;
LA RÉVOLUTION TRANQUILLE DE L'ARTISANAT

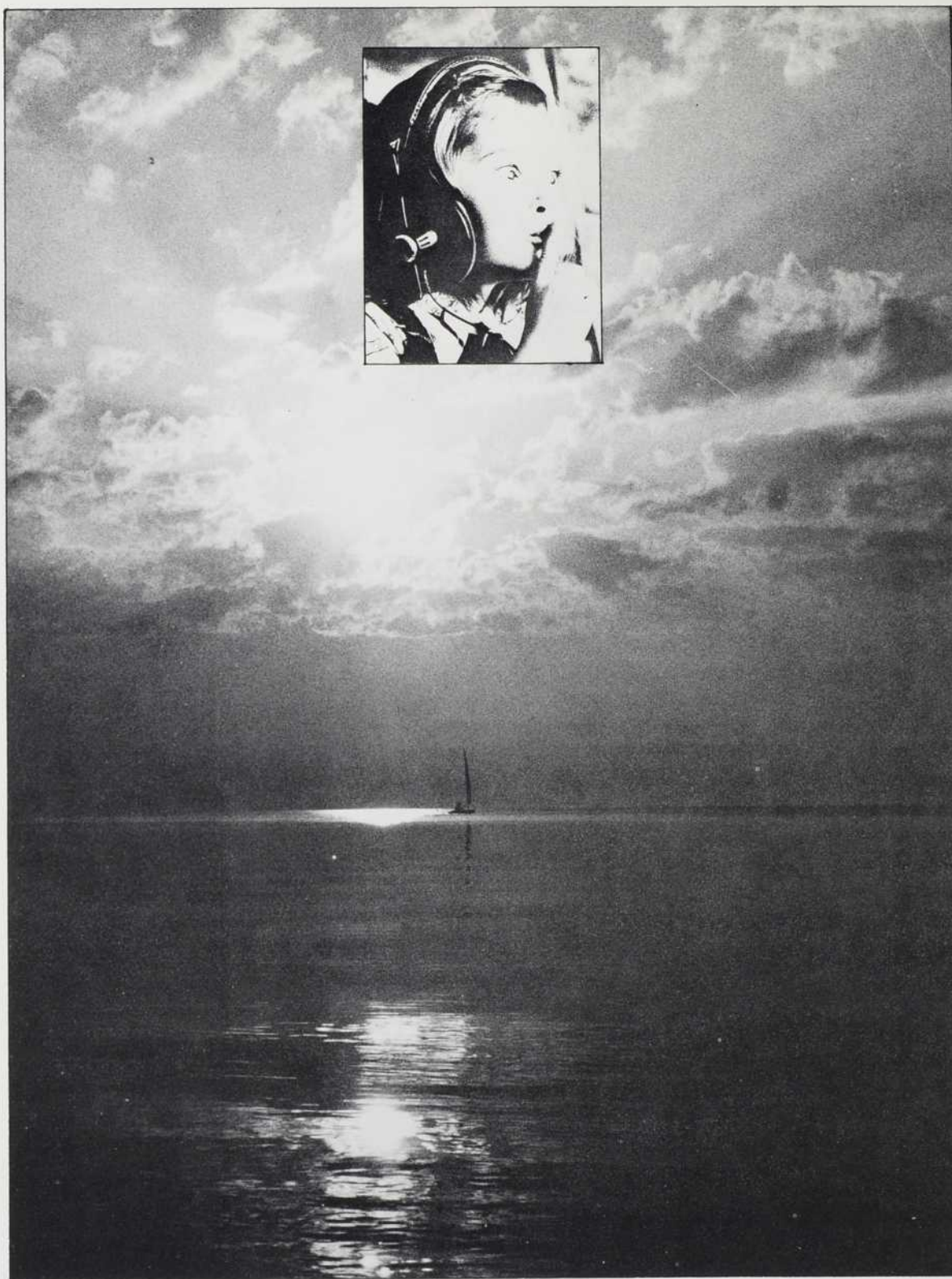


Photo: Michel Gauthier

chut-fm
96.7 stéréo mhz



FOCUS

Vol. 1 — No 4

LE COLLECTIF DE FOCUS:

Bernard Potvin, Jocelyn Pagé, Yves Caron, Mireille Lafrance, Jean-Guy Girard, Alan McLean, Claire Pagé, Richard Langevin, Marc Bégin et Daniel Hébert.

COMITE DE REDACTION:

Journalistes: Yves Caron, Jean-Guy Girard, Jocelyn Pagé, Alan McLean, Conseiller artistique: Richard Langevin. Responsable de la rédaction: Daniel Hébert.

COMITE DE RELATIONS

EXTERIEURES:

Mireille Lafrance (responsable), Yves Caron (promotion et publicité), Daniel Hébert.

SECRETAIRIAT GESTION ET CALENDRIER:

Claire Pagé

CONCEPTION ET REALISATION GRAPHIQUE

Richard Langevin

COLLABORATION DE:

Marie-Josée Milord

COLLABORATEURS:

Pierre Demers, Elisabeth Vanarbourg

BANDES DESSINEES:

Benoit Savard

COLLABORATION TECHNIQUE:

Guy Laine Emond

IMPRIMEUR:

Imprimerie Le Progrès du Saguenay

DISTRIBUTION:

Focus

REMERCIEMENTS:

Marie-Suzanne Guay, J.-E. Hébert, tous ceux qui achètent Focus

La revue Focus est publiée à Jonquières, 290, rue Saint-Dominique. Toute reproduction des textes, photos, dessins, est la propriété de Focus qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction, sauf dans les cas où l'on indique les références.

Dépôt légal:

Bibliothèque Nationale

7

CHRONIQUES.

Actualité culturelle en vrac.

20

ENTREVUE: GILBERT LAN-GEVIN.

Ecrire au présent du quotidien.
Par Jocelyn Pagé.

47

CHUT-FM: UNE RADIO COOP-MUNAUTAIRE, MAIS A QUEL PRIX?

Un dossier d'actualité, vu de l'intérieur, par les travailleurs de CHUT-FM.

11

DOLBEAU ET LA CULTURE

Jean-Guy Girard soulève un scandale culturel.

26

PAUL BONNEVILLE:

Le photographe du mois

50

LE CINEMA:

La science-fiction.
Par Elisabeth Vonarburg.

12

Encore pire au Saguenay-Lac-St-Jean;
QU'EST-CE QUI NOUS COUTE SI CHER? LA SANTE OU LA MALADIE?

34

LES ENCHIFFRES:

On a tous été à l'école: Un texte qui vous fera revivre tout votre passé scolaire.

53

BANDE DESSINEE.

Une page apostolique de Benoit Savard.

14

LA REVOLUTION TRAN-QUILLE DE L'ARTISANAT.

Un dossier controversé sur l'état, l'artisanat, et son avenir.
Par Jean-Guy Girard.

38

LA DIFFICULTE D'ETRE UN COMPOSITEUR.

L'artiste, en particulier le musicien, peut-il vivre, ici, de ses compositions?
Par Alan McLean.

54

LIVRES, BOUQUINS.

Une nouvelle chronique présentant les parutions du mois.
Par Jocelyn Pagé.

18

EXAMEN DE CONSCIEN-CE...

Connaissez-vous notre culture régionale?

42

LA TV, UN SPORT VIOLENT.

La quantité d'émissions étrangères et la mode rétro.
Par Jocelyn Pagé.

56

CALENDRIER.

Le Service de l'Education des Adultes

Outre les cours d'administration, les cours aux secrétaires d'écoles et de collèges et les cours populaires tels le yoga, le prénatal, préparation à la retraite, et conditionnement physique, le Service d'Education des Adultes du Collège de Jonquière offre en exclusivité trois (3) nouveaux programmes dès cet automne. Il s'agit de:

Formation de Superviseurs:

(Contremaître, surveillant(e), chef d'équipe).

Formation de Préventionnistes:

(Accidents de travail).

Communication:

(Publicité pour les entreprises, boutiques, magasins).

L'inscription à ces cours et programmes se fera du 12 au 15 septembre 1977, le jour et le soir à nos bureaux.

Pour plus de renseignements, communiquez avec le Service de l'Education des Adultes au numéro suivant: 547-3672.

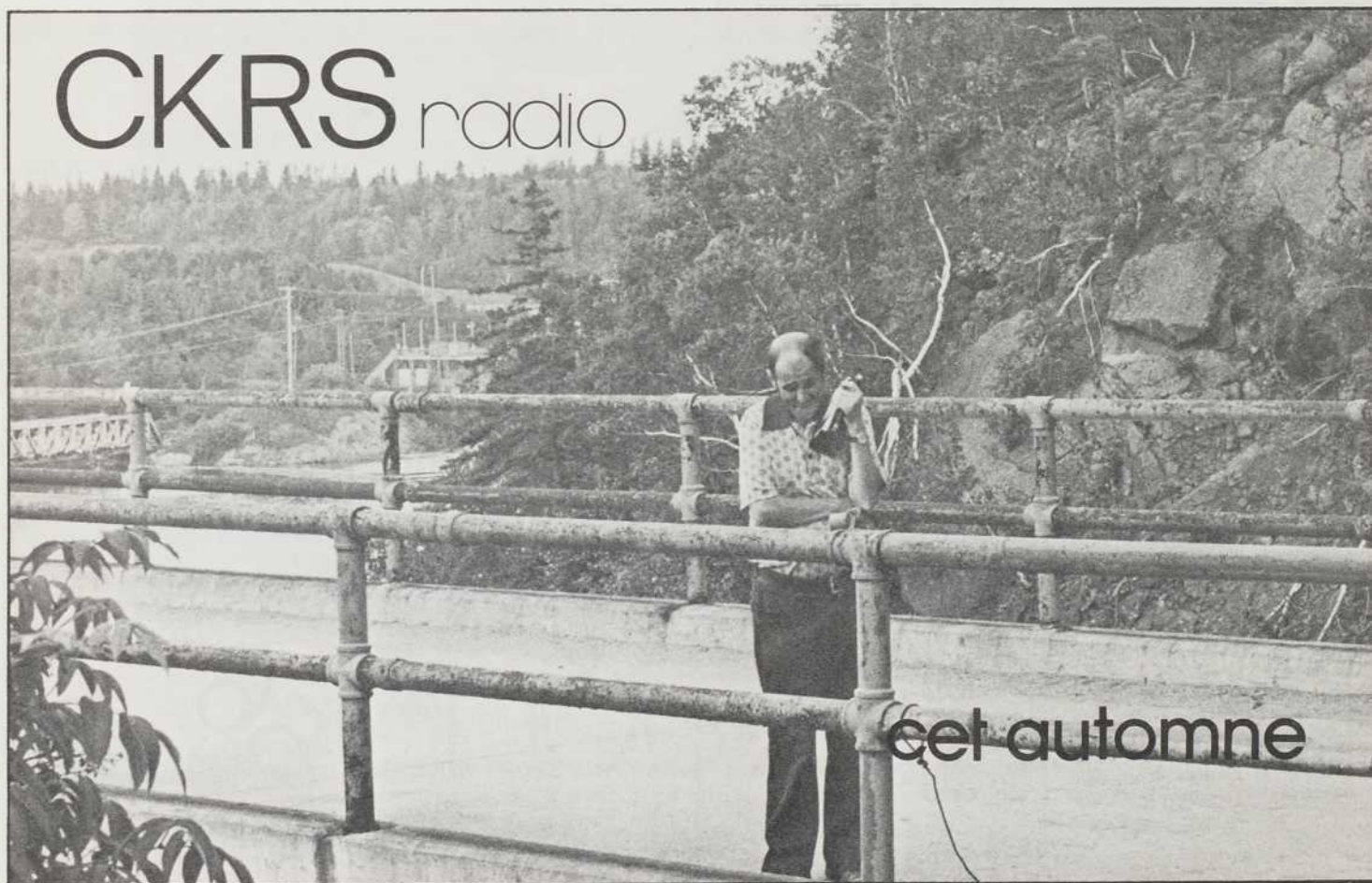
Si tu rencontres les exigences de la loi sur la FORMATION PROFESSIONNELLE, tu t'inscris à la COMMISSION DE FORMATION PROFESSIONNELLE, 210, des Oblats, Chicoutimi, la semaine du 12 septembre 1977. CES COURS SONT GRATUITS.

SI TU MANQUES D'INFORMATION, COMPOSE LE NUMERO SUIVANT:

549-9520, ext. 246, quelqu'un se fera un plaisir de te répondre.

Stanley McLelland,

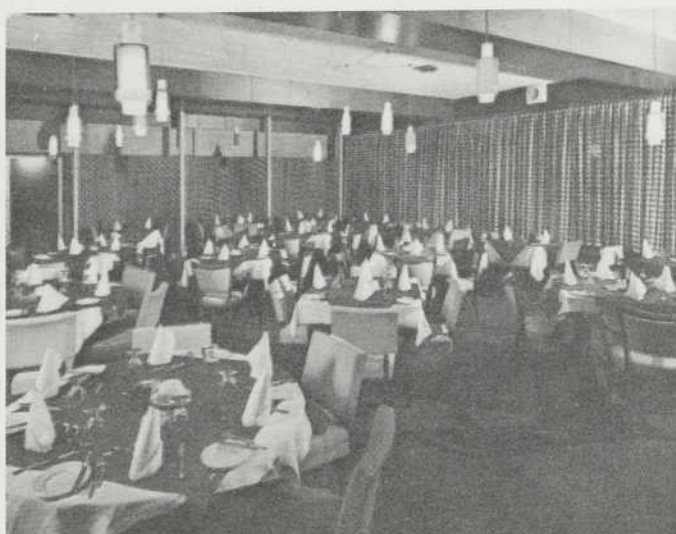
Responsable de la formation
professionnelle et industrielle à
l'Education aux Adultes.





Banquets de nocés
Réceptions de tous genres

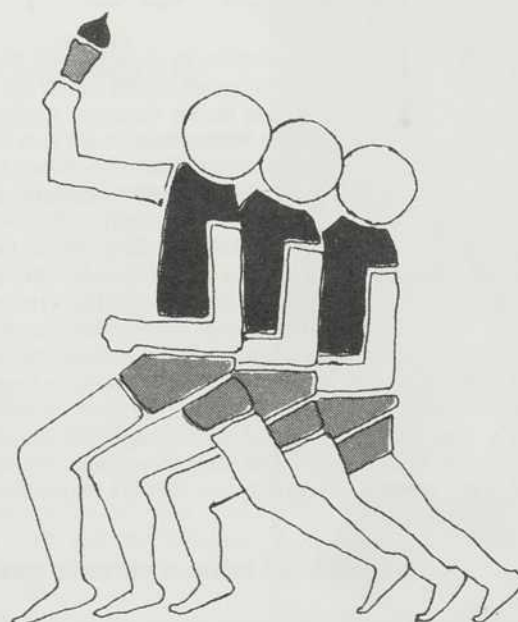
L'Hôtel Paul-Baillargeon
vous offre ses salles gratuitement



Hôtel Paul-Baillargeon

SIX HEURES D'ALEXIS LE TROTTEUR de La Doré

"Que tu
sois coureur
ou amateur,
viens aux
Six-Heures".



DIMANCHE, LE 4 SEPTEMBRE 1977
A 12HRES, A LA DORE
(Fin de semaine de la Fête du Travail)

POUR INFORMATIONS
SUPPLEMENTAIRES:
GHISLAIN LAVOIE
TEL.: 256-3562

Dans l'édition de septembre, Focus vous offre, comme à l'habitude, une diversité de sujets culturels, mais vous y découvrirez, en plus, quelques articles d'ordre socioculturel.

Le traitement de notre culture se présente sous diverses formes: une entrevue avec Gilbert Langevin, écrivain québécois originaire de La Dorée au Lac-St-Jean. Langevin, depuis environ 20 ans, a côtoyé les grands courants de l'écriture québécoise et Focus se fait un plaisir de mieux vous le faire connaître par une entrevue et quelques textes inédits.

Nous vous proposons également une réflexion d'Alan McLean sur la "difficulté d'être compositeur". À partir d'une rencontre avec Jean Tremblay, McLean traite le phénomène globalement et nous amène à prendre conscience de la régression actuelle de la musique dite "populaire" et de l'impossibilité qu'ont les compositeurs de vivre de leur profession.

Comment réagit le milieu des artisans au développement de l'artisanat dans notre région et aux politiques proposées par le gouvernement actuel? Les solutions proposées sont-elles pertinentes et liées à la situation concrète des artisans? "La Révolution tranquille de l'artisanat", un dossier que l'on vous présente en espérant mettre plus au clair la situation qui prévaut actuellement.

Parmi les sujets d'ordre plus socioculturel, vous y trouverez un article sur les coûts que le contribuable doit verser pour la santé (ou la maladie), et une brève analyse de ce qui nous est présenté à la télévision: "La présence d'émissions étrangères et la mode rétro".

Incognito, le professeur Lentille recherche la solution aux graves problèmes que subit l'industrie touristique régionale. La réponse se trouve dans ce numéro qui, nous l'espérons, saura satisfaire vos désirs de mieux connaître la culture d'ici et d'ailleurs, cultures en interrelation.

Daniel Hébert, responsable de la rédaction.

Le pence-note

D'une moue presque évanouie, je le regardais d'un oeil des plus éteints. Si j'avais passé un bel été, il voulait savoir si j'avais passé un bel été... Autant me demander si j'aimais le sabot de cheval assaisonné à la rouille dentaire. Après avoir réussi à rentrer ma langue dans l'orifice qui pouvait encore ressembler à ce que l'on nomme bouche, je parvins à exhaler un ouf! Je ne pouvais dire si c'était le plus bel été que j'avais passé, mais ce fut sûrement le plus actif. Du cinq juillet au quatre septembre, j'ai réussi à participer à tous les festivals de la région: FAPS, le Festival Western, l'Otis-O-Rama, la Huitaine de la Gaieté, le Festival du Bleu, de la Patate, de la Gourgane, les Six Heures d'Alexis le Trotteur, etc. J'ai couru, canoté, pagayé, nagé, dansé, sauté, sarclé, bêché, récolté, écouté, parlé, applaudi et payé; j'ai été ébahi, extasié, exténué, courbatu, bousculé, cahuté, embrassé, invité, redressé, amusé, escroqué, médusé, embarqué; j'ai mangé des mets raffinés, dévoré délectablement de la tourtière, des pâtes à la viande, du ragoût de pattes de cochon, de la soupe aux gourganes, du boeuf braisé, des tartes aux bramboises, aux fraises, aux bleuets, des cretons au porc, au veau, au boeuf, à l'original, au poulet; j'ai bouffé des hot dogs, des hamburgers, des frites, des pizzas, des spaghettis, des raviolis, des bar-b-q, des... Si j'ai passé un bel été? Les poches vides, l'estomac plein... d'ulcères, la tête bourrée d'images, je peux vous dire "encore heureux qu'on va vers l'automne". Enfin les vacances!

Concours qui roule n'amasse pas de gagnants

Cette affirmation est un peu fausse puisque Jean Gagnon et Sylvain Dumais se sont tous deux mérités un abonnement d'un an à Focus pour avoir répondu au concours du mois de juillet. La réponse était le lac Piékouagami qui signifie "lac plat". N'ayant reçu que deux réponses, nous les considérons comme étant tous deux gagnants.

Le concours du mois de septembre consiste à identifier les photographies suivantes. Un indice certain: c'est pour nous une façon de présenter l'équipe de Focus. Puisque les parents et amis des membres de Focus ne sont pas éligibles à ce concours, il vous est possible d'y participer en nous envoyant simplement vos commentaires sur la revue. Une lettre sera pigée au sort, le gagnant se méritant un abonnement gratuit.

J.P.



Qui fait quoi

Pour le "Qui fait coït?"

LE CAFE-CAMPUS: LA FLORIDE DES AUTOCHTONES

On entre au café-campus comme si (oui, comme si) on était chez nous. C'est la fièvre du locataire auquel le propriétaire offre une bonne petite bière chaude. On danse le bou-galou (ou plutôt le bou-gallon) avec la sensualité des deshérités, les accomplis du système. Un sourire qui s'ouvre sur le frigidaire, dents glacées sur l'épouvante d'aller ailleurs que sur la piste de danse, les topless étant remplacées par le miroir de son propre spectacle. Il faut bien payer la taxe d'amusement. Puis-je savoir si votre mère n'utilise pas le déodorant Chpwich Inc.! Danser! Danser! Danger! La mémoire est-elle un frigidaire, pensait Geronimo (alias Bozo-les-culottes pour les intimes)?

Une chose est sûre, c'est que notre consommation (bière et dope) profite au système, elle lui assure la continuité rêvée sur le terrain de la marginalité. Récupération ou promotion? Du rétro à son meilleur... Aller savoir pourquoi Chez Gagnon est maintenant le rendez-vous des sportifs? Allez-y!

La fascination des bouteilles a remplacé le retour à la terre hindoue, cimetière mon oeil! Le logement du plaisir est en crise, les propriétaires en exil dans les salopettes de grand-papa. Où sont passés les cultivateurs et cultivatrices

d'antan! "Papa, dit-elle, j'ai sommeil." Elle s'endormit donc sur mon suppositoire; peut-être était-ce un rêve.

Ne nous leurrions pas, ce n'est pas nous qui boufferons les contradictions du système capitaliste, mais bien lui qui nous bouffera et si Chut-FM évoluait vers le disco, la Tour d'Auvergne vers la boîte-disco et le café vers le rétro? Changer la vie et non changer d'envies. De toute façon, demain on continuera le compromis.

Quand posséderons-nous
nos lieux de plaisir?

J. P.

UN MAUVAIS GOUT DE CARTON!

Le gouvernement du Québec mettait en branle, cette année, une vaste campagne incitant les Québécois à voyager chez eux. Il semble bien qu'ils aient répondu dans l'affirmative à ce nouveau leitmotiv. Ils se sont rendus par milliers dans les différents sites touristiques de notre région. Val-Jalbert est sans aucun doute, une des attractions qui en a attiré le plus.

Même si l'on peut faire des critiques au niveau du genre de restauration que l'on a privilégié pour ce site, tout le monde s'accordera pour dire que l'on aurait pu faire pire, et que l'on aurait pu faire mieux. Le village est resté aussi enchanteur et quelques endroits y ont gagné grâce à leur accessibilité, même s'ils y perdaient pour leur authenticité. Ainsi, le vieux moulin a été une surprise très agréable. La grande salle, avec ses murs en pierres est une révélation pour notre région. Espérons que nous saurons nous en servir à bon escient et le plus souvent possible (peut-être en théâtre d'été).

Le restaurant trouve parfaitement sa place dans ce vieux moulin. Le choix du mobilier laisse cependant à désirer. En ce qui concerne le menu, on a

voulu respecter notre identité régionale. En effet, on offre la soupe aux pois, tourtière, ragout, pâté à la viande, fèves au lard et la traditionnelle tarte au sucre. Là où ça ne va plus du tout, c'est quand on vous sert le tout dans des assiettes en carton, avec des ustensiles en plastique.

Le consommateur s'habitue à tout, mais de là à payer \$3.75 pour un repas dans des assiettes de carton sans dire un mot, il y a des limites. Si cela m'arrivait dans une "cabane à patates frites", je comprendrais à la rigueur. Mais dans le vieux moulin de Val-Jalbert, personne n'aurait jamais dû y songer. Je ne sais pas si c'est pour respecter le carton et le plastique, mais même la tourtière n'était pas mangeable. Rien qu'à y songer, j'ai le goût du thé au styrofoam qui me remonte dans la gorge.

Les touristes, qu'ils soient Saguenéens, Québécois ou autres, méritent un minimum de respect.

J.-G. G.

LA FIN D'UNE EPOQUE

Vous pouvez serrez votre Brylcream, Elvis, le pape de la révolution culturelle américaine, est mort. Johnny Farago pourra sortir un disco-souvenir et plier guitare. Tex Lecor le remplacera avec enthousiasme en chantant son tout nouveau succès: "Quand Elvis est dans le frigidaire, faut pas s'en faire, y'aura du bacon dans la soupière". Marilyn Monroe se r'vire dans sa tombe pour le recevoir. Le pape du rock'n roll n'est plus, vive le rock. Johnny Halliday, avec la permission du canal 10, chantera le Que reste-t-il de nos amours? A consommer du mort, ils s'entoureront de cimetières.

Le théâtre américain vient de fermer la porte sur une époque, vient de fermer une fenêtre sur son spectacle. Pri-sonnier de son obésité (?), le

symbole sexuel du rêve américain d'après La Bombe se produisait peu depuis quelques années. Il n'avait pas eu la chance de mourir jeune comme James Dean et tant d'autres à sa suite. Il semble que vouloir vivre aux U.S.A., sans accepter la machine de mort quotidienne, conduise inévitablement à abandonner l'idée de vieillir. A moins de vouloir devenir président... et encore, les risques du métier empêchent de prendre des assurances, surtout enregistrées.

Mister América, quand permettras-tu à tes enfants d'écouter la musique.

J.P.



LES TROIS GRANDES SALLES: L'UNION EST SOUHAITABLE

Le dernier exercice financier des trois grandes salles de spectacle de la région (auditorium Dufour, salle Frs Brassard, auditorium d'Alma) c'est soldé l'an dernier par un cuisant déficit budgétaire. Déficit qui laisse planer une sombre perspective d'avenir.

Poussés par le désir de mieux fonctionner, des trois administrations, deux d'entre elles tenteront d'apporter un souffle nouveau à leur organisation.

A Chicoutimi, l'auditorium Dufour s'est partiellement associé avec les productions Beaubec de Mtl et présentera à tour de rôle quelques-unes des productions de l'Outremont. L'auditorium négocie pour plusieurs spectacles mais ne peut pour autant abaisser le coût de production. Par contre, Beaubec doit aussi investir en publicité, ce qui n'est pas à négliger. Mais cela reste nettement insuffisant afin de sortir le monde du spectacle de la région de son marasme.

"Pour ce faire, il faudra prêcher le regroupement" d'affirmer M. Marcel Guérin en tant que nouveau directeur du ser-

vice de récréation de la ville d'Alma en ce qui concerne la gérance des activités socio-culturelles. "Avant tout, dit-il, il est primordial de provoquer une cohésion au niveau des mécanismes de négociation de spectacles, versus les agences Montréalaises. Et pour ce faire, il faudra que les gérants des trois salles s'assoient à la même table et cessent de se couper la gorge mutuellement. Le seul moyen de pression que nous possédons afin d'obtenir qu'un impresario soit intéressé à baisser les cachets de l'artiste, c'est d'offrir plusieurs représentations plutôt qu'une seule."

Déjà Dolbeau et St-Félicien, par l'entremise du CRL (Conseil Régional des Loisirs), sont intéressés à ce genre de regroupement. De toutes façons, il serait impossible pour ces villes d'obtenir l'exclusivité d'un spectacle potable à des prix convenables sans procéder par le système de tournées "régionales".

Il est certain que les premières productions de l'Auditorium d'Alma se feront sous le thème de la prudence. M. Guérin veut ainsi mettre de côté les négociations de très gros spectacles (Bécaud, Charlebois, etc...) qui même à guichets fermés, sont déficitaires (à moins d'un regroupement régional des produc-

teurs, bien sûr). Tous les gros spectacles seront désormais négociés à pourcentage (70% à l'artiste et 30% à la salle) et non à cachet fixe.

M. Guérin est aussi conscient de son rôle d'administrateur que d'élément de diffusion culturelle. Ainsi, il pense aux spectacles moyens qui doivent eux aussi connaître une diffusion (Rêve du diable, Fabienne Thibault, Conventum...). La salle "La Tourelle" d'Alma sera le chapiteau de ces manifestations et ces spectacles pourront suivre leur route par la suite dans d'autres municipalités.

Dans ce même ordre d'idées, M. Guérin entend prêter l'oreille à son public et diffuser l'élément artistique de la région quitte à encourir certains déficits. Il est préférable selon lui, d'éponger des pertes en tentant de diffuser des artistes nouveaux ou régionaux qu'en subventionnant des noms comme Bécaud, où une salle comble à \$8.00 le billet exige un déficit de \$1,000.00 de la part du producteur.

Relativement à ces démarches, on ne peut que souhaiter le meilleur des succès à M. Guérin. L'actualisation et la rentabilisation du monde du spectacle dans la région en dépend.

Y.C.

POUR QUELQUES GOUTTES DE PLUS

L'été se fait pluvieux. Nos forêts sont resplendissantes. Il y a quelques semaines, on annonçait que "seulement 1,723 acres de forêt avaient été détruites par le feu comparative-ment à 16,000 acres l'an dernier". Il fallait aller voir s'il n'y avait pas anguille sous roche, et que le nitrate ne nous brillait pas les yeux. Les machines à pluie nous avait donné, à une certaine époque, le plus haut taux de maladies infantiles. Le relevé ci-dessous vous permettra de comparer les quantités de pluie tombées depuis 1970 (en pouces).

Année	Juin	Juillet	Août
1970	3,50	4,01	2,05
1971	2,66	3,71	6,29
1972	5,72	5,84	5,69
1973	2,50	6,73	5,99
1974	2,12	4,67	3,98
1975	2,97	7,07	2,26
1976	3,16	4,57	3,85
1977	5,13	5,13	—

C'est donc une année comparable à 1972. La température maussade et nuageuse tient également au fait que la température est de 0.5 à 2 degrés plus bas que la normale. Les pluies ont donc été plus longues et le soleil n'a pas eu plus de chance que nous.

J.P.

B♂-Jeans



"Des jeans pour tout le monde"

339, Davis, Arvida.
419, Racine, Chicoutimi.

GAGNANTS DU CONCOURS

Albanel, 31 juillet 1977

Revue Focus,
290, rue St-Dominique,
Jonquière, P.Q.

Bonjour et félicitations pour
votre revue,

Depuis le premier numéro
(mai), j'ai tout de suite appré-
cié le contenu de vos textes et
la beauté de vos graphismes.
Votre petit magazine régional
rivalise et dépasse facilement,
en beauté des photos, le ma-
gazine l'Actualité. Au début, je
trouvais que vos recherches
étaient trop centralisées au
Saguenay et que pour une re-
vue qui se dit du Saguenay-
Lac-St-Jean, ça sonnait un
peu faux, mais avec le 2ième
et cette petite merveille de
3ième numéro, tout s'arrange
pour le mieux.

Vous avez remplacé avec
talent, le défunt journal "Mi-
nute" que le Progrès du Sa-
guenay publiait, il y a quelques
années.

Très intéressant l'article de
Jean-Guy Girard, "Le retour à
la terre" (no 3). Pourrais-je
avoir l'adresse des produc-
teurs de lait de chèvre de Gi-
rardville ou St-Thomas? et plus

de renseignements sur le
M.A.B.

En terminant, je dirais pour
le concours, que la photo a été
prise sur le lac Piékouagami
(Lac-St-Jean), à la hauteur de
Métabetchouan, Piékouagami
signifie "lac plat".

Mon adresse est:
Sylvain Dumais,
106, rue des Champs,
Albanel, Lac-St-Jean.
1A0.

Jonquière, le 6 juillet 1977

La revue Focus,
Publiée à Jonquière,
au 290, rue St-Dominique,

Voilà, je crois pouvoir ré-
pondre à la question du
concours publié dans le nu-
méro 3 du Focus, premier vo-
lume à la sixième page.

Je suis certain que cette
photographie a été prise en
Amérique du Nord car, le lieu a
emprunté son nom à l'indien
(l'amérindien). Ensuite, il y a un
drapeau gris avec une croix
blanche au centre et trois
points blancs sur trois surfa-
ces grises de ce drapeau. En
couleur, et en plus grand, le
gris deviendrait bleu; le blanc,
blanc; les points des fleurs et
en complétant avec de l'ima-
gination ce drapeau, il me
semble que ça donnerait le

drapeau du Québec.

Et Québec, d'après le "Dic-
tionnaire Général de Biogra-
phie, Histoire, Littérature,
Agriculture, Commerce, Insti-
tutions Politiques et Religieu-
ses du Canada par le R.P.L., le
jeune oblat de Marie Immacu-
lée, bachelier ès lettres de
l'Université de Paris, etc... ou
Kébec en algonquin signifie
Déroit, ainsi appelé des Sau-
vages", écrit Champlain.

Le sous-titre de Focus est
Saguenay-Lac-St-Jean. Sa-
guenay (là où l'eau sort, tor-
rent), Piékouagami (lac plat)
peut-être que la photo vient de
là et, pour être plus précis, - je
me risque, - je suppose que ça
vient d'un lac tout près du lieu
d'édition de Focus, soit le lac
Kénogami ou simplement le
Kénogami qui veut dire "lac
long".

Et bien, voilà, j'ai fait de mon
mieux.

Mon nom est:
Jean Gagnon,
64, Verchères,
Jonquière.



*Visitez le
Jardin
zoologique
de St-Félicien,
Lac-St-Jean*



*En toutes occasions,
la bière qui
vous sourit.*

65, rue Saint-Hubert C. P. 340
Jonquière Tél: (418) 547-2687
G7X 7W2

SALLE FR. BRASSARD



Ciné-Mardi

Ciné-Club

Spectacles

Septembre
30 et 31

Harold et Maude

5

Flesh Gordon
Phase IV

12

13

Coureur de
marathon

18

Félix Leclerc
25ième anniversaire
de TV - Radio-Canada

19

26

27

Plein la gueule

Les Envahisseurs
Silent Running

Octobre

3

Roler-Ball

6

7

Beau-Soleil Broussard
TPQ (Théâtre Populaire
du Québec)
Violon de l'automne
Jean Coutu, Gisèle Schmith
Jacques Galipeau

10

11

La maison de
l'Exizéiste

Déathrace 2000

12

17

La guerre des
mondes

El Condor Pasa
Folklore sud-américain

21

24

Les insectes
de feu

Gilles Vigneault

25

26

Section spéciale

Les Grands Explorateurs
Le Brésil

31

Zardoz

Novembre

3

Catherine Lara
(à confirmer)

7

8

Tueur dans
foule

Soleil vert

10

14

Woody et les
robots

Beau Dommage

16

21

22

23

Survivance

Alerte satellite

Les Grands Explorateurs
Népal

28

30

Le monde de
l'Ouest

Diane Juster
(à confirmer)

Décembre

1

5

La planète
des singes

Les Grands Explorateurs
Les grandes enigmes

6

12

L'Anarque

Quand la terre
s'ouvrira

Jean Lapointe

14

A confirmer:

Les Grands Explorateurs

Cano, Malicorne, Hugh Aufrey, Robert Paquette, Diane Dufresne, Moustaki.

Dolbeau

et la culture

Jean-Guy Girard

A la recherche de sensationnalisme, toujours à l'affût du scandale, Focus s'est rendu à Dolbeau. Sans difficulté, nous avons pu le mettre à jour. En effet, cette population très francophone reçoit présentement 100% de la programmation anglaise de la télévision de Radio-Canada par l'intermédiaire du câble, 80% de sa programmation française, et en 1977, peut à peine capter la radio AM de Radio-Canada. On comprendra mieux la résistance de cette population à se sentir impliquée quand on lui parle de régionalisation. Cette situation de la radio AM de Radio-Canada devrait être corrigée le printemps prochain mais on aura mis 39 ans entre l'arrivée de Radio-Canada à Chicoutimi et une diffusion potable dans le secteur Dolbeau-Mistassini.

Ce phénomène de la radio est très symptomatique des autres volets de la culture. Une personne de Dolbeau qui veut voir un bon film se verra dans l'obligation de se rendre à Jonquière ou à Chicoutimi (à Alma, à quelques occasions durant l'année). Au niveau des spectacles, bien qu'on annonce des changements pour cette année, la situation n'était pas plus rose (même la Plogue Rose ne s'y rendait pas). En plus d'être loin du soleil, on est loin de la culture.

La distance explique en partie ce phénomène. On a aussi remarqué qu'une ville du secteur primaire se retrouve souvent dans cette situation. A Dolbeau, il n'y a ni

Université, ni C.E.G.E.P. pour animer le milieu. Durant la saison hivernale, la ville se trouve amputée d'une classe très active qui doit émigrer vers les centres éducatifs. Leur retour durant la saison estivale, se fait d'ailleurs sentir par le biais de différents projets d'animation. J'ai rencontré, par exemple, un groupe d'étudiants qui faisait, avec l'aide de la télévision locale, une série d'émissions sur tous les organismes qui oeuvrent présentement dans le secteur de Dolbeau. Le responsable de la télévision locale m'explique comment il se sert de ce médium. Il est actuellement dans la phase miroir, il se contente de montrer aux gens l'image qu'ils projettent. Ce médium, bien employé, rejoint beaucoup de population et crée un intérêt stimulateur.

Des changements

J'ai aussi rencontré Roger Ville-neuve, directeur des loisirs de la ville de Dolbeau, en poste depuis presque un an. Il m'assure que: "Les gens n'ont rien perdu pour attendre". Bien que les budgets alloués au secteur culturel soient très maigres, (il doit toujours songer à l'autofinancement) et qu'il y ait un manque évident de locaux pour les cours, il a bon espoir de susciter, grâce à un Canada au Travail qui vient de débiter à la présence de quelques stagiaires des "Techniques en Loisirs" de Rivière-du-Loup, une animation valable pour cette année. Naturellement, le budget

de loisirs de la ville de Dolbeau est à l'image de celui des autres villes; beaucoup pour le sport, très peu pour la culture.

Il y aura tout de même des cours de poterie et de céramique qui verront le jour au mois de septembre. Une école de ballet, devrait aussi être inaugurée, s'il y a suffisamment d'élèves. On est aussi à mettre sur pied avec St-Félicien et Roberval, une série de spectacles. Les trois salles présenteraient des spectacles différents, et on organiserait un système de transport qui permettrait aux spectateurs de se déplacer à peu de frais. On discute présentement des ententes pour faire venir des artistes d'une très bonne qualité, tels que: Fabienne Thibeault, Sol, Maneige, Clémence, Claude Gauthier, etc... Voilà qui serait un changement appréciable même si la salle de Dolbeau laisse un peu à désirer, aux dires de quelques-uns.

Qu'est-ce qu'on attend des organismes culturels gouvernementaux? C'est qu'ils donnent une véritable couverture de ce secteur. La présence d'animateurs culturels, l'organisation plus fréquente de manifestations culturelles. Il y a eu quelques améliorations au cours des dernières années, que l'on songe à la Bibliothèque centrale de prêts qui offre un service appréciable. Mais celles-ci devraient se multiplier. Et qui sait, il y aura peut-être un Festival Eastern à Dolbeau...

Qu'est-ce qui nous coûte si cher?

LA SANTE OU LA MALADIE?

Par Jean-Guy Girard

Nous recevions récemment le dernier rapport de la régie de l'assurance-maladie, il ne faisait pas mention d'une amélioration de la santé des Québécois mais, "naturellement" d'une augmentation substantielle des coûts. Nous terminons (avec beaucoup de retard) la lecture de l'excellent livre de Yanick Villedieu (*Demain la Santé*). Dans les deux cas, notre région est mise à l'honneur mais de façon un peu contradictoire. La régie nous apprend que nos médecins vont chercher la palme des plus hauts salaires au Québec, et notre région est considérée "comme étant dangereuse dans toutes les classes d'âge, réunissant à la fois les caractéristiques des régions périphériques et celles des régions urbaines". (1)

Ceux qui croyaient que notre grand air et nos grands espaces étaient garants de notre santé, devront déchanter. Car si nous nous classons avec la Gaspésie, le Nord-Ouest et la Côte-Nord lorsqu'il s'agit des inconvénients des régions périphériques (mortalité infantile et accidents), nous nous en écartons quand il s'agit des bienfaits (maladies de civilisation). L'éloignement des services hospitaliers et les routes dangereuses font que la région connaît un indice de mortalité élevé chez les moins de 35 ans. Mais étant donné que notre région est aussi industrialisée, l'espérance de vie des gens de plus de 35 ans se compare à celle des gens de Montréal et certains taux de mortalité sont même plus

élevés. "Chez les 54/64 ans, les cancers de la trachée, des bronches et des poumons tuent proportionnellement plus d'hommes au Saguenay-Lac-St-Jean que dans la région métropolitaine". (2)

Notre région apparaît donc comme étant un des points noirs du tableau pourtant sombre que Villedieu trace de la santé au Québec. Les seuls qui semblent bénéficier de la situation sont les médecins. Ceux-ci ont en effet reçu de la régie de l'assurance-maladie (assurance-médecin) une moyenne de \$57,681.00 soit, \$10,786.00 de plus que la moyenne provinciale. En 1976, ils détiennent donc pour la quatrième année consécutive, la plus haute moyenne québécoise. Il n'est pas sous-représenté pour le nombre de médecins per-capita, et le coût moyen des services médicaux est plus bas que la moyenne provinciale.

Un calcul rapide nous permet cependant de nous rendre compte que les médecins de la région sont ceux qui font le plus grand nombre de services médicaux par jour, par médecin. Leur moyenne est de 18 services médicaux par jour, comparé à 13 pour ceux de Montréal et du Bas St-Laurent par exemple. Il serait cependant difficile de savoir s'ils mettent plus d'heures de travail ou moins de temps par service, pour arriver à ce résultat. Ceci dépendra probablement de chaque médecin et de sa conscience professionnelle. La population s'est tout de même habituée à

une certaine forme de "racket" et la subit sans broncher. Prenons l'exemple de la femme qui veut passer une "cytologie". Elle devra faire une visite chez l'omnipraticien pour recevoir le petit papier jaune, elle devra ensuite retourner chez le médecin pour se faire dire que le test est négatif. Les contribuables auront donc versé la somme de \$14.00 inutilement, sans parler du cas d'une de mes amies à qui on a demandé de se rendre au bureau du médecin pour lui faire savoir que son résultat n'était pas arrivé. Ceci n'est peut-être pas généralisé, mais admettons tout de même que plusieurs médecins aiment bien jouer de la carte.

Les maladies causées par la médecine

Le livre de Villedieu m'a même appris un mot que je ne connaissais pas, mais dont l'existence ne m'a pas surpris du tout. Il s'agit de iatrogène, qui veut dire ni plus ni moins "causée par la médecine". Il a fallu inventer un mot pour regrouper ces maladies qui sont de plus en plus courantes et qui sont causées par un excès de médicaments, un acte chirurgical inutile, un trop long séjour à l'hôpital. Ce qui fait que des personnes qui ont réellement besoin des médecins craignent de les rencontrer comme si ils avaient affaire à des bourreaux. Les chiffres qui sont avancés dans le livre de Villedieu ne peuvent que renfor-



cer cette attitude de crainte envers la médecine.

Le fait que notre région semi-rurale connaît encore le système où le médecin est propriétaire de sa pharmacie, qu'il soit presque impossible de voir sortir quelqu'un du cabinet du médecin sans son assortiment de pilules conjugué avec le fait que plusieurs firmes pharmaceutiques avouent que 29.9% de leur chiffre d'affaires est consacré aux démarchages auprès des médecins, n'a rien de très rassurant. J'aimerais bien savoir combien ces firmes consacrent au "lobbying" auprès du gouvernement.

Il faudrait que l'homme reprenne contact avec la santé plutôt que de continuer à combattre sans cesse la maladie. Au rythme actuel, le budget complet du Québec passera avant longtemps dans la couverture des frais de maladie. Je vous propose un passage qu'a écrit Fernand Séguin (3), en post-face du livre de Villedieu: "Le citoyen n'est qu'un consommateur de soins, et la société de consommation, par définition, s'abstient de faire connaître à ses membres ce qu'ils achètent exactement. Je rêve donc d'un manifeste préparé par le corps médical, qui remplacerait le serment d'Hippocrate et qui se lirait à peu près comme suit:

"Nous médecins, inscrits à la faculté grâce à un processus de sélection qui privilégie une forme d'intelligence symbolisée

par les succès scolaires, indépendamment de tout autre qualité humaine, avons reçu une formation académique dont les traits marquants sont l'acquisition d'un vocabulaire de trente milles mots, la dissection d'un cadavre, l'apprentissage d'un nombre considérable de données théoriques et la familiarité, au sein des C.H.U., des maladies les plus rares et les moins représentatives des problèmes de santé de la population. Bardés de nos diplômes, détenteurs d'un arsenal de drogue dont nous connaissons parfois mal les mécanismes et les interactions, nous vous accueillons dans nos cabinets, aussi angoissés que vous pouvez l'être, car nous ne connaissons guère plus que vous votre sexualité, votre alimentation, la qualité de votre vie, et nous ne savons pas comment réagir devant l'insomnie, la fatigue, les vagues douleurs lombaires, la dépression diffuse, le stress, l'aliénation et la solitude, tout ce cortège de syndromes étrangers à notre formation professionnelle et qui forme l'essentiel de votre détresse. Happés par le système, nous n'avons pas le temps de vous expliquer notre impuissance; voici donc des pilules, des comprimés, des cachets dont la plupart sont des sous-produits de l'industrie des colorants du 19ième siècle. Ces mystères nous échappent; nous feignons d'en être les grands-prêtres."

Séguin croit que l'humilité des méde-

cins ne pourrait qu'aider les citoyens à reprendre leur santé en main. Cette reprise en main de la santé nécessite cependant une reprise en main beaucoup plus générale. C'est le défi que devra relever la génération, qui a cru un jour, que la médecine la rendrait immortelle.

1 Villedieu, Yanick, "Demain la santé", Les dossiers du Québec Science, Québec, p. 44

2 Idem, p. 41

3 Biologiste, et journaliste scientifique vulgarisateur, animateur de l'émission "Science-Réalité."

4 Idem, p. 265-266.

Québec, Régie de l'assurance-maladie du Québec, Huitième rapport annuel, Québec Editions disponibles: 1976-1977.



La Révolution tranquille de l'artisanat

PAR JEAN-GUY GIRARD

NDLR

Ce dossier circonscrit la situation concrète qui règne dans le milieu des artisans au Saguenay-Lac-St-Jean.

En première partie, vous trouverez une analyse sommaire des difficultés de vivre de l'artisanat, des principales politiques gouvernementales dans ce champ d'activités, et d'un regroupement possible des artisans.

En seconde partie, Alan McLean a recueilli les propos de représentants du groupe des artisans de la rue Racine sur les politiques du gouvernement québécois en ce domaine et sur l'Association des artisans, son utilité et sa pertinence.

Notre région, qui a été l'une des dernières à subir le choc de la révolution industrielle, étant donné son isolement, est aussi l'une des dernières à connaître ce qu'il convient d'appeler la révolution (tranquille) artisanale. Et cela, bien que certaines techniques artisanales aient été conservées précieusement; le Cercle des Fermières qui a d'ailleurs pris naissance au Lac-St-Jean, perpétue l'art du tissage tel que pratiqué par nos grands-mères. D'autres techniques artisanales, ou petits métiers comme on se plaisait à les appeler, sont presque disparues. Il faut chercher longtemps avant de trouver un cordonnier qui, souvent, se fait vieux, et que dire de l'ébénisterie qui vient à peine de renaître après une éclipse de plusieurs années.

Quelques artisans sont donc venus à la rescousse pour nous redonner contact avec la chaleur des objets personnalisés. Malgré qu'aucun d'entre eux ne remette en question leur approche artisanale, tous semblent d'accord sur le fait qu'ils ont beaucoup de difficultés d'ordre économique, et que leur production s'améliorerait en autant qu'ils puissent aplanir ces difficultés. La formation d'une corporation regroupant tous les artisans du Saguenay-Lac-St-Jean semble une amorce de solution, mais en laisse plusieurs perplexes. Car, ils craignent de refaire le chemin par-

couru par la "Corporation des métiers d'art du Lac-St-Jean". Celle-ci a demandé de nombreuses heures de travail à plusieurs artisans sans qu'ils en retirent tous les bénéfices escomptés.

Le bilan de la corporation qui vient de recevoir ses lettres patentes, n'est pas complètement nul. Il a réussi à décrocher un endroit où exposer et vendre les pièces des artisans professionnels. Une entente renouvelable annuellement leur permet d'utiliser l'ancien bureau de poste "rénové" de Val-Jalbert. Le ministère leur aurait cependant imposé ses conditions sans leur laisser de marge de discussions. L'attrait supplémentaire qu'ils apportent à ce site pourrait cependant les aider dans leurs futures négociations, mais le tout petit nombre d'artisans professionnels qui exercent présentement au Lac-St-Jean est loin de leur rendre la tâche facile quand ils doivent prendre des positions de force.

On décrit habituellement un artisan professionnel ou de métier comme celui qui retire plus de la moitié de son revenu de la vente de sa production. Mais l'artisan, c'est aussi celui qui participe à toutes les étapes de la production d'un objet, de la conception à la vente. On comprend déjà beaucoup mieux pourquoi ils sont si peu nombreux et les raisons pour lesquelles ils doivent se regrouper. Comme me disait



Aux prises avec des problèmes de mise en marché, d'approvisionnement, de reconnaissance de leur statut et de perfectionnement, plusieurs artisans professionnels ressentent le besoin de se regrouper. Ils se sont réunis cet été à Val-Jalbert pour discuter de leurs problèmes respectifs et en ont profité pour jeter les bases de ce qui pourrait devenir "La Corporation des métiers d'art du Saguenay-Lac-St-Jean".

Laurier Gariépy: "C'est difficile de se regrouper pour des individualistes". Pourquoi mettre tant d'importance sur le statut d'artisan professionnel? C'est parce que les problèmes sont tout à fait différents si l'artisanat n'est qu'un loisir, ou n'apporte qu'un revenu d'appoint. La future association ou la présente modifiée (corporation des métiers d'art du Lac-St-Jean), jouerait presque le rôle d'un syndicat ou deviendrait, tout au moins, un moyen de pression.

Les autres catégories d'artisan (de loisir, semi-professionnels, apprentis) n'ont cependant pas été éliminées. Il faut compter sur l'importance de la relève qui a besoin d'un appui pendant sa formation. Plusieurs artisans verraient même d'un bon oeil la renaissance du système du maître et de l'apprenti. Un comité d'artisans professionnels a donc été formé pour voir entre autres, la place exacte qu'occuperont les autres catégories d'artisans dans la future association.

La mise en marché

Lors du colloque, on a pu remarquer l'absence des artisans de Chicoutimi. Ces derniers n'auraient pas ressenti le besoin

de se joindre à la future association. Ils ne connaîtraient pas les problèmes de mise en marché des artisans du reste de la région. Les résidants de Chicoutimi, avec leur haut niveau de scolarité et leur situation économique privilégiée, seraient les meilleurs connaisseurs et les plus gros consommateurs d'artisanat de la région. Plusieurs artisans des villages environnants (Anse-St-Jean, Petit Saguenay, et les autres), ont, cependant, répondu à l'invitation, ce qui prouve que les problèmes existent aussi au Saguenay, du moins dans certaines disciplines.

La situation qui prévaut actuellement dans la région au niveau des boutiques est la suivante: l'artisan doit laisser ses pièces en consignation et le boutiquier retire un profit d'environ 35% sur celles-ci. Ce mécanisme de la consignation, conjugué avec les difficultés qu'ont les artisans à obtenir du crédit, explique la situation précaire dans laquelle se trouvent plusieurs d'entre eux. D'autant plus que plusieurs propriétaires de galeries régionales vont acheter la presque totalité de leur marchandise à la Centrale d'Artisanat du Québec. Il est à souhaiter que de pareilles pratiques ne se perpétuent pas. Les acheteurs devraient, à cet effet, s'assurer de la provenance des pièces qu'ils se procurent.

Une autre façon d'écouler la mar-

chandise se fait par l'intermédiaire d'expositions d'artisanat lors de fêtes populaires. Je me suis rendu cet été à Roberval pour assister à l'exposition d'art de la "Huitaine de Gaieté". Cette manifestation, qui pourrait devenir le lieu de rencontre privilégié entre l'artisan professionnel et le public pour le secteur du Lac-St-Jean, souffre malheureusement de nombreux maux. Plusieurs artisans ont mentionné que la qualité des exposants avait beaucoup diminuée par rapport à l'année dernière. Une des principales raisons serait la fin de non-recevoir qu'auraient amené les organisateurs face aux demandes des artisans, leur faisant même savoir qu'ils pourraient facilement remplacer cette manifestation par d'autre chose.

Chaque artisan payait \$50.00 cette année pour pouvoir exposer ses oeuvres. Il devait en plus attendre pendant une semaine les éventuels acheteurs. Ajoutons à cela le coût du séjour, de la matière première, du temps pour produire la pièce et je suis assuré que plusieurs ne tiraient même pas \$1.00 de l'heure. Le peu de publicité accordée à cette manifestation par les média régionaux devraient être suffisant pour en sonner le glas, la seule couverture qui en a été faite l'ayant été après coup. Nous souhaitons que l'Association des Artisans soit assez forte dès l'année

prochaine pour exiger des conditions minimales, sans quoi elle se devrait de boycotter cette manifestation. Les artisans des Cantons de l'Est l'ont déjà fait il y a quelques années, et ce avec un grand succès. Il serait regrettable de voir disparaître l'activité la plus culturelle de la "Huitaine", celle qui fait que l'on peut même endurer les vrombrissements assourdissants de la musique disco qui, de 9h00 à 10h00, traverse les murs du gymnase ou se tient l'exposition artisanale. Je suggérerais que cette musique (très peu respectueuse de notre culture) soit remplacée pendant cette période d'une heure, car elle rend l'atmosphère intolérable.

Pour palier à leurs problèmes de mise en marché, les artisans d'Alma ouvriront une boutique dans le centre commercial de cette ville. Par cette concurrence, ils croient pouvoir amener les marchands à essayer les produits de confection régionale. La création d'un plus grand nombre de points de vente ne peut que favoriser l'écoulement de la production artisanale. Pourtant, le coût des locaux commerciaux étant très élevé, le prix de revient des objets artisanaux en est encore augmenté.

Le regroupement aura sans doute des effets bénéfiques sur l'approvisionnement en matières premières. Les besoins semblaient si pressants qu'il faisait dire à un des animateurs de l'atelier du bois durant le colloque: "S'il y avait eu un vendeur de bois dans le coin, il en aurait été vendu tout de suite là." Le petit nombre d'artisans dans chaque discipline, et leur dispersion sur notre immense territoire ne favorise pas la vente sur place des matières premières. La plupart doivent donc se procurer leur matériel soit à Québec, soit à Montréal. Le verre par exemple, on doit le faire venir de Montréal et de Boston, et on ne le produit pratiquement qu'en Europe, ce qui détermine les prix que doit demander l'artisan pour couvrir ses frais.

Une équipe de six (6) personnes a reçu une subvention du fédéral, pour effectuer une recherche sur la possibilité d'employer des matériaux régionaux dans la confection de la poterie. Même si c'est toujours au niveau expérimental, Gilles Marcoux et Céline Giroux, deux (2) des responsables, me faisaient part de leur grand enthousiasme suite aux résultats ob-

tenus. Ils ont jusqu'à maintenant réussi à produire une glaçure faite à 90% de matériaux régionaux. Notre argile s'apparenterait de plus à la faïence, et il sera probablement possible de l'utiliser en la mélangeant à quelques autres éléments. Voilà qui serait de nature à régler les problèmes d'approvisionnement de nos potiers pendant quelques années.

Il serait à souhaiter qu'un travail équivalent soit fait dans d'autres disciplines pour essayer de découvrir les possibilités que recèlent nos vastes territoires.

Apprentissage et perfectionnement

Le "Livre vert" de monsieur L'Al-lier est très éloquent sur cet aspect. "Certains métiers sont aujourd'hui en voie de disparition, d'autres sont même complètement oubliés. La revalorisation du travail manuel est une des conditions non seulement de l'amélioration de la qualité de la vie au Québec, mais d'un meilleur équilibre dans l'établissement des ordres de valeur qui nous sont de plus en plus dictés de l'extérieur et par des impératifs économiques." (1) La porte semble donc ouverte à l'enseignement des différents métiers d'art et à l'enseignement généralisé des connaissances de base du travail manuel.

Comme le dit le "Livre vert", les seules personnes qui sont susceptibles d'enseigner les métiers d'art sont celles qui les pratiquent, et il n'est probablement pas question de les enfermer dans des écoles (du moins des polyvalentes). On a donc songé à faire revivre le système maître-apprenti où l'école serait l'atelier de l'artisan qui ferait lui-même la sélection de ses apprentis. On ne peut qu'applaudir devant cette volonté affichée par l'ancien ministre mais on peut à juste titre se poser des questions sur le temps que demandera l'application dans les faits dans ce qui pourrait n'être que vœux pieux. Ajoutons en passant que Charlemagne, un tourneur de bois très loquace, a devancé le ministère et enseigne déjà son art à des apprentis.

J'ai aussi rencontré Jocelyn Maltais, professeur en art plastique, sculpteur et ébéniste, qui m'a parlé de la possibilité d'ouvrir au Cégep d'Alma, une option

"métiers d'art". La démarche est en cours depuis 1974 et depuis, plusieurs études ont été réalisées. On a entre autre visité la France et la Suède pour étudier les différentes alternatives qui s'offrent actuellement au ministère de l'Éducation. Jocelyn s'attend à recevoir une réponse définitive cet automne. Notre région serait probablement choisie comme région pilote (pour faire changement) et offrirait le cours dès septembre 1978.

La venue de cette option "métier d'art" mettrait fin à ce que l'on pourrait considérer comme étant superflu, en effet, trois "CEGEP" de notre région offrent présentement l'option "art plastique". Une option "métier d'art" d'envergure provinciale, ne pourrait que susciter un essor de l'ébénisterie et des autres techniques du bois. Les futurs artisans recevraient donc une formation générale, des cours en art plastique, et un encadrement par des gars du métier.

Les étudiants terminant cette option se dirigeraient vers la production en petite série. Leur formation leur permettrait de concevoir un meuble, d'en produire quelques exemplaires (1 à 10) puis de recommencer le processus. La situation du marché devrait avoir évolué lorsque ces hypothétiques artisans commenceront leur travail. Leurs aînés auront peut-être réussi à aplanir quelques difficultés.

Plusieurs artisans qui travaillent actuellement dans notre région sont des autodidactes. D'autres se déplacent régulièrement à Montréal ou à Québec pour se spécialiser et ce à grand frais. La plupart sont des pionniers ou presque, et l'on peut s'attendre à ce qu'ils fassent profiter leurs cadets des connaissances qu'ils ont acquises.

Le Mic-Mac

A l'occasion du colloque, le ministère des Affaires culturelles et celui de l'Industrie et du commerce soumettaient un document aux artisans du Saguenay-Lac-St-Jean. Ceux-ci ont alors refusé de discuter le document alléguant le manque de temps pour étudier le rapport beaucoup trop volumineux. Les artisans sont en général quelque peu rébarbatifs à toute idée d'encadrement. Ils décidèrent donc de re-

mettre à plus tard les discussions sur ce document.

Ce dernier est en réalité la stratégie d'intervention des différents ministères en ce qui regarde les métiers d'art (artisanat), stratégie d'intervention qui est déjà décidée et qui ne laisse aux artisans que le choix d'accepter ou de refuser l'aide gouvernementale et ses modalités. Le document définit entre autres son interlocuteur comme étant les regroupements régionaux d'artisans. Tout artisan qui a besoin d'une aide financière gouvernementale ou d'une expertise se devra donc de faire sa demande par l'entremise.

Le ministère des Affaires culturelles leur offre entre autres de défrayer les coûts d'un directeur général et d'une secrétaire réceptionniste pour les regroupements régionaux. Le coût du personnel supplémentaire et les coûts de fonctionnement sont aussi éligibles à l'aide gouvernementale. Les artisans de la région ayant longuement discuté de leurs problèmes financiers, et du manque d'expertise, etc, pourront difficilement refuser l'aide qui leur est offerte, même si elle ne cadre pas parfaitement avec leurs aspirations.

Le secteur des métiers d'art est de plus en plus florissant. La production approximative de 1976 aurait atteint les 78 millions de dollars. Dans un contexte économique difficile, le gouvernement se devait de rendre ce secteur encore plus productif. Je crois que c'est ainsi qu'il faut comprendre cette stratégie d'intervention. Il faut espérer qu'elle saura respecter le côté culturel des métiers d'art.

Quant à moi, je crois que ce qui serait le plus utile aux artisans, c'est un changement radical dans les habitudes de consommations de la population. Quand les gens arrêteront de "bouffer" tout ce qui est enrobé de style colonial, espagnol, tout ce qui est chromé à l'américaine, ils consommeront peut-être alors des objets personnalisés, où l'on sent la présence du créateur. Mais si l'on combat la publicité par la publicité, c'est deux ou trois fois le budget du ministère des Affaires culturelles qu'il faudra investir dans une campagne pour l'artisanat...



Artisans de la rue Racine vs MIC-MAC

Récemment, suite à une entente entre le ministère des Affaires culturelles (MAC) et celui de l'Industrie et du Commerce (MIC), un programme était créé pour favoriser le développement de l'industrie artisanale. Le gouvernement se charge ainsi de faire des études de marché et d'implanter des centres de distribution dans les zones où l'artisanat est à la mode et, par conséquent, rentable.

Pour les artisans de la rue Racine, une telle ingérence culturelle est inacceptable. Le MIC-MAC se charge de la diffusion, exige un minimum de production. Par exemple, signale Pierre Laroche (joaillier), pour mettre ses bagues en consigne dans des centres de distribution, il lui faut en réaliser une certaine quantité, telle qu'une grosse quantité de bagues (144)!! Il devra donc faire de la production, non de la création et de la recherche. De plus, il lui faudra réaliser des bijoux conformément aux études de marché et à la demande du public.

Peut-on parler d'avantages lorsque le gouvernement dit aux artisans qu'ils pourront désormais acheter la matière première en groupe? Oui et non, de dire Pierre Laroche. Il y a certes une économie à réaliser à l'achat mais un compromis doit être fait entre tous les besoins des divers artisans. Il n'y a pas seulement l'aspect monétaire qui compte, mais aussi la qualité de la matière première: il faudra faire un compromis avec tous au niveau de la qualité.

Selon les artisans de la Racine, l'arti-

san doit viser à l'autosuffisance économique. Un tel système ne peut profiter à ceux qui sont isolés où le bassin de population est trop faible et où, par conséquent, le nombre d'acheteurs potentiels est plus faible. Tout le monde sait qu'il faut toujours être près du marché de consommation: on diminue ainsi le coût de la production (surtout au niveau du transport) et on met les chances de réussite de son côté (augmentation du nombre de commandes due au bassin de population).

Il ne faut pas avoir peur d'investir à long terme si l'on croit réaliser des pièces artisanales de qualité. Il y a beaucoup d'artisans à temps partiel qui ne font de l'artisanat que pendant quelques mois, d'une façon passagère. Nul besoin du gouvernement pour acheter en groupe ou pour établir des centres de distributions. La preuve, c'est que les artisans de la Racine ont leur propre centre de distribution sur la rue Racine à Chicoutimi. C'est un risque à courir, de l'argent à investir et beaucoup de temps et d'efforts. Celui qui croit en son travail peut réussir.

Pour les artisans de la Racine, la liberté de choisir, l'espoir d'être autosuffisant et de s'affirmer l'emporte sur l'agent facile, la diminution de la qualité, la stagnation créatrice, la production industrielle et la réalisation de stéréotypes (production en série)... Contrôle de la production égale contrôle de la créativité!!!

ALAN MCLEAN

Examen de conscience

1- Le ministère des Affaires culturelles a comme politique d'éviter de consommer la culture des grands centres?

- a) Vrai
- b) Faux

2 - L'Auditorium Dufour est régie par une coopérative?

- a) Vrai
- b) Faux

3- Le studio Rosaire est une école de ballet-jazz?

- a) Vrai
- b) Faux

4- On peut suivre des cours de claquette à l'Académie de Ballet du Saguenay?

- a) Vrai
- b) Faux

5- M. Rosaire Simard, un des instigateurs du colloque sur le développement musical, est directeur du:

- a) Camp musical du Lac-St-Jean
- b) Conservatoire de musique de Chicoutimi
- c) Module de musique traditionnelle, UQAC
- d) Cégep de St-Félicien

6- L'orchestre symphonique du Saguenay-Lac-St-Jean s'appelle:

- a) Les petits violons
- b) L'Orchestre symphonique du Saguenay-Lac-St-Jean
- c) La fanfare d'Arvida
- d) L'infonie du Sacré-Coeur

7- L'Harmonie du Sacré-Coeur est:

- a) Un ensemble de voix spécialisées en chant grégorien
- b) Une association de peintres ayant le coeur brisé
- c) Un ensemble musical de jeunes
- d) Un quatuor à cordes

8- N'est pas une galerie d'art régionale:

- a) La Corniche
- b) La Galerie de l'Arche
- c) L'Art canadien
- d) Le Studio J

9- Professeur au Cégep de Jonquière, puis à l'UQAC, il est bien connu pour sa peinture:

- a) Laurent Bouchard
- b) Gatien Moisan
- c) Benoît Savard
- d) John Hugh Barrett

10- Lors d'une inscription à l'UQAC, au module d'enseignement, section Arts plastiques, deux orientations sont disponibles, ce sont:

- a) Couleur ou noir et blanc
- b) Peinture ou aquarelle
- c) Peinture, environnement
- d) Peinture, photographie

11- Chaque année, la Corporation du Carnaval-Souvenir organise:

a) Un concert de jazz traditionnel mettant en vedette le violon

- b) Une opérette
- c) Un concours de blé d'Inde
- d) Un concert classique

12- N'est pas une troupe de théâtre pour enfants:

- a) Le Carrousel
- b) Les Chérubins
- c) Les Pissenlits
- d) Jirondanjoncelle

13- N'est pas un joaillier régional?

- a) Alain Ouellet
- b) Pierre Laroché
- c) Jacques Lacroix
- d) Réjean Pagé

14- Professeur à l'usage, il est reconnu pour ses tapisseries?

- a) Marcel Marois
- b) Gatien Moisan
- c) Denys Tremblay
- d) Marlène Allard

15- Contrairement au Saguenay, le Lac-St-Jean possède déjà une association d'artisans?

- a) Vrai
- b) Faux

16- Charlemagne est un artisan du Lac-St-Jean, bien connu dans les centres d'achats. Sa spécialité est:

- a) Le batik
- b) Le tour à bois
- c) La céramique
- d) La tapisserie

17- Il y a dans la région une section Saguenay-Lac-St-Jean, de la Société des écrivains canadiens?

- a) Vrai
- b) Faux

18- La troupe l'Aut'bord est:

- a) Un duo contemporain de la poésie théâtrale
- b) Un trio du style Grand Funk
- c) Un groupe de psychiatres marginaux
- d) Un groupe de musique folk

L'art est un phénomène intérieur. La connaissance des diverses formes d'expressions artistiques, dans une région comme la nôtre, ne s'acquiert pas dans les institutions d'enseignement ou dans les livres. Notre perception des valeurs esthétiques ne peut se développer qu'avec le temps, parallèlement à nos observations, au stockage de ces informations et à notre maturation psychique.

L'art est un phénomène intérieur, subjectif et personnel. Mais encore faut-il être en contact avec la culture, l'histoire, la peinture, la musique et autres... Afin de vérifier notre niveau de connaissance culturelle (?), nous avons mis sur pied un quizz mettant en vedette des personnages, des institutions et des courants artistiques régionaux. A vous de vérifier et de faire votre examen de conscience en comparant vos réponses à celles situées à la fin. Si toutes vos réponses sont incorrectes, vous êtes un sportif... 1 point par bonne réponse.

par Alan McLean

19- N'est pas un écrivain régional?

- a) Denis Lebrun
- b) Yvon Paré
- c) Michel Tremblay

20- N'est pas une troupe de théâtre régionale?

- a) Le Théâtre populaire d'Alma
- b) Les Amis de Chiffon
- c) Théâtre Amateur de l'Egrégore
- d) Théâtre d'en Haut

21- Au Saguenay-Lac-St-Jean, combien y a-t-il de troupes de théâtre à caractère permanent?

- a) Environ 6
- b) Environ 10
- c) Environ 30
- d) Environ 70

22- Les quatre campus du Cegep régional offrent une orientation en Arts plastiques?

- a) Vrai
- b) Faux

23 - Quelle que soit la rapidité d'exécution d'un peintre, la peinture à l'acrylique sèche plus rapidement que celle à l'huile (et ce, quelles que soient les conditions de vent, d'humidité relative et de température).

- a) Vrai
- b) Faux

24- Dans une peinture à l'huile, il est impossible de faire un contraste en employant une couleur chaude et une couleur froide, les deux étant mutuellement exclusives:

- a) Vrai
- b) Faux

25- Je suis abonné à la revue Focus?

- a) Oui
- b) Non

Solutions:

- 1- a)
- 2- a)
- 3- b) (On y enseigne le swing, le tango, le chacha, la samba, le mambo...)
- 4- a) (Professeur Jill Berd, à partir de \$8.00 par mois)
- 5- a)
- 6- b)
- 7- c)
- 8- d) (Le Studio J est à Montréal)
- 9- b)
- 10- c)
- 11- b)
- 12- d) (Troupe pour adultes)
- 13- d) (Céramiste du Lac-St-Jean)
- 14- a)
- 15- a)
- 16- b)
- 17- a)
- 18- a)
- 19- c)
- 20- d) (N'existe pas)
- 21- c)
- 22- a)
- 23- b)
- 24- b)

25- Si vous avez répondu oui, il faut ajouter 5 (cinq) points; dans le cas contraire, vous nous devez \$12.00. Veuillez envoyer votre chèque ou mandat à: Focus, 290, rue St-Dominique, C.P. 10, Jonquière, G7X 6L2.

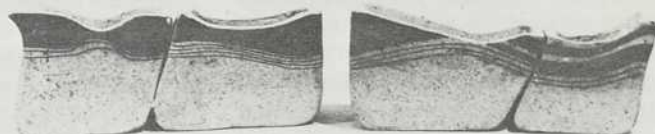
andré labbé

architecte ba barch moaq
339, davis (arvida) jonquière, qué. 548-3444

LE POT DE TERRE

381A, Racine est Chicoutimi — 543-0931

Suzanne Tremblay



● Céramiques décoratives et utilitaires ●

Entrevue avec

GILBERT LANGEVIN



ORIGINES

Jocelyn Pagé: Gilbert Langevin, tu es né en 1938 à Notre-Dame-de-la-Dorée, au Lac-St-Jean. A quel âge as-tu quitté ton village natal et quelles raisons t'y ont amené?

Gilbert Langevin: J'ai quitté mon village natal vers 18 ou 19 ans. Je l'avais quitté souvent pour faire mon cours classique ailleurs: à Ste-Anne de Beaupré, puis au collège de Jonquière et enfin au séminaire de philosophie à Montréal. Quand je suis venu à Montréal pour continuer mes études, c'est là que je m'y suis fixé.

J.P.: A quel type de littérature as-tu eu accès dans ta jeunesse?

G.L.: Comme j'ai fait le cours classique, j'ai suivi le même chemin que tous ceux qui l'ont fait. Un auteur qui m'a beaucoup frappé à cette époque, c'est Sartre. Même si cela peut paraître étrange, c'est peut-être lui qui a le plus influencé ma poésie. Il y a aussi Kierkegaard. Plus jeune, ce qu'il y avait à la maison, c'était les Annales de la bonne Ste-Anne, l'Oratoire St-Joseph, la Bonne Chanson de l'abbé Gadbois. Presque tous les soirs, il y avait des espèces de fêtes populaires. Il y avait toujours un bon prétexte pour danser et chanter. Le milieu était riche en culture populaire: ça, c'est la culture que j'ai eue. Je pense que c'est la meilleure.

J.P.: Avais-tu publié dans la région?

G.L.: Des choses de peu d'importance dans une petite revue appelée Nouveautés Poétiques et imprimée à Roberval. Il y avait des textes de Georges Larouche, poète de Val-Menaud, que j'avais connu en '57-'58. Je trouve que c'est un géant en

poésie et un poète à rencontrer en personne. Il pouvait te donner une transfusion de poésie juste par sa présence. Sa poésie est plutôt descriptive. Il y a dans les pays de l'Est, en Ukraine par exemple, des poètes descriptifs comme Georges Larouche qui sont fêtés, adulés par le peuple. Ici, à cause de la mécanisation, de l'industrialisation rapide, les gens sont devenus plus cérébraux et sont moins attentifs à ce genre de poésie. Pour moi, Georges Larouche est, avec Gaston Miron et Gilles Leclerc, un de mes pères spirituels. Gilles Leclerc, c'est l'auteur du "Journal d'un Inquisiteur". C'est un personnage assez méconnu qui décida un jour, au lieu de continuer à publier des livres, de travailler directement sur la langue. A l'Office de la Langue Française, il s'occupa à convertir en français les termes techniques anglais, avec Maurice Beaulieu, un autre poète. Ce travail qu'ils ont effectué, ils l'ont fait les trois-quarts du temps avec l'aide d'aucun budget. C'est ça le ministère des Affaires culturelles qu'on a connu.

VIVRE EN VILLE

J.P.: Quelles ont été tes impressions à ton arrivée à Montréal?

G.L.: Après avoir quitté le séminaire de philosophie pour l'Institut Leguerrier, j'ai adhéré au Parti Communiste Canadien, en 1959. C'était peut-être un peu mystique et idéaliste que d'aller au Parti Communiste à 20 ans, mais nous sommes très peu d'écrivains et d'artistes québécois à l'avoir fait. C'était idéaliste parce que je me suis rendu compte que les gens qui étaient là affichaient un dogmatisme pire

que les curés que j'avais connus avant. Par contre, toute la littérature qu'on m'y a donnée m'a amené à me poser d'autres questions...

Ca m'a sorti de l'esthétisme. J'ai eu des contacts avec des ouvriers assez différents de ceux que j'avais connus dans mon village. Ces derniers étaient en fait beaucoup moins opprimés que ceux de Montréal qui s'étaient vraiment coincés dans un système d'où ils ne pouvaient sortir que par la violence. J'ai vu aussi la différence qu'il y avait entre le village et la ville. Dans un village, les gens sont presque tous pauvres, les contrastes sont moins prononcés. Par exemple, l'Ouest de la ville de Montréal, ça saute aux yeux que c'est vraiment les riches qui y habitent. L'Est, ça ne paraît pas riche et ça ne l'est pas non plus. J'ai découvert tout ça en même temps. Les gens qui venaient des villages du Québec étaient presque tous parqués dans l'Est, sans grand espoir. Ce n'est pas seulement un phénomène d'argent, c'est aussi culturel. Même si un ouvrier vient à gagner un gros salaire, il y a tout ce temps passé où il lui a manqué quelque chose culturellement. Dans ce sens, c'est bon que la gigue, le folklore et les fêtes populaires reviennent en force. Dans les villages, on les vivait tout naturellement. C'est comme les noirs américains qui ont inventé le folk, qui est un folklore de protestation. C'est la voix des pauvres.

J.P.: Qu'est-ce qui t'avait amené à entrer au Parti Communiste?

G.L.: J'ai déjà mentionné l'idéalisme. A l'âge de 16 ans, j'avais eu une espèce de crise métaphysique. J'avais lu dans les journaux, j'avais entendu à la ra-

Écrire au présent du quotidien

Gilbert Langevin est connu par ses chansons, dont plusieurs sont chantées par Pauline Julien, et pour sa production constante en poésie. Écrivain, animateur culturel avant même que le terme n'existe, il a cotoyé presque tous les poètes québécois, jeunes et moins jeunes, demeurant au centre des préoccupations du débat poétique. Personnalité au verbe abondant et coloré, à l'humour corrosif qui ne cède le pas qu'aux jeux de mots, il a accordé une entrevue à Focus, dans laquelle il parle de son pays d'origine, le Saguenay-Lac-St-Jean, de la littérature et de la vie quotidienne. Avec Gilbert Langevin, si l'on a l'impression qu'il ne répond pas toujours exactement à la question, c'est qu'il répond constamment aux questions amenées par celle posée. Un mot, un concept, un exemple provoque la dérive d'une pensée qui refuse de se fixer, de pointer la carte du statu quo intellectuel, d'une pensée qui se méfie des modes où ce qui s'y gagne, c'est la perte d'identité. "Cette voix comme une espérance", c'est un peu le temps de la vie qui passe dans l'humain.

dio des choses terribles sur le monde et l'humanité. Je voulais vraiment changer quelque chose. Comme j'avais étudié chez les curés, je m'étais aperçu qu'ils ne faisaient strictement rien, qu'ils étaient bien de connivence avec à peu près tous les pouvoirs. Je me suis alors dirigé vers le Parti Communiste, croyant qu'il combattait ces impérialismes. Je suis donc parti d'un point de vue spirituel et non matérialiste. Je ne connaissais pas le marxisme.

SUR L'ÈRE DE...

J.P.: As-tu eu des influences américaines?

G.L.: C'est une influence qui s'exerce surtout sur la jeune poésie. Pour ma part, ce sont les poètes d'ici qui m'ont le plus influencé. Miron m'a fait connaître des poètes français: René Char, Eluard, Apollinaire, Cendrars... Mais ces poètes français m'ont moins marqué que les poètes québécois que j'ai connus. Maintenant, les écrivains sont d'accès plus facile. Ce ne sont plus des mages dans leur tour d'ivoire. A une certaine époque, rencontrer un écrivain était un événement. Le changement est survenu après la mort de Duplessis, avec l'Opération 55.

Maintenant, il y a plus d'écrivains qui viennent du peuple qu'avant, où il fallait que ce soit une chose de famille. Pensons à la famille de Saint-Denys Garneau. C'était de père en fils jusqu'à Anne Hébert (sic). La littérature était une affaire de caste jusqu'à 1950, je dirais même jusqu'à 1960. A ce moment, c'est devenu une affaire publique. En '60, on cherchait des manuscrits alors qu'aujourd'hui il y en a

beaucoup. Je ne dirai pas qu'il y a trop d'écrivains, il n'y en aura jamais trop. Tout le monde devrait l'être, tout le monde devrait pouvoir s'exprimer. Tout le monde a le droit de parler, alors tout le monde a le droit d'écrire. Sartre disait que lorsque l'écriture ne serait plus une histoire de cliques, de petits groupes, la littérature disparaîtrait. Je pense que ce mouvement est amorcé. La littérature deviendra populaire de cette façon. Quand les écrivains viendront de milieux disparates, elle représentera la population. Il faut en arriver à ce que les écrivains qui viennent du peuple parlent comme ils sont, plutôt qu'à chercher à devenir des écrivains qui parlent au nom du peuple. C'est de cette façon que l'on aura une littérature populaire. La Bolduc chantait parce qu'elle aimait chanter, et puis les autres se sont reconnus dans ses chansons.

J.P.: De quelle façon s'est effectué le passage d'une littérature de caste, ou de classe, à une littérature dite démocratique?

G.L.: C'est un phénomène d'éducation. Plus celle-ci est répandue, plus les gens ont des outils pour s'exprimer. La télévision a eu son rôle à jouer. Autant maintenant je la trouve nuisible, autant j'ai trouvé qu'elle avait été un genre de démarreur, autour de 59-60. Il y a aussi des événements politiques qui ont poussé les gens à crier. Je ne crois pas seulement à la littérature écrite, je crois également à la littérature orale. Je crois que la littérature va devenir de plus en plus orale. La littérature revêt différentes formes pour se présenter. On peut écrire autant avec un stylo qu'avec une machine à écrire. La peinture, la sculpture, la musique sont également

des formes d'écriture, d'expression de la communication. Ça dépend de l'utilisation que tu en fais. Un texte de greffier est utilitaire, proprement dit, alors que le texte du poète paraît ne servir à rien. Il est plutôt nécessaire qu'utilitaire. En fait, la poésie est utile comme la pluie. Si un jour il n'y avait plus de poésie, les gens diraient: "Qu'est-ce qui se passe, il manque quelque chose".

J.P.: Quel est le rôle du poète?

G.L.: Le poète doit être, et je crois qu'il l'est, un semeur de liberté. Dans ce sens-là, tous ceux qui sont libres font partie de la poésie, ou de l'expression. Il faut chercher à être libre, et libre de dire ce que l'on pense. La poésie est parfois dans les livres aussi. Le poète est celui qui fait. La poésie, pour moi, c'est d'abord une manière d'être, une manière d'envisager la vie. La poésie, c'est une philosophie populaire, une philosophie sans jargon.

J.P.: Comment vois-tu la poésie de recherche?

G.L.: Ces expériences doivent être faites. Dans tout domaine, il doit y avoir recherche pour assurer la progression. Je suis pour tous les courants en poésie parce que tout est de la réalité. Personnellement, je me considère d'une école que l'on pourrait nommer fraternaliste. C'est un genre de philosophie que l'on avait créée autour des années '60, avec des poètes qui avaient été publiés aux éditions Atyss dont André Major, Jacques Renaud, Yves-Gabriel Brunet et moi. C'est un mélange d'existentialisme, de surréalisme et de marxisme. Le champ de cette fusion est large, on ne peut y être doctrinaire. Je combat le dogmatisme.



J.P.: Quelles sont tes drogues favorites?

G.L.: L'amour et la poésie. Il m'arrive aussi de fumer autre chose que des du Maurier. Parfois je vais plus loin. Mais je ne suis pas un habitué, j'ai horreur de la contrainte. Lorsque ma mère est morte du cancer et qu'elle devait prendre de la morphine sur ordonnance médicale, j'ai vu l'effet que ça faisait. Je rencontre des jeunes qui prennent de la morphine et je me pose des questions. Pourtant, si c'est bon pour eux, que dire? Si les connaissances se transmettent, l'expérience, elle, ne se communique pas. Chacun doit satisfaire ses besoins, en autant que ça ne nuit pas aux autres.

J.P.: Que penses-tu de la répression légalisée contre l'usage des drogues?

G.L.: La cigarette est légalisée. La bière est légalisée. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les autres drogues? On ne fait pas confiance aux gens, on pense toujours qu'ils vont l'utiliser contre eux. Ils peuvent s'en servir dans un bon sens. Quand on lit les écrits de Freud sur les drogues, on voit qu'il les a utilisées à bonne fin.

J.P.: Mais a-t-on l'habitude d'exercer un libre choix?

G.L.: C'est une question d'éducation. J'ai bien aimé le numéro de Mainmise sur les drogues. Ils ne disaient pas d'en prendre, ils donnaient de l'information. Les gens en prenaient et il arrivait des accidents. Le gouvernement n'a pas donné d'information, et je crois qu'il a mal agi. Aussitôt qu'on crée une interdiction, on provoque une fascination qui appelle la transgression. Aussitôt qu'ils défendent

quelque chose, tout le monde le fait. On ne vit pas dans un pays où les lois sont respectées, on ne vit pas dans un pays où c'est important de respecter la loi. On le voit même par nos gouvernants.

J.P.: Tu viens de la campagne et tu vis maintenant en ville. Est-ce que la ville est une drogue?

G.L.: Je le crois. Lorsque je suis retourné dans mon village à Pâques, pendant une journée ou deux, je me suis senti comme malade, moins habitué aux grands espaces. Il y avait trop d'oxygène, il manquait tous les poisons qu'on respire à Montréal.

J.P.: La ville est-elle un échec?

G.L.: Elle devrait être différente. L'automobile pourrait y être bannie. Cette seule amélioration assainirait considérablement les villes. La ville devrait être la cité, un endroit où de grandes réalisations humaines se produisent.

J.P.: La ville entraîne également le problème de la centralisation, centralisation démographique, économique, sociale et culturelle.

G.L.: Je ne crois pas que ça peut être solutionné très rapidement. Il faut y aller selon les besoins. Chaque région devrait développer son potentiel sans attendre le parachutage de Montréal ou de Québec. Il y a des gens d'une petite ville du Québec qui m'avait invité à aller organiser une semaine culturelle. J'ai refusé. Je leur ai dit que je ne connaissais pas les besoins de leur région et qu'il y avait sûrement quelqu'un de l'endroit qui pouvait le faire, et plus adéquatement pour eux. Je suis contre le parachutage culturel, de même qu'en politique.

J.P.: As-tu senti des différences marquantes entre Montréal et la région?

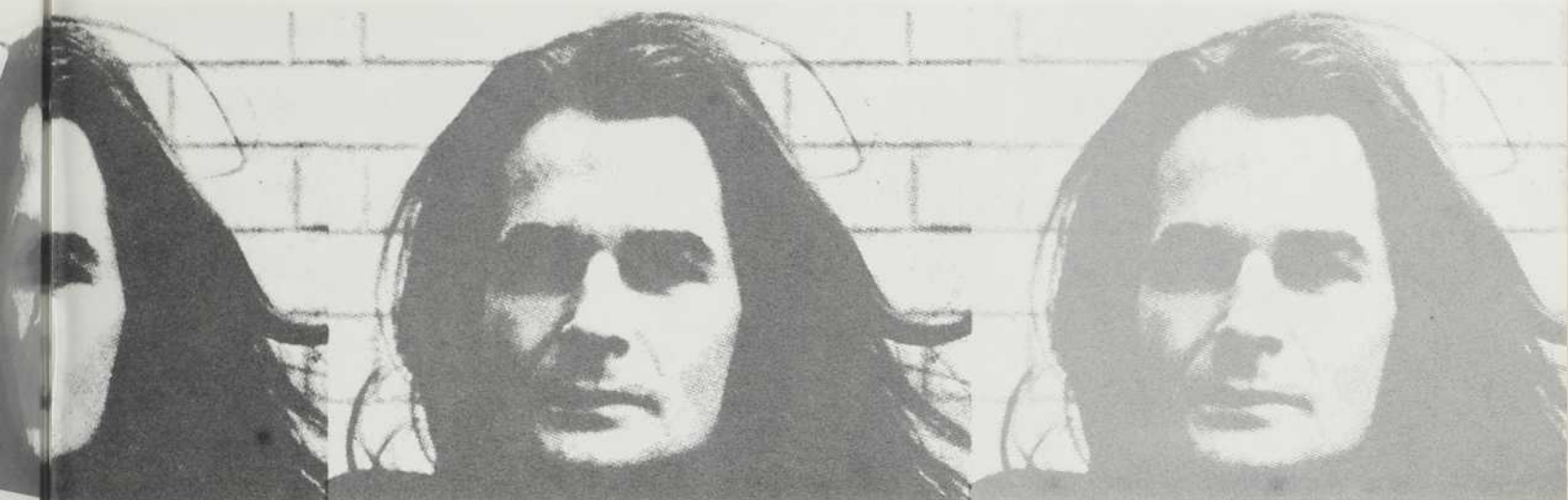
G.L.: Je crois qu'il y a moins d'écart qu'avant, mais ça peut être trompeur. La raison provient-elle de la télévision qui nivelle les particularités régionales? Une ville comme Jonquière m'apparaît vivante culturellement, pas nécessairement par des activités grandioses, mais par le fait que les gens sont sensibles à certaines questions, ouverts à des projets, à l'avenir.

ZÉRO LEGEL, ALIAS GILBERT LANGEVIN

J.P.: Que représente les Ecrits de Zéro Legel par rapport à ta production poétique?

G.L.: Les Ecrits de Zéro Legel, c'est un genre de dépotoir fleuri. Tout ce que je ne pouvais pas insérer dans un livre et que je trouvais intéressant, je le gardais. J'étais assez rigoriste. Je ne suis pas un écrivain de table, comme on dirait du sirop de table. Je n'écris pas sur horaire. J'écris des textes puis je fais un tri, un choix. Il y avait donc des choses qui étaient intéressantes, très quotidiennes; on pourrait même dire du banal sublime. Ça ne pouvait rentrer dans l'autre ligne qui était la corde raide. On me reproche d'écrire des choses trop lapidaires, trop concises, ramassées. Ce sont des diamants, on pourrait dire des cailloux. Dans Zéro Legel, ce sont des textes écrits au jour le jour. Je suis attiré par ces deux pôles en même temps: l'humour, la folie, le tourbillon, la virée, et d'un autre côté beaucoup de conscience, d'exigence. Tous les mots y sont comptés, pesés.

J.P.: La poésie a toujours occupé une place capitale dans notre production litté-



raire, très importante des années '50 à '70. Crois-tu que cette situation est en train de se modifier?

G.L.: Chez les peuples jeunes, la poésie a toujours eu une grande importance. C'est bon signe. La poésie, ce n'est pas une industrie. Ce n'est pas comme le cinéma qui demande des sommes astronomiques. La poésie est à la portée de tous. Je suis allé dans un camp de bûcherons pour réciter des poèmes. A la fin, tout le monde a sorti son poème. Au fond, tout le monde écrit des poèmes, sauf qu'il y a des individus qui sont exhibitionnistes comme dirait Zéro Legel.

ECRIRE SANS STATUT

J.P.: Comment vois-tu la situation de l'écrivain québécois, si l'on pense aux sorts tragiques de Claude Gauvreau et d'Hubert Aquin?

G.L.: Ni optimiste, ni pessimiste. Pour être réaliste, l'écrivain québécois n'a aucun statut social. Ce ne sont pas les gouvernements qui vont changer quoi que ce soit à cette situation. En autant que les écrivains viendront de tous les milieux, le statut de l'écrivain ne se posera pas. Ecrire, c'est un métier, un métier pas payant il est vrai, mais ça pourrait être une activité parmi d'autres. Ça ne devrait pas être quelque chose avec laquelle on croit gagner sa vie. C'est aussi fondamental que de parler. Aujourd'hui, il y a des experts, des spécialistes de tout. L'écrivain, dans ce sens-là, est celui qui est là pour dire des choses qui ne vont pas, pour mettre le doigt sur la plaie. Si écrire est un travail, le vrai salaire de l'écrivain est la joie qu'il a

d'écrire. Il n'existe pas dans notre société d'autre salaire pour l'écrivain. Les droits d'auteur, c'est de la fumisterie. Tout le monde collecte tout l'argent qui devrait revenir à l'écrivain. Tout le monde fait de l'argent sur le dos de l'auteur, c'est reconnu. C'est une vraie fumisterie de croire que l'on peut vivre avec l'écriture au Québec. Il faut le dire publiquement. Il y a les domaines connexes au livre où un écrivain peut travailler, que ce soit l'édition, le travail de librairie, etc. Je fais parfois des rencontres avec des étudiants ou des groupements. Il y a quinze ans, on considérait tout à fait normal qu'un écrivain se déplace à ses propres frais: c'était extraordinaire, il y avait des gens qui l'avaient écouté... Maintenant, c'est considéré comme un travail. Ça annoblit un peu l'écriture.

J'admire ceux qui sont capables de ne rien faire. Vivre, c'est déjà tout un métier. Il n'est pas nécessaire d'écrire si l'on n'a rien à dire. J'arrive à ces écrivains qui attachent tellement d'importance à la forme et qui ne fabriquent que de belles potiches. Je n'aime pas le terme message, mais j'aime que le texte ait un certain résidu de signification, sinon il devient forcément insignifiant. On m'a déjà reproché, ainsi qu'à Gaston Miron, d'être un poète lisible. Ça n'a pas modifié mon option. Lorsque j'ai commencé à écrire, c'était assez compliqué, ce que je produisais. Je me cherchais en même temps. Je ne veux pas dire que j'ai trouvé, car se trouver signifie se trouver mort. On s'aperçoit avec le temps qu'il y a des choses qu'on ne peut dire dans une forme donnée.

Pour en revenir au cas d'Hubert Aquin, avec lequel j'ai travaillé aux édi-

tions La Presse, plusieurs de ses préoccupations rejoignent les miennes. Je suis suicidaire aussi, mais j'ai opté pour le suicide graduel. Hubert a posé un geste qui est devenu politique de par son cheminement. C'est un de nos meilleurs romanciers, un poète aussi. Il était poète dans la vie. Il aurait pu écrire des poèmes et n'être rien dans la vie, mais il était tout dans la vie. En fait, il s'est non seulement payé la gueule d'une gang de cancre de Power Corporation, il s'est payé sa tête.

J.P.: Etaient-ce des raisons politiques?

G.L.: Sa trajectoire était qu'il choisirait le jour où il mourrait. Le délai aurait pu être reculé si la société québécoise ne l'avait pas rejeté. Je m'explique: ce ne sont pas les gens qui cherchent, qui vivent, qui aiment, qui l'ont rejeté, ce sont ceux qui ont les cordons en main qui l'ont rejeté. Ce qui est choquant dans l'histoire d'Hubert Aquin, c'est que tous les projets qu'il voulait réaliser et qu'on a trouvés exagérés en haut-lieux, tous ces projets vont être réalisés par des maisons d'édition qui n'ont pas le pouvoir de Power Corporation, la puissance économique de Power Corporation.

J.P.: Cette situation peut-elle changer, si l'on songe à l'élection du Parti Québécois et à une possible indépendance?

G.L.: Actuellement, c'est un changement de régime. Ce n'est pas un changement de système. C'est un pas en avant, la porte est entrouverte. C'est un pas timide vers la libération. Lorsqu'on parle de libération, il y a la libération du Québec, mais il y a aussi la libération du Québécois. Il faut en parler aussi, car elles doivent arri-



ver parallèlement. Si l'Indépendance arrive demain, le Québécois, lui, a encore des relents de colonialisme qui l'habitent, qui le hantent. Il va rester aliéné pendant longtemps. On peut changer le cadre... Il est important qu'il y ait des gens qui fassent du théâtre au lieu de faire du travail politique. Le travail politique comprend ce travail. Dans la politique, il y a la poétique. Il n'y a pas de révolution sans poésie. Je ne parle pas de révolution nécessairement dans le sens qu'il y ait du sang, qu'il y ait forcément tant de morts et qu'on les compte un par un. Partout dans le monde, où il y a eu révolution, c'est-à-dire changement radical de mentalité, la poésie était à la racine. C'est le travail de la poésie de préparer la révolution.

On ne peut pas ne pas être politisé. Celui qui ne participa pas parce qu'il n'aime pas la politique, parce qu'il trouve ça sale la politique, celui-là laisse faire la politique qu'on est obligé de subir.

J.P.: As-tu eu des influences décisives?

G.L.: Pour n'importe quel écrivain, il y a toutes sortes d'influences. Il y a des influences qui sont plus importantes que des lectures ou des auteurs. Dans mon cas, lorsque ma mère est morte en '72, j'ai perdu le piano, le gros morceau de la maison. Ces influences sont réelles et font qu'on écrit telle chose plutôt que telle autre. On ne peut témoigner d'autres choses que ce dans quoi l'on baigne. On peut bien essayer d'être objectif; l'objectivité, c'est comme le bien commun, je ne l'ai jamais rencontré. C'est comme l'humanité avec un grand H, l'homme avec un grand H,

Le mouvement qui m'a le plus impressionné, c'est le mouvement situationniste. Un type comme Raoul Vaneighen, celui qui a écrit "Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations", m'a forcé à me poser des questions, à me débrancher des schèmes fixes, à me débrancher de la sclérose mentale. La folie aboutit à la sagesse. Pas de folie, pas de sagesse. Pas de poésie (ah! c'est de la poésie) sont des conservateurs les trois-quarts du temps, et parfois des réactionnaires.

C'est comme se ménager pour vivre plus vieux. J'aime mieux avoir vécu intensément tous les jours, brûlé la chandelle par les deux bouts, utilisé la folie comme véhicule, que de m'être assis dans une maison avec des pantoufles pour lire le journal, comme dans une pièce de Ionesco. L'absurde, c'est l'immobilisme dans un monde qui est en mouvement. Si tu ne suis pas le mouvement, tu es mort d'avance. Je veux mourir le jour où je vais mourir, pas avant, et surtout pas d'ennui. Je suis quelqu'un de sérieux et qui utilise sérieusement la folie pour se rencontrer lui-même et rencontrer les autres.

LIBERER AUSSI LES HOMMES

J.P.: Penses-tu que le mouvement de libération des femmes peut faciliter une redéfinition des rôles d'hommes et de femmes? Te sens-tu menacé par ces mouvements de libération?

G.L.: Lorsqu'on parle de libération des femmes, ça me fait sourire, non parce que je suis contre ce mouvement que je trouve obligatoire, à cause de tout ce qui a

été fait aux femmes à travers les siècles, et c'est la moitié du monde qui a fait ça à l'autre moitié du monde, mais parce que je trouve que l'on devrait aussi parler de libération de l'homme. Si la femme se libère et que l'homme reste au même point, il n'y aura rien de changé. Il faut que les deux se fassent. Il faut que ce soit inscrit à travers tout un processus de libération sexuelle générale. En lisant Willem Reich, on comprend que tous les problèmes proviennent d'une sexualité saine ou malsaine, d'une sexualité réprimée ou épanouie.

J.P.: On considère souvent ces problèmes comme secondaires?

G.L.: Ce sont des problèmes centraux. S'ils ne sont pas réglés, tout le reste c'est de la cuisine. Il y a une libération de surface. Je vais donner un exemple. La revue ELLE publie de très bons reportages féministes ou pro-féministes. À côté de ces mêmes reportages, on trouve toute une publicité où la femme est considérée comme un objet, comme une marchandise. Il y a une contradiction. Est-ce que la revue ELLE, qui est une revue de mode en fait, passe des articles féministes ou pro-féministes parce que c'est la mode? On se pose la question. Tous ces problèmes apparaissent dans ce siècle-ci parce qu'il y a plus de liberté d'expression. Par contre, il y a une répression subtile qui se fait. On réussit à tout rendre fade, à neutraliser par saturation. Tout doit être libéré. Même une canne de beans doit être libérée. Si vous employez tel rouge à lèvres... si vous portez une paire de jeans, vous allez être libérée. C'est de l'uniformisation. Nous sommes tous des soldats.



J.P.: Qu'est-ce que ça impliquerait, au niveau de la vie quotidienne, une libération de l'homme?

G.L.: D'abord, il ne se considérerait pas supérieur à la femme, ni inférieur, mais égal, et réciproquement. Il s'agit d'avoir des rapports de personnes plutôt que des rapports d'agressivité. La différence, c'est une richesse. La différence entre l'homme et la femme, c'est la richesse du monde. C'est comme la différence entre l'âge mûr et l'enfance; la variété, c'est de la richesse. Il faut trouver une certaine unité dans la diversité, sans tomber dans le fédéralisme...

J.P.: Est-il possible, en regard de la situation actuelle, d'espérer des relations authentiques entre les hommes et les femmes?

G.L.: Il faut rêver à ça. Si on ne rêve pas, on démissionne. Je vais avoir l'air optimiste, mais je crois que ça peut être solutionné en autant que l'on se dise que ce n'est pas impossible. C'est une utopie, mais une utopie réalisable. Si l'on peut faire autant de progrès au niveau de la pensée humaine que dans les utopies technologiques, celles de Jules Verne par exemple, ce serait extraordinaire. Il faut rêver à l'union, et ça n'empêche pas des divergences d'arriver, des personnalités de s'exprimer. Ce que je n'aime pas dans plusieurs couples, c'est que la personnalité est niée. C'est la moitié de l'un et la moitié de l'autre. C'est bien hybride et bâtard comme personnalité. Avant de cohabiter avec quelqu'un ou de vivre une aventure de fidélité, il faut avoir réglé ses propres problèmes.

J.P.: Qu'est-ce que tu penses du romantisme?

G.L.: Il s'agit de le moderniser. Tu en voulais une boutade, tu l'as...

*Quand la vie forge
avec trop de peine ses outils
Il faut à tout prix
que se parent de foudre
les actes les plus intimes
que la nuit s'ensoleille
que l'écorce du jour éclate
pour que les semaines
deviennent enfanteresses*



*La fête coule
entre les jambes du ciel*

*que le désir y monte
pour une seconde éternelle*

*au plus sacrant la tombe
et qu'on y plonge en s'isolant
si s'efface le feu d'aimer.*



Textes inédits extraits de **Mon refuge est un volcan**, à paraître aux éditions Parti Pris/L'Hexagone.

*Cette voix brisée par l'alcool
La cigarette et les nuits folles
Cette voix fêlée de fumée
Toute angoissée presque étranglée
Cette voix pleine de blessures
De peines d'amour et d'aventures
Cette voix remplie d'amertume
De complaints et d'infortunes
Cette voix que j'ai
Cette voix je vous la donne
C'est tout ce que j'ai*

*Cette voix qui crie au mois de mai
Qu'on ne sait plus comment aimer
Cette voix de bête blessée
Qui n'en finit plus de pleurer
Cette voix rouge comme une forge
Qui de ses flammes brûle ma gorge
Cette voix d'animal sauvage
Qui voudrait fuir loin de sa cage
Cette voix que j'ai
Cette voix je vous la donne
C'est tout ce que j'ai*

*Cette voix usée par l'inquiétude
Par la trop longue solitude
Cette voix marquée par la colère
Et les blasphèmes de la misère
Cette voix qui se meurt de soif
A bout de justice et de joie
Cette voix comme une espérance
Entre le nord et la souffrance
Cette voix que j'ai
Cette voix je vous la donne
C'est tout ce que j'ai*

Chanson de Gilbert Langevin, interprétée par le groupe Offenbach.

Paul Bonneville

Paul Bonneville nous offre ici l'illustration de son cheminement à travers la photographie. Entre la première photographie, qui date de 7 à 8 ans, et les dernières, c'est un peu son histoire qui nous est révélée.

Autodidacte, il anime pendant quatre années des ateliers de photographie au Cegep de Bois-de-Boulogne (à Montréal). Il expose à trois occasions à la Bibliothèque Nationale, trois fois à la Galerie des Editions du Jour et une fois au Centre Culturel de Verdun. Sa dernière exposition, en date, est celle qu'il a eue dans le hall de l'Auditorium d'Alma. Il a toujours travaillé en collaboration et essayé d'éviter la spécialisation.

La photographie

Paul Bonneville est un photographe complet. Il est autant un travailleur acharné de la chambre noire qu'un amoureux de l'image. Techniquement, tout au long de son expérience photographique, il va du montage à la superposition en passant par les hauts contrastes et la solarisation.

Bonneville n'est pas uniquement un technicien efficace. Il peut aussi travailler l'anecdotique en fixant une image reconnaissable d'un quotidien et, dans cette veine, il fait office de photographe impressionniste (grains, texture).

Dans une autre perspective, Paul traite la photo sans sujet, s'attardant à la texture, à la composition (force, lumière, direction) comme le ferait un peintre ou un dessinateur où seul l'efficacité picturale a de l'importance.

Dans sa dernière étape, Bonneville propose une nouvelle approche de la photographie (qui n'est pas présentée ici) par sa méthode d'exposition peu commune où il tient compte de l'aspect environnemental du phénomène photographique.

Aujourd'hui Paul, sa compagne et leur fille s'apprêtent à quitter la région. Ils le font avec un peu d'amertume car ils n'ont pas réussi à trouver l'émulation qu'ils attendaient du milieu. Paul retourne à Montréal avec l'intention de vivre de la photographie, il nous donnera sans aucun doute l'occasion de réentendre parler de lui.

Jean-Guy Girard,

Le photographe 1990



Triangle 1990



Sans titre 1971

Les boulelements 1993

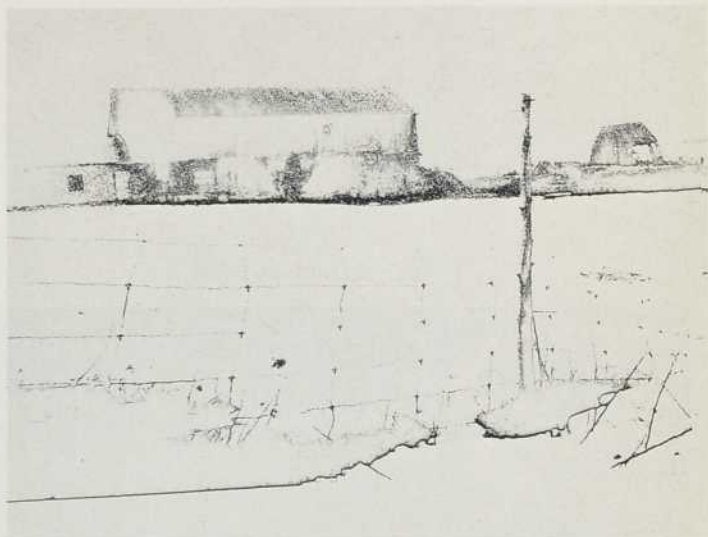
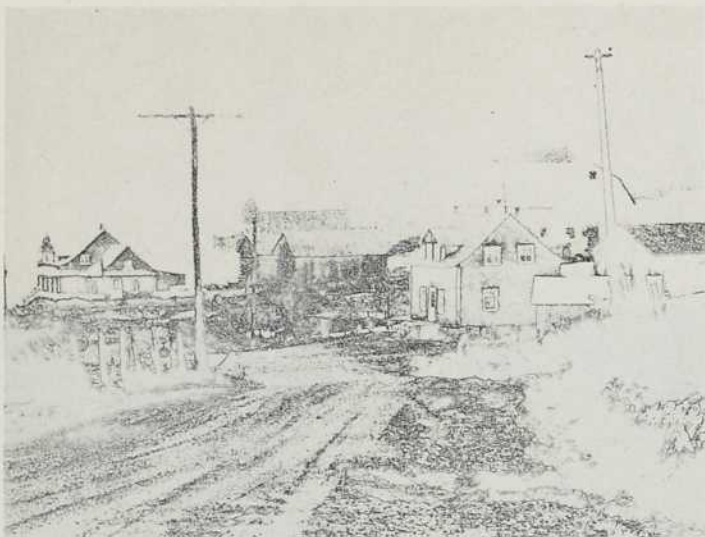
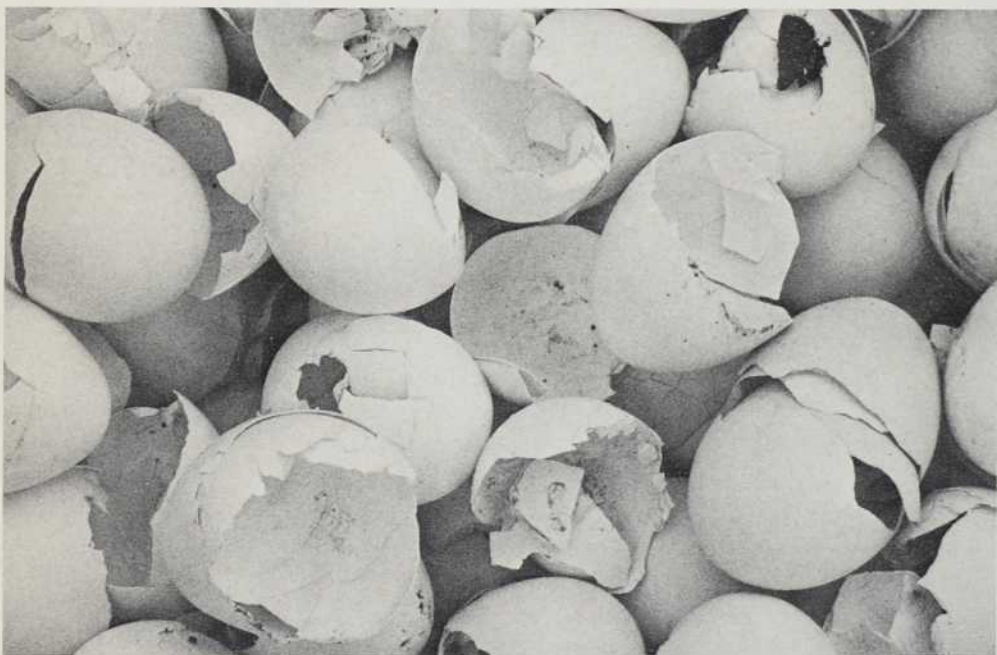
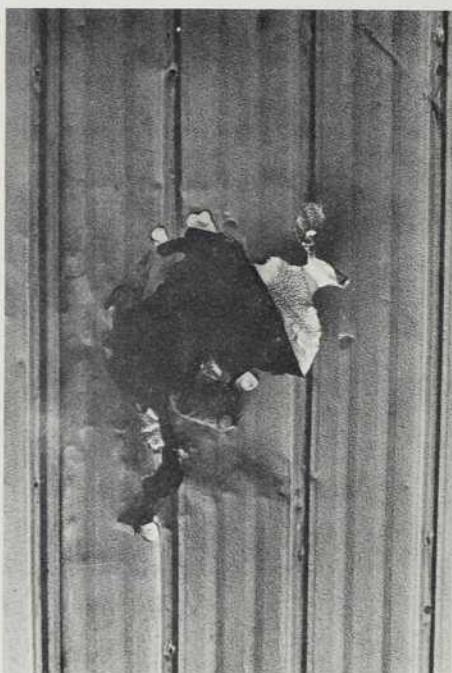


Photo en coin 1993

Pi - scuits 1994

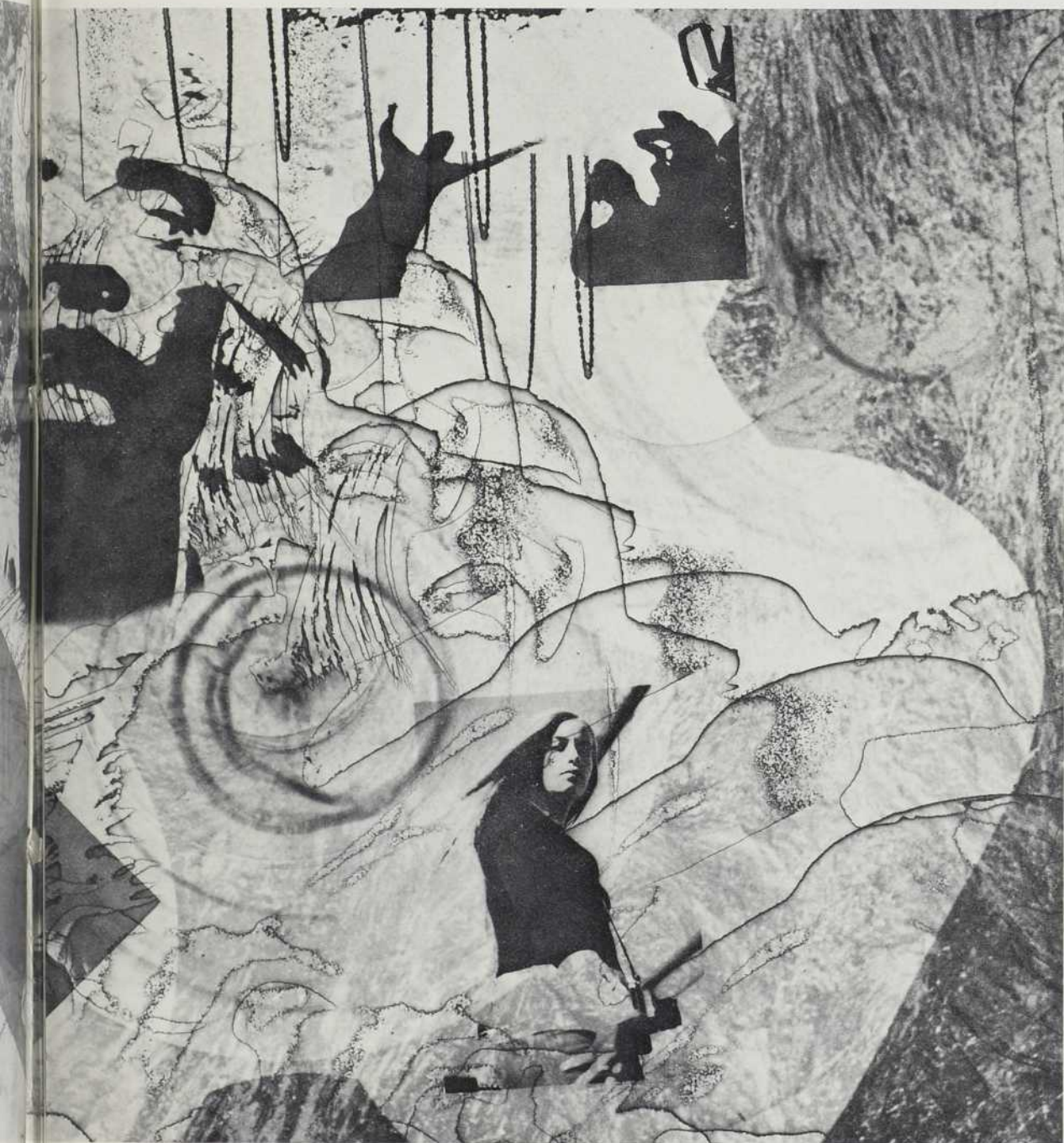


Tree 1994



Owls 1994





mon voyage à l'île du Prince-Edouard 1974



Gappy la douce 1975

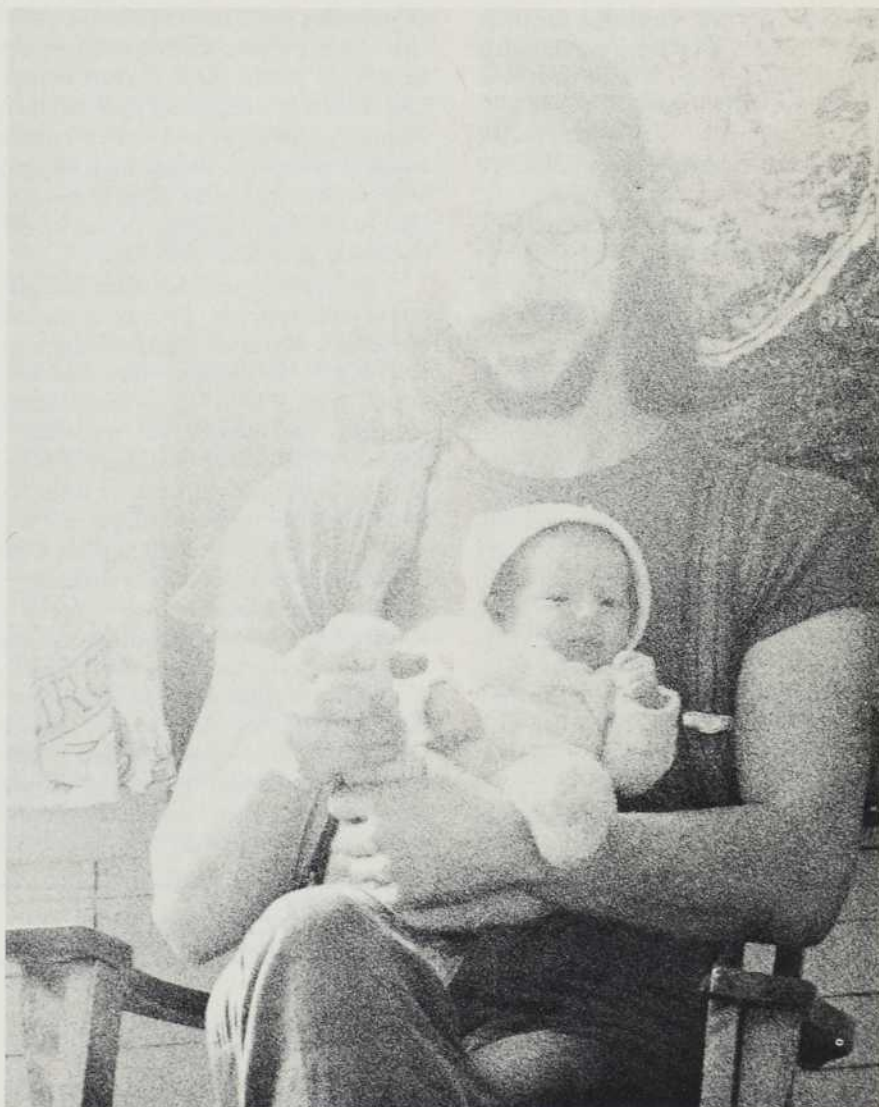


On va fumer ça 1976

Le coke ça ne se prend pas
juste en Amérique du Sud 1975



Bonneville
c'est un Triomphe 1976



Le texte de Larry Tremblay nous convie à revivre l'expérience de l'entrée à l'école, époque de notre vie que nous avons le plus souvent oubliée. La vie tourne ses pages sans arrêt, dévidant devant nos yeux ses appareils, et nous perdons petit à petit jusqu'au souvenir de ces réalités qui nous ont façonnés. Le texte qui suit, selon votre conception de l'école, vous choquera, vous rendra perplexe. Une chose est sûre, c'est qu'il ne peut vous laisser indifférent. On a tous été à l'école.

J.P.

Ce jour-là, il se fit une saignée. Une fois la porte de la maison refermée et moi dehors, comme un crachat, on put dire que la famille respira mieux: j'étais ce sang de trop qui coulait maintenant dans les rues, qui soulageait la famille. Ce filet, ce garçonnet de six ans, serpentait son chemin et coagulait par places de peur. Je me figeais et pourtant il fallait que j'avance, que je décolle et m'amène de force là où on m'avait dit d'aller: l'école. L'école Saint-André: tel était le mystérieux nom de ma destination, là où l'hémorragie allait former un caillot de savoir et de peur. Ma mère avait reçu une lettre: d'où venait-elle? Quelque part qui n'appartenait qu'aux adultes et que je pressentais ne point appartenir non plus à mes parents. Cela venait du Dehors, du monde des Autres, peut-être de ceux qui parlaient à la télévision ou encore cela venait de l'école où ma soeur Joan allait. Elle était en deuxième année; moi je commençais. Avant cette lettre, il n'y avait qu'une école au monde et c'était celle de Joan: point final. Et, par miracle, cette école, nommée Saint-Georges, se trouvait tout près de notre maison, tellement près qu'on entendait les cris des enfants en récréation: c'est tout dire. Il était normal que j'aie là; où aller sinon là? Mais non. Il y eut cette lettre et le monde bascula: pouf! Cette lettre me mit à part, elle m'envoyait dans un autre monde avec d'autres enfants, d'autres rues: un autre pays, juste pour moi, à six ans, tout ce paquet de nouveau qui m'arrivait sans crier, à moi, tout petit encore, pas préparé, juste à moi, pas à Joan. J'étais à part, c'était décidé, et il fallait obéir. Mon nom était déjà rendu là-bas et m'attendait pour

que je réponde: présent. Il fallait à tout prix m'y rendre sinon j'aurais été absent, je n'aurais pas existé, on aurait dit mon nom et rien ne se serait passé: j'aurais été mort. J'avais peur, mes parents avaient peur et on me mit à la porte un matin de septembre pour que je puisse répondre à l'appel de mon nom dactylographié sur un papier d'adulte. Et quelle cérémonie pour préparer mon entrée! Que c'était important! Les gens là-bas étaient très difficiles et renvoyaient les petits mal mis. Je fus, pour les circonstances, bien torché. Déguisé et sac au dos, je partis donc. J'avais tellement hâte de savoir et tellement peur de voir que j'aimais et détestais tout et rien en même temps. Les rues par lesquelles il fallait que je passe pour me rendre là, je les détestais, elles me faisaient peur et j'avais envie de les avaler pour aller plus vite.

Se sentir écolier demande une préparation toute spéciale. Pour cela, les mères n'ont qu'à suivre le mode d'emploi et le tour est joué. D'abord le vaccin. Six ans ou un peu avant, c'est l'âge du bétail marqué. L'enfant va recevoir sur sa chair les stigmates qui vont le protéger car le voilà en droit de se mêler aux autres, de goûter à la saveur d'autrui et d'attraper ses maladies comme ses vertus. Le vaccin, c'est le protecteur sanitaire de la socialisation. On peut être avec les autres sans risques d'être contaminé. Les mères n'ont pas de raison de s'inquiéter, leurs petits sont claquemurés, ils ont le signe rond sur le bras qui fait fuir par magie les microbes. Ils sont assez grands pour aller dans le monde puisqu'il n'y a plus de danger. Le vaccin, ce garde-boue, ce garde-fou, ce gardien microscopique, dans son humanisme va empêcher

l'Autre de violer notre petit garçonnet qui ne connaît encore rien de la vie. Maman amène bébé chez le médecin un beau jour et là l'enfant découvre le sorcier qui va lui égratigner la chair pour faire entrer l'antidote du poison qui se cache en tout autre. C'est comme ça qu'on oublie qu'on est autre pour les autres. Le vacciné devient un élu, le soleil de sa famille. Bébé montre à tantine son bobo, signe de son avancement dans le monde scolaire et tantine lui demande s'il sait compter jusqu'à dix. Le bobo de bébé devient une belle pastille brune qu'il ne faut pas toucher de peur que le sorcier se fâche. Et c'est comme ça que bébé, un matin, se réveille avec une médaille de chair sur le bras: bébé vient de sauter le cap des analphabètes; bébé n'est plus; notre petit homme va maintenant à l'école.

Vacciné, cela ne suffit pas pour que l'enfant devienne scolaire. Il faut qu'il passe par la perte de ses caractéristiques manifestes pour se laisser recouvrir par le signe collectif, le symbole du bébé-lala, indice qui permet le repérage facile: le costume.

Je découvris le Merveilleux le jour où ma mère m'amena dans les grands magasins de la rue Racine. J'entrais dans le Temple du Jouet et me barbouillais les yeux de couleurs à bon marché. Tant de choses en une seule place, cela présageait quelque grandeur. Cette journée-là, j'avais remporté le gros lot à coup sûr: une petite culotte courte en flanelle grise, des bas de couleur beige, une chemise blanche, une boucle rouge, un blazer bleu marin, un sac d'école, des crayons, des cahiers, une gomme à effacer et même un

On a tous été à l'école

Les Enchiffrés

mouchoir. Tout ce paquet-là juste pour moi et tout du neuf! Qu'avais-je donc fait? Étais-je si sage? Ce n'était pourtant pas Noël. C'est que maintenant j'irais à l'école et tout le monde sait que pour aller à l'école, il faut avoir l'air princier, c'est-à-dire idiot. J'ai passé des heures d'extase bêtifiante devant ces ustensiles à bon marché, signes de mon enscolarisation. Des vêtements neufs, il n'y a rien de plus impersonnel et de plus autre que soi-même. C'est un dépaysement chosifié, maniable, qu'on s'accrole sur le corps. Avec un tel attirail, on peut se sentir important, c'est-à-dire n'importe qui autre que soi. On entre dans la grande Comédie du costume et on oublie sa petite chair sous l'étoffe. Il y a là un embryon ineffaçable de sa propre dépréciation pour se magnifier dans le monde de la Chose. On est ce que l'Autre nous voit et on en jouit en petite chose vivante. On devient la fin du Spectateur et son propre moyen. Bref, on devient la fin du Spectateur et son propre moyen. Bref, on devient de cire et à tout moment sur le point de fondre devant l'autre. Voilà pourquoi endosser cette deuxième peau, une simple marchandise humanisée, avait les allures du sacré: je risquais ma peau. Il ne fallait pas déplaire à mon costume mais me mouler à sa mesure, non le contraire. Je m'effaçais derrière lui pour le laisser en vedette. Il me volait mon être et je le laissais faire pour l'avoir à moi. C'est que je l'adorais, ce costume: il m'allait si bien, tout le monde me le disait. Et j'avais des devoirs envers lui. Il ne fallait pas le salir car c'était le costume du Savoir; ni jouer avec pour ne pas le friper et ainsi friper le Savoir. Je m'apercevais bien que, je ne le

mettais pas pour moi mais pour les autres. C'est ainsi qu'après l'avoir aimé, je me suis mis à le détester: il n'était pas à moi et d'ailleurs ne l'avait jamais été. On m'avait joué: c'était une camisole de force.

Le sac d'école a été pour moi et longtemps un objet fascinant. Ce fut la même chose pour l'étui à crayons. Tout ce qui servait à contenir le Savoir m'était précieux. Dans mon sac, je mettais mes livres et dans ceux-ci, il y avait la science sur papier: moi aussi j'écrivais, moi aussi je pouvais égratigner le papier avec de la connaissance. Et ma tête est devenue aussi une sorte de sac ou d'étui où j'empilais le Savoir. Je retenais mes lettres, mes chiffres, mes réponses du petit catéchisme; et plus, je les retenais plus je devenais contenant. Ils s'incrustaient à vif en moi et creusaient mon ignorance pour la remplir de leur substance savante. J'étais comblé et plein.

Je voyais ma maîtresse comme un gros sac de savoir, une poche de science et d'autorité où j'allais puiser pour remplir mon sac et ma tête. Je ramenaient à la maison le Savoir et en buvais de petites gorgées pour devenir de plus en plus une outre gorgée et bien portante: plus j'empiffrais, plus j'avais peur de roter pour ne pas que ma science s'évapore en doucereuses et amères bulles. Aussi, je me constipais la tête pour garder tout en moi. Je m'entêtais à me gonfler.

La maîtresse d'école m'a révélé un autre type de femme. Que savais-je de la femme en ces temps? Il y avait ma mère, ma soeur, quelques tantes et voisines. Mais ces femmes, je ne les connaissais pas au sens où l'on connaît un théorème, je les

savais; les unes par coeur, les autres sur le bout de la langue. Je ne m'étais jamais penché sur l'une d'entre elles pour réfléchir à sa nature: elles étaient grossièrement données comme on donne gauchement une poignée de main: c'est un contact immédiat de chair et de moiteur où comprendre, c'est prendre. La maîtresse était une femme où il y avait matière à réflexion. Je prenais mes distances envers elle et de fait la sacralisais dans un monde d'Idées. Je ne pouvais pas la toucher tout simplement parce qu'elle se donnait comme une parfaite intouchable. Je ne voyais en elle que sa fonction. Elle n'était qu'une pure convention sur laquelle peu à peu et avec beaucoup d'audace j'ai pu accoler quelques lambeaux de chair. J'ai connu ma mère sans savoir ce qu'était une mère; de même ma soeur était ma soeur sans passer par le détour des liens familiaux. Mais la maîtresse, j'ai dû la construire quotidiennement dans la crainte et le respect tout simplement parce qu'elle n'était pas une personne mais un chiffre vivant qui enchiffrait des petits garçons comme moi en les rangeant deux par deux pour les compter. Jamais ma mère ne m'a compté, jamais je ne fus un chiffre pour elle. A l'école, c'était fréquent et de mise. Quand les hommes deviennent trop nombreux pour une seule personne, ils se transforment en chiffres. La maîtresse d'école avait la fixité d'une essence mathématique, accrochée quelque part pour l'éternité. L'alphabète que j'étais devait se frotter à cette vérité nue pour devenir un homme. Ainsi, comme on apprend les mathématiques, je dus apprendre ma maîtresse d'école. Mais apprendre une matière est toujours une en-

treprise d'exaltation, de désespoir, d'arrêt, de reprise et pour finir de réussite ou d'échec. Mon apprentissage de cette fonction incarnée fut des plus difficiles. J'ai dû mettre beaucoup de temps pour comprendre qu'une maîtresse avait une vie personnelle, c'est-à-dire qu'après la classe, elle rentrait chez elle, faisait son souper, écoutait la télévision, etc. Quittant les lieux du Savoir, je n'avais aucune raison de croire que la maîtresse s'échappait de cet endroit pour aller "vivre ailleurs". Une fois partie, la maîtresse allait s'accrocher quelque part dans la classe pour attendre le lendemain et reprendre son poste. C'était un ustensile et la classe, son tiroir. Mais cette conception idiote s'estompa quand j'aperçus un jour, la maîtresse avec les lèvres salies: elle mangeait! Il ne m'a fallu que ce petit indice pour réaliser mon erreur et rendre à la maîtresse ses droits de personne humaine.

Et puis, aussi, n'avait-elle pas quelquefois mauvaise haleine? Elle devenait peu à peu odorante, chaleureuse mais jamais assez pour perdre sa froideur d'Idée.

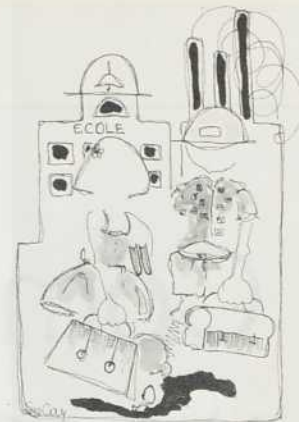
Je puis bien définir aussi la maîtresse d'école comme étant ce par qui le silence arrive. (Ici, il est certain, maîtresse peut être interchangeée avec maître). J'ai vécu pour la première fois le rite non à la messe mais dans la classe. C'est là que j'appris à me taire en commun et à répéter mécaniquement en commun. D'ailleurs, les élèves se taisent aussi mécaniquement. Il vient un temps où on ne pense même plus à parler. Ce silence de la classe est intériorisé et constitue le fond sur quoi la maîtresse ancre sa parole. Bien sûr, il y a toujours quelques têtes folles qu'on devrait

plutôt qualifier de têtes parlantes qui transgressent cette loi du silence. Mais ce sont justement des indisciplinés, des indices concrets de notre silence. Ils sont des NON-vivants parmi cette masse de OUI, des Langues révoltées parmi ces Oreilles indolentes. Il n'y a que le silence pour cimenter une trentaine d'êtres dans un même magma et ainsi préparer la place à la Parole. Pour apprendre, il fallait donc noyer sa turbulence dans ce sable mouvant constitué par la négation. On ne peut en sortir: pour que la maîtresse ait l'autorité consentie de ses élèves en tant qu'êtres parlants. C'est d'ailleurs une évidence mais on en oublie promptement les conséquences. Car ne devient-on pas des tus? J'appris donc à l'école le véritable sacrifice qu'est celui de se taire. Mais ce sacrifice était si bien camouflé que je le pris pour de la gravité: c'était le prestige du Savoir. On n'apprend que dans le silence, on n'apprend qu'en se taisant. Aussi, si je prenais les indisciplinés pour des héros, ils n'en étaient pas moins des profanateurs: des gêneurs qui mettaient des embûches au Savoir. On sait bien que toute tête folle ou parlante retarde la classe. Et le silence ici, ce n'est pas l'absence de bruits ou de sons. C'est la Parole de la maîtresse poussant sur nos cadavres ou encore une trentaine de voix mécanisées répétant: j'aime, tu aimes, il aime, etc... Il n'y a rien de plus illusoire que cette image de l'enfant sage qui étudie en silence. Autant dire qu'il prie. Et la classe n'est pas loin d'être une messe interminablement répétée où les premiers de classe ont le Ciel assuré. On sait où vont les cancre.

Si la Classe est le sacrifice de la Pa-

role, elle est aussi le sacrifice de sa personnalité. Dans l'unité négative où les élèves baignent, il n'y a plus des personnes singulières mais une multiplicité de chiffres identiques entre eux, solidifiés et interchangeables. Voilà pourquoi je dis que les étudiants sont avant tout des enchiffrés. En première année, nous nous éprouvons comme des 1; en deuxième année, comme des 2 et ainsi de suite. Qui es-tu? Je suis en 2e année. C'est donc dans la classe que j'ai été pour la première fois neutralisé socialement. A six ans, je me suis fait arracher ma personne comme une dent; pour calfeutrer le néant qui est apparu, on m'a plombé avec une matière dure et froide: Autrui. C'est au milieu d'une trentaine de personnes étalées en rangées et en colonnes, occupant chacune un cube, qu'on n'est vraiment qu'un autre pour l'autre. Il n'y a plus ni moi ni toi mais seulement des autres. Et c'est bien dans le silence négatif de nous-mêmes que nous faisons surgir le chiffre qui se cache en nous. Tout le corps est en silence: la maîtresse. Si ce chiffre décide de parler, de poser une question, il se raidit encore plus et pousse un bras en l'air pour faire gigoter ce qui reste de vivant dans cette viande idéalisée: la main. Une petite poupée de doigts qui danse en l'air, qui a pour destin de se faire descendre par le regard de la maîtresse. Sitôt vue, sitôt tue. C'est après avoir été une fuite du corps que la question devient un échappement sectionné par des virgules et des points.

Bien des fois je me suis fait saluer par des condisciples de classe qui ne le faisaient que parce que nous étions à l'extérieur des terrains de l'école. Car pourquoi saluer un chiffre? Dans la classe, il n'y a



pas de raison de se reconnaître mutuellement: nous sommes tous des quantités égales, tous des bâtonnets. Rencontrer ce chiffre sur la rue et vous vous sentirez gênés: la personne réapparaît sous l'étiquette, cette monstruosité nue qui, maintenant, demande qu'on la reconnaisse comme telle. Et c'est alors une attente: qui va saluer le premier? Car ici, il n'est plus question de se nier mais de s'affirmer. On dégage alors ses salutations et on passe son chemin. C'est une expérience pénible car chacun donne à l'autre une image de leur en-chiffrement dans une situation où les deux se considèrent comme personnes. Ce qui se passe dans la classe doit demeurer caché. Cette métamorphose n'est d'ailleurs pas toujours consciente et bien des étudiants s'étonnent de la difficulté qu'il y a à regrouper une classe en dehors des cours. Et quand une classe le fait, c'est toujours dans l'obscurité d'une salle enfumée où les gens s'enfouissent sous le bruit et la boisson. On dit qu'on se défoule et c'est vrai. Mais de quoi? D'être des chiffres.

Il y a pourtant des aspects positifs à être ainsi niés et recrachés comme une simple quantité inerte et identique à d'autres. Cela permet l'égalité. En effet, nous sommes tous égaux mais de cette égalité qui appartient aux objets manufacturés. C'est ainsi qu'on peut nous compter, nous mettre en rangs, nous diviser, nous marquer d'une croix sur un registre. Mais cette égalisation objective constitue un fond sur lequel poussent quelques fleurs subjectives. Ainsi va du choucho. La maîtresse en pige quelques-uns dans la classe et les désenchiffre aux yeux des autres. Il est bien raisonnable après cela de détester les

chouchoux car ils nous trahissent. Ce ne sont plus des objets lourds mais des pantins agiles.

Une autre fleur subjective poussait sur notre neutralité: l'ordre. D'un coup, j'appris l'inégalité: je fus premier de ma classe. Ainsi, j'avais une mission dans ce zéro de la chair: arriver premier. Chiffre du Savoir, il fallait que je grossisse ce chiffre et que je rapporte des notes à la maison. Le bulletin, c'était le relevé de notes, c'était moi en chiffres noirs. Il ne fallait pas salir ce bulletin, ni le plier. En faire attention et le faire signer par les parents et le rapporter à la maîtresse. Où allait-il après? Que faisaient-ils de ce papier de peau? On m'avait coulé en rangées de chiffres pour pouvoir mieux me compter. Les parents pouvaient le voir et écrire leur nom dessus. Moi j'avais mission de l'amener et de le ramener. Si les notes étaient basses, j'étais bas; si les notes étaient hautes, j'étais haut. J'appris vite qu'il était nécessaire pour faire plaisir à la maîtresse et aux parents d'avoir de hautes notes. J'étais premier, j'étais un bon chiffre et je chiffrais bien: j'avais de l'avenir, on m'engraissait de la sorte; je ne défailisais jamais et rapportais toujours mon bulletin heureux et plein de fierté: il était ce que je devenais petit à petit.

Ainsi donc, pour nous avoir neutralisés, ils pouvaient nous ordonner. Il y avait des premiers, des deuxièmes... des derniers. A l'école, l'ordre, c'est l'inégalité sur fond d'égalité inerte. Après ce tour de passe-passe, cette négation-affirmation subtile, il y a place pour l'ambition et la course au diplôme. On sait se reconnaître, on connaît maintenant sa place, ses poten-

tialités ou ses défauts. On est soit un futur ou un arriéré, soit une terre fertile ou un déchet.

Une image: un éparpillement de cris et de mouvements, de petites chairs gesticulantes et glissantes; une turbulence folle, un fouillis de corps. Et puis, un son de cloche: le silence et l'ordre, le regroupement, le découpage géométrique, le monde des rangées et des colonnes. La récréation est le plus bel exemple de défoulement; c'est la soupape des corps encadrés, l'échappement des postures. C'est le Chiffre enfoui soudain sous la chair vivante; c'est le muscle qui engloûtait l'idée. Et il ne suffit qu'un vomissement de cloches pour que l'idée repousse droite et fière, têtue et idiote, sur le muscle soudain pétrifié. Et de voir l'école, en ses entrailles savantes, entasser ces rectangles de corps. Et pourtant quand les enfants sortent des classes, c'est l'explosion déréglée des directions. Qui a remarqué qu'on entre enrégimenté dans une école et qu'on en ressort déboussolé? La classe se métamorphose en un long mille-pattes pour franchir le seuil du Savoir et se démembrer dans un hachis de chair quand elle s'en éjecte. Les chiffres n'existent pas seuls.

"Les Enchiffrés" est paru, au printemps dernier, aux Editions du Québec 89.

LARRY TREMBLAY

Compositeur: un métier difficile

Outre les ensembles attitrés de certain piano-bar et du secteur de l'enseignement, il est quasi impossible pour un musicien professionnel de vivre de son art. Celui-ci doit généralement rechercher un revenu d'appoint, voire même se trouver un autre emploi et devenir musicien d'occasion. Si tel est la situation des interprètes, quel peut être alors celle des compositeurs?

Dans le but de dégager certains problèmes inhérents à la création musicale et de dresser un tableau des difficultés d'être un compositeur, la revue Focus a rencontré M. Jean Tremblay, musicien de Chicoutimi, versé dans la recherche d'une musique moderne, progressive et originale.

Situation sociale actuelle:

Saturés de publicité, les média électroniques privés, tel que les stations radio-phoniques AM et les postes de télédiffusion, ont su créer, au sein de la population, des besoins musicaux spécifiques. De cette façon, avec le temps, on a implanté chez l'auteur un système de vedettariat et un goût musical selon les bons désirs du marché du disque et du marketing; le tout en collaboration avec les animateurs en ondes. Résultat: des impératifs économiques ont étouffé tous désirs d'originalité, de création et de recherche musicale chez les compositeurs. Les musiciens eux-mêmes, attirés par l'appât du gain, s'y sont laissés manipuler et se sont adonnés à des réalisations banales, à des arrangements simplistes, à des textes de poésie dou-

teuse... On est donc passé du jazz au "blues", du swing au rock and roll, puis de la chansonnette au disco tout récemment et on nous annonce que bientôt ce sera le "punk" (mélange de régression psychique et d'analphabétisme sonore). Cette succession régressive de courant tient beaucoup plus de la psychopathologie sociale que de la création musicale. Un nouveau compositeur doit donc se dégager de cette assimilation sociale pour innover dans une nouvelle direction. Puis, il doit présenter sa production musicale à un auditoire sous-cultivé, ayant une conception musicale pré-conçue et incapable de suivre une démarche intellectuelle. Peur de l'inconnu, recherche d'une sécurité en s'accrochant à du déjà vu, ... qui sait?

Recherche de l'autonomie

Le compositeur, de par l'essence même de son travail, se doit de sortir des sentiers battus, de rechercher de nouveaux arrangements sonores, d'apporter un nouveau message ou tout au moins une nouvelle façon de la communiquer. Contrairement à l'interprète qui fait que relire la musique, l'auteur d'une nouvelle pièce doit non seulement rédiger un nouveau message, mais il doit désirer s'affirmer, avoir confiance en lui et prouver son autonomie individuelle et musicale. Le compositeur n'est pas un artisan mais un artiste.

Niveau académique

Avant de courir, il faut savoir marcher. Il en est de même en musique. avant

de jouer d'un instrument, il faut le maîtriser au niveau technique. Ce n'est qu'après plusieurs années de dur labeur qu'il devient possible de s'exprimer musicalement, avec toute sa sensibilité. Hélas! Au niveau de la formation académique, la majorité du travail d'apprentissage se fait au niveau de l'interprétation. Il y a certes des cours d'improvisation et de composition mais c'est le strict minimum. On n'accorde pratiquement aucune place à l'imagination et à la création: tout est technique d'exécution, théorie musicale, dictée, solfège... De plus, on n'exploite guère les nouveaux genres musicaux mais surtout le classique (sauf peut-être la musique contemporaine).

On crée ainsi l'impression chez les jeunes musiciens que seul le classique représente de la musique valable. Au niveau académique, de préciser Jean, on forme en majorité des interprètes et rarement des compositeurs. Même que toute la théorie musicale contenue dans les livres d'enseignement et les traités est illustrée par des exemples de musique classique, sauf peut-être au début où, pour des raisons pédagogiques, on emploie des tournures faciles du genre "Au clair de la lune" et "Frère Jacques"...

Il faut survivre:

Pour vivre, il faut manger et pour manger, il faut travailler. Mais les efforts déployés par un chercheur musical ne sont pas considérés comme travail: 4 à 5 heures par jour de recherche au piano ne sont pas perçues par l'homme de la rue comme un

travail mais plutôt comme un hobby! D'où les réflexions du genre: "Il n'a rien fait aujourd'hui, il a passé son temps à jouer du piano."

Pour subvenir à ses besoins fondamentaux, l'auteur compositeur doit rechercher un revenu d'appoints. On ne paye pas les créateurs pour leurs recherches musicales. Que doivent-ils faire alors? De l'interprétation évidemment. Ils doivent par conséquent, s'adonner à une musique qui plaît à la masse et qui fait couler de la bière: ils doivent jouer dans un piano-bar. Si l'auteur-compositeur n'a pas la chance d'être un claviériste, il doit carrément faire autre chose et se trouver un emploi dans un autre domaine s'il veut survivre. Jean Tremblay, qui manipule habilement la clarinette soprano, la guitare classique et (heureusement) la piano, a opté pour le piano-bar. "Rétissant, au début, pour ce genre musical", précise Jean, "j'ai découvert un côté positif à la chose". D'abord, au niveau économique, ses spectacles lui permettent une autonomie individuelle, une sécurité à moyen terme, et surtout, la possibilité de poursuivre sa recherche musicale, et ce, en considérant le coût du matériel électronique: piano acoustique électrifiable, base à pied, synthétiseur, polyensemble (violon, cuivre, chœur, orgue à tuyau), amplificateur, colonnes de son... De plus, le contact avec le public lui permet d'acquérir une vaste expérience de la scène. Enfin, l'opportunité et surtout l'obligation de jouer différents styles de musique selon les bons desirs de l'auditoire lui ont ouvert de nouveaux horizons. Mais en contre-indication, il doit

dépenser beaucoup de temps pour apprendre les succès du jour. De plus, les heures de travail (de 21h00 à 3h00 a.m.) ne sont pas des plus reposantes pour l'esprit mais, avec le temps, l'organisme prend le rythme.

Composition

Etre son propre juge: tel est la difficulté majeure lors de l'élaboration d'une nouvelle pièce. Non seulement, il faut évaluer la qualité musicale mais aussi le potentiel commercial et la réaction du public. La création musicale ne s'apprend pas, ne s'enseigne pas. Ce n'est qu'après une longue recherche intérieure que le musicien peut s'exprimer adéquatement, selon sa propre personnalité. Le processus de la création musicale est une maturation à long terme, qu'il faut toujours entretenir et permettre de progresser.

Les salles de spectacles sont de plus en plus rares et de moins accessibles pour un nouveau créateur non reconnu, les propriétaires ne veulent pas prendre de risque. Lorsqu'il a l'opportunité d'y jouer, il ne peut se permettre de faiblesses. L'auditoire est habitué au professionnalisme technique des ensembles consacrés par la publicité et le magna du disque. La progression de la musique électronique et l'orientation des spectacles vers l'audio-visuel entraînent l'auteur-compositeur-interprète dans une situation économique très difficile. Outre la qualité musicale, il faut une qualité visuelle tant au niveau des éclairages, des costumes, de l'arrangement scénique qu'à niveau de la chorégra-

phie générale. Le tout coûte cher et seul le compositeur doit défrayer les dépenses. Seuls les interprètes reçoivent des bourses d'étude et de perfectionnement: les compositeurs ne reçoivent rien ou très peu (ceux qui font de la musique contemporaine ont beaucoup plus de chance).

Diffusion

Mais encore faut-il que cette recherche musicale soit diffusée au public, seul juge véritable. Signalons ici le travail déjà entrepris par les média électroniques: il n'y a rien de fait sauf pour les stations radiophoniques CBJ-AM, CBJ-FM et CHUT-FM. Les deux stations d'état se limitent exclusivement à la diffusion de composition soit de musique classique, soit de chansonnier. Seul CHUT-FM apporte une contribution intéressante au niveau de la diffusion d'une recherche musicale moderne et progressive (enregistrement sur bande magnétique de groupe tel que SPES, ou de certains spectacles...)

Quelles que soient les difficultés rencontrées (technique d'exécution, coût de matériel, originalité de l'esprit...), quelques-uns persistent à faire une recherche musicale honnête. "Un des stimulants les plus efficaces m'insistant à poursuivre mon travail de compositeur", précise Jean Tremblay, "demeure encore l'encouragement et les félicitations reçues de collègues musiciens après l'audition d'une nouvelle pièce".

Jean Tremblay, auteur-compositeur
Alan McLean



collège de Chicoutimi

du collège régional
du Saguenay - Lac St-Jean

Le Service de l'éducation des adultes

- Cherches-tu à te perfectionner dans ton emploi?
- Sens-tu le besoin d'un complément à ta formation?
- Veux-tu te tenir en excellente forme physique?
- As-tu les pré-requis qu'il te faut pour entrer à l'Université?

Tu trouveras réponse en t'inscrivant aux cours offerts par:

LE SERVICE DE L'EDUCATION DES ADULTES ET PAR LE CENTRE
DE L'ACTIVITE PHYSIQUE DU COLLEGE DE CHICOUTIMI.

Demande le prospectus des cours offerts en téléphonant à: 549-9520, ext. 246 et 244, Education des Adultes OU 549-2428, Centre de l'Activité Physique.

ON PEUT S'INSCRIRE:

Au CENTRE DE L'ACTIVITE PHYSIQUE, l'inscription est en cours; fais vite, il reste encore des places disponibles dans plusieurs activités.

Au SERVICE DE L'EDUCATION DES ADULTES, l'inscription aura lieu les 13-14-15 septembre 1977, au local AD 134 de 9h00 à 12h00, 13h30 à 17h00, 19h00 à 21h00.

534, rue Jacques-Cartier est,
Chicoutimi, Qué.
G7H 1Z5
Tél.: 549-9520



Fédération des Caisses d'Épargne Économique du Québec

L'Entraide Économique est un véritable mouvement coopératif

Les vingt-cinq personnes qui en 1960, sous la présidence de M. Jacques Gagnon, ont fondé l'Entraide Économique, voulaient en faire un mouvement de la base. Cette volonté ne s'est jamais démentie par la suite.

L'Entraide Économique est un mouvement coopératif dans son sens le plus complet. Vouées au développement d'une région par les épargnes de cette région et œuvrant actuellement dans 50 caisses du Québec, les caisses utilisent tout le potentiel de la coopération.

Elles sont régies par la loi des caisses d'épargne et de crédit et la loi des caisses d'entraide économique et, structurées de façon classique avec conseil d'administration, de surveillance et commission de crédit.

Les membres participent aux opérations de la caisse et les décisions se prennent au sein des commissions et du conseil d'administration.

Devenir membre aujourd'hui d'une caisse d'entraide économique c'est participer activement au développement de votre région sur une base vraiment coopérative.

Toutes les caisses d'entraide économique ont toujours payé depuis leur fondation, 10% ou plus d'intérêt annuellement.

Les soutes d'images du détecteur-lentille

La vie n'est plus ce qu'elle était

Le ministère du Tourisme, dans son nouveau programme d'aide à la petite et à la moyenne entreprise, vient de divulguer aux média d'information son tout dernier-né. Désireux d'utiliser les ressources du milieu afin d'éviter l'ingérance centralisée (ou centriste), ce ministère, sans le mic-mac habituel, a dévoilé le onze août dernier les derniers pôles et tics qu'il entend littéralement plonger dans notre région. Plusieurs études avaient démontré que notre industrie touristique, malgré sa bonne santé, négligeait l'aspect grandiose qui fait l'attrait des régions telles la Gaspésie ou Montréal. En accord avec la compagnie Akan, qui fait littéralement bouger la population depuis quelque temps (encourageant par le fait même une meilleure connaissance du Canada et de meilleures relations entre les deux communautés linguistiques), a décidé d'entreprendre la construction d'un immense bleuets d'aluminium près de la pointe de Roberval. On avait originellement envisagé l'érection d'une tourtière de plexiglas où certaines compétitions sportives typiquement régionales (téléthon, compétition de construction de centres d'achats et de mauvaise conduite automobile) auraient pu attirer un nombre croissant de visiteurs. La forme architecturale adhérent mal au milieu am-

biant, on opta donc pour le bleuets qui, comme chacun sait, est à la région ce que le métropole (fruit du métro) est à Montréal. Le résultat, peu ou prou négligeable, sera évidemment peint en bleu, comme toutes les réalisations de l'Akan.

*Si tu déménages,
n'oublie pas ta valise*

Suite à la décision de l'Aluminium Co. de déménager son centre de recherches à Kingston, nous avons interrogé le professeur Poichiche relativement à cette question.

D-L: Quelle fut votre réaction suite à cette décision?

P.P.: En chaîne.

D-L: Vos commentaires?

P.P.: Mais comment taire! Il faut prévoir à long terme, j'ai déjà conçu un vaste programme de restructuration de l'économie régionale. D'abord, expropriation de l'usine en 1978 avec cours de recyclage en agriculture sub-tropicale pour les ouvriers de celle-ci. L'année suivante voit l'aménagement d'immenses serres couvrant une grande partie de la région. Dès ce moment, l'énergie électrique libérée par l'arrêt des hauts-fourneaux servira à maintenir les bâtiments à la température désirée. Lorsque

les tempêtes s'abattront sur les Etats-Unis et que le gel sévira en Floride et en Californie, il nous sera possible de prendre le contrôle mondial du marché de l'orange et du pamplemousse. La réaction est excellente, M. Parizeau a passé ses vacances en Amérique du Sud afin d'examiner les possibilités de produire du café dans notre région.

D-L: Votre exubérance et votre générosité sont exemplaires!

P.P.: Je ne permettrai jamais que mes concitoyens vivent à la serre...

LA MELOPEE DES POUCEUX (1)

*Regardez-les donc ces gros barbus,
Y font à crère qui s'mouchent,
Y font à crère qui louchent.
Regardez-les les gros barbus,
Quand on fait du pouce
Y nous vouèyent même pu.*

(1) La rédaction se dégage de toute responsabilité morale ou autre envers ce texte, considérant le pouce comme une habitude fort coupable en ce qu'elle encourage les propriétaires d'automobiles à exercer le libre choix et à faire preuve d'humanité primaire, ce qui va évidemment à l'encontre des principes de la démocratie.

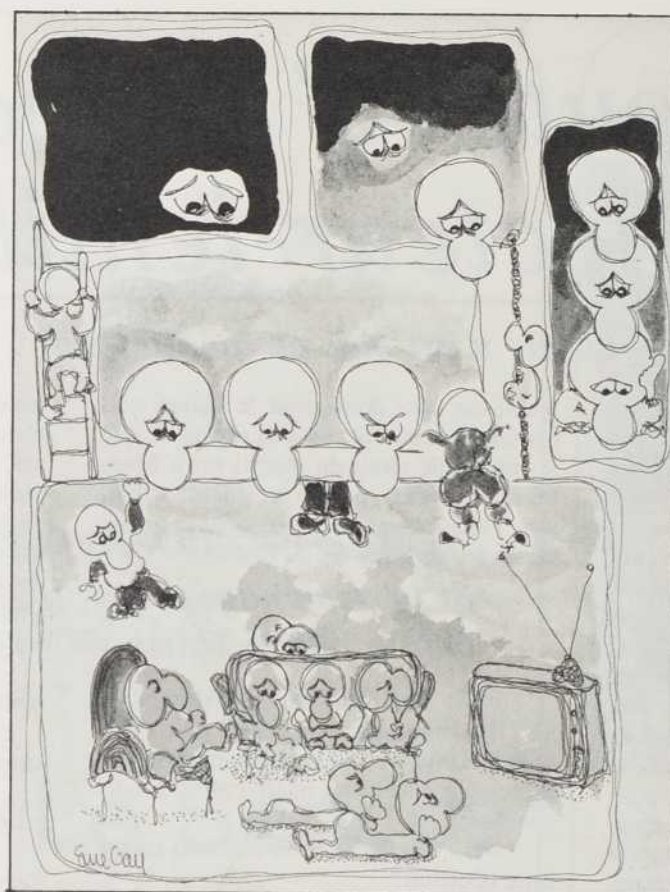


**Service
des Loisirs. Jonquière**

Le Service des Loisirs de la ville de Jonquière offre pour l'année 77-78 des cours, des ateliers, ainsi que des manifestations socioculturelles, auxquels tous sont invités à participer.

Pour plus d'informations, contacter:

**Camille Deschênes,
Centre Culturel,
547-5771.
Lise Fortin,
Service des Loisirs,
Poste 216,
547-6631.**



Un sport violent: la télévision

Jocelyn Pagé

Attention! La publicité vous informe. Comme l'émission *Au-delà du réel*, elle prend possession de votre petit écran tout en vous camouflant une partie de son univers. Si elle vous apprend que votre télévision est un meuble, que les voyages organisés c'est comme changer de canal, elle ne vous dit pas ce qu'est la télévision: un art? un moyen de communication? un instrument de propagande? Sûrement un peu tout cela, mais beaucoup plus un objet de consommation qui soutient une des industries les plus florissantes. Une récente enquête publiée par le ministère des Communications nous apprend que les téléviseurs du Saguenay-Lac-St-Jean regardent en moyenne 29.5 heures de télévision par semaine. Que consommons-nous et qui nous consomme?

La télévision est habituellement perçue comme un transmetteur d'images et

encore plus dans la région où beaucoup d'émissions viennent de la métropole (canal 10 et Radio-Canada), les postes locaux faisant figure de relais. Avec plus de 96 millions de récepteurs de télévision et 205 millions de téléspectateurs seulement en Amérique du Nord, la télévision est une industrie dont le marché constitue une source de revenus très appréciables. En dollars, le Canada importe pour 20 pour cent des recettes américaines, principalement, en films et en feuilletons. Étrangement, le réseau français de Radio-Canada importe plus d'émissions américaines que sa jumelle anglophone. Nous qui nous vantons d'être les moins américains du Canada! On retrouve la même situation au cinéma, l'absence de structures économiques québécoises solides font que les propriétaires de salles achètent de l'étranger. Alors que les festivals de films québécois se succèdent dans les salles spécialisées, les fervents de cinéma doivent se contenter

de Bruce Lee ou Les pensionnaires ont la cuisse légère. Ce problème se double lorsqu'un pays désire lui aussi exporter des films ou des émissions de télévision. Il doit alors, afin de concurrencer les produits américains, travailler dans les mêmes schèmes. C'est ce qui donne des westerns italiens ou des séries policières japonaises. Ce ne seront pas, il faut l'avouer, les pieuses admonestations du CRTC qui renverseront la vapeur. Elles pousseront plutôt le Québec à se tourner vers un autre pays exportateur. Cette situation se retrouve principalement au Canada (plus particulièrement au Québec) et dans les pays du Tiers-Monde, seule l'Europe faisant exception à cette règle. Pour mieux nous situer, le réseau français de Radio-Canada importe 46 pour cent de ces émissions (le réseau anglais 34 pour cent), alors que la France le fait dans une proportion de 9 pour cent, l'Italie 13 pour cent, le Royaume-Uni 12 pour cent. Pour les pays

d'Amérique latine, cela varie entre 20 pour cent pour l'Argentine et 84 pour cent au Guatemala. On peut donc constater que la télévision fait partie de l'immense empire économique américain. "Le tiers environ des ventes à l'étranger des grands exportateurs américains va vers l'Amérique latine. L'Extrême-Orient et l'Asie de l'Est en absorbent un autre tiers et le reste est surtout distribué en Europe occidentale. Les pays d'Afrique et du Moyen-Orient absorbent 10 pour cent des exportations et la proportion allant vers le Canada varie selon les sociétés, d'un faible pourcentage à 20 pour cent." 1 On peut dire qu'un pays producteur vend principalement à ses colonies ou pays satellites, exemple les USA ou encore la France qui, elle, exporte vers les pays francophones d'Afrique. C'est donc un immense réseau que les pays moins riches ou moins développés ne peuvent concurrencer.

Papa a-t-il vraiment raison?

Lorsqu'on examine les émissions américaines, on remarque qu'elles ont toutes en commun un petit côté de propagande ou de morale. Le Quotidien du 28 juin 1977 relate les révélations de Richard Levy et Roger Langley, co-auteurs d'un ouvrage intitulé "Wife beating - The silent crisis". Les auteurs estiment qu'un Américain sur deux, bat sa femme, y allant d'une gifle occasionnelle à la raclée régulière. Comment expliquer la popularité d'émissions telles La famille Stone ou Para a raison? Serait-ce le vieux rêve américain qui s'égoutte ou la tentation du camouflage, le goût d'émettre une image sécurisante de l'Amérique? Passons sur le fait que ces émissions inondent le petit écran-rétro, une vieille émission étant moins dispendieuse... Il y a également les émissions policières où le bon est toujours le gagnant, le malfaiteur étant assuré à 100 pour 100 de se faire pincer. Ce n'est pas le cas dans la réalité, et surtout pas pour les gros gansters. Il faut bien créer une atmosphère de sécurité quand 36 pour cent des médicaments vendus sont des calmants. Il vaudrait peut-être mieux d'en ajouter directement à l'eau potable.

Après les récentes fuites sur les agissements de la C.I.A. (l'expérimentation du LSD comme arme politique), il est concevable d'avancer que ces émissions sont commandées, directement ou indirectement, par cette agence. Lorsque l'on

perçoit que l'Américain moyen peut se mettre à douter de l'équilibre de la société dans laquelle il vit, on produit une émission qui réhabilite ce qu'il croyait perdu. Lorsque la médecine traditionnelle sera mise en question par la spécialisation médicale, on produira Dr Welby; quand la médecine spécialisée et moderne paraîtra inhumaine, on produira Médecine d'aujourd'hui; quand la population s'inquiétera de la hausse de la criminalité, on produira Héli-Patrouille, Hawaii 5-0, etc. Les Etats-Unis doivent paraître le plus beau pays du monde, même si la population doit vivre dans la schizophrénie. Pour ne pas démentir l'image laissée par ses feuilletons et ses films, ils n'exporteront que 10 pour cent d'émissions d'information, le reste étant composé à 70 pour cent de feuilletons et 30 pour cent de films.

Radio-Canada nous a habitués à des émissions pour enfants de qualité. Je ne crois pas que ce soit le cas de ces bandes dessinées américaines où toute la mythologie de ce pays y est plus que caricaturée. Une certaine émission de l'Araignée était un bref exposé de la crise du pétrole: l'Araignée contre Dr. Petroleum. Evidemment, Petroleum était le méchant qui voulait priver le monde de cette ressource énergétique. Regardez bien ces émissions et vous y verrez l'art de la propagande dans toute sa grossière subtilité. Le super-héros-blanc-viril laisse un arrière-goût de... racisme.

A propos du rétro

Cette mode qui fait fureur depuis quelques années ne semble pas vouloir démordre. A l'origine, touchant principalement la tenue vestimentaire et les antiquités, elle était nostalgie d'un monde passé (réel?) qui ne fonctionnait pas en série. De désir d'éviter le monotone et le répétitif, elle est devenue son contraire: une mode. La contrainte est revenue. Une émission, conjuguant le quizz, exploite aussi ce filon et de façon apparemment éducative. Rétro-Spec, "Spec pour spectre non parce que c'est une émission qui fait peur, mais parce que nous ressuscitons des spectres, des fantômes du passé". Quel peut bien être l'impact réel d'une émission de ce genre? Quelles informations pertinentes amène-t-elle afin de mieux comprendre l'inflation? Nous amène-t-elle à accepter l'augmentation du coût de la vie comme phénomène tout à fait

normal, uniquement dû au temps qui passe? Les lois économiques apparaissent au travers du filtre biologique du type "vous êtes trop jeune pour vous souvenir", ou encore "c'était, hein, madame, le bon temps". Il est évident que les lois de l'économie ne sont pas l'affaire de l'humble mortel qui, à l'occasion de cette émission, pourra se mériter quelques dollars (en dévaluation) par le jeu délicat de sa mémoire. C'est un jeu qui vaut bien la chandelle, celle des deux bouts du budget à boucler, heureux comme des lapins stimulés par une carotte. Ce qui est le plus déplaisant dans cette émission qui est divertissante après tout (on ne nous effraie pas en comparant l'augmentation des salaires par rapport au gel des prix!!!), c'est qu'il n'y a pas, dans l'ensemble de la programmation, de complément économique éducatif. L'histoire est, et n'est, qu'un ensemble de faits bruts qui ont la forme d'un signe de piastre. Et si la vie était autre chose que des mauvaises nouvelles: 42 morts à Patati, augmentation du coût de la vie à Patata). Le sourire est de rigueur, surtout pour les perdants.

S'il était possible de promettre le "paradis à la fin de vos jours", il y a quelques années, il apparaît plus facile actuellement de proposer une télévision couleur, ou encore mieux un hypothétique gros lot d'un million (à ce propos, l'annonce de la super-Loto est d'un sexisme répugnant, écrivez aux Droits de... l'Homme pour porter plainte). La réussite financière est question de hasard et de routine: As-tu ton Inter? Beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Cette parodie calquée de la religion précédente (les idoles se suivent mais ne se ressemblent pas) a troqué la médaille de Ste-Anne contre une pièce de monnaie.

Une télévision du possible

L'expérience de Tévec, dont les buts étaient de donner des moyens à la population pour comprendre le monde dans lequel elle vivait, nous a démontré la possibilité d'une télévision différente. Il reste la télévision communautaire direz-vous. Laquelle? Et de quel budget dispose-t-elle? Est-ce un joujou pour occuper les forces actives du milieu, pendant que l'autre télévision, elle, travaille sur "la masse"? Au lieu de chercher des poux à Radio-Canada, on pourrait peut-être se demander: à quoi et à qui sert la télévision?

Marionnettes et pantins de bois

Rares sont les marionnettes au Kébec, à peine une dizaine. Et pourtant dans la région, on en rencontre un. Alain Potvin, mieux connu sous le nom d'Oliver, travaille le bois depuis quelques années. Après s'être adonné à la fabrication de sujets éducatifs en bois, il tourna son attention vers les marionnettes et les pantins de bois. Aujourd'hui, membre de l'atelier 389 de Chicoutimi, il poursuit sa recherche.

Selon Oliver, les marionnettes à 9 cordes, comparativement à celles qui n'en ont 5, sont beaucoup plus sensibles et leur mouvement plus naturel. C'est le format professionnel. Malheureusement, elles sont coûteuses et peu accessibles (plus de cent dollars) car, elles nécessitent des articulations mobiles aux coudes et aux genoux. Elle sont de construction élaborée et très difficiles à manier: il faudrait presque suivre un cours pour les utiliser à leur maximum.

Les marionnettes à 5 cordes, plus accessibles, sont toutes aussi intéressantes. Elles ne nécessitent pas un apprentissage exagéré et les enfants peuvent leur donner vie en quelques minutes. Faites de pin ou de cèdre, Oliver façonne un visage spontanément, selon son état d'esprit. Selon lui, il est inutile de fabriquer des personnages tristes, la vie de tous les jours étant déjà

assez difficile. Ces personnages sont donc optimistes: clown, moine, travailleur en salopette... vêtus de costumes aux couleurs gaies, ils ont tous le sourire aux lèvres. Après avoir façonné la tête tout en lui donnant une personnalité propre et unique, il fabrique les mains et les pieds. Puis, en collaboration avec Mlle Martine Tremblay, il crée le costume en y mettant autant de soin que le visage. Conjointement Oliver et Martine discutent du vêtement à réaliser, puis, ils choisissent le tissu en fonction de sa qualité, de sa couleur et de sa consistance. Enfin, Martine se charge de la confectionner avec minutie.

Toute sorte de gens se procure de ses marionnettes: des enfants, des adultes (cadeau ou élément décoratif) et des troupes de théâtre. Oliver désire abandonner complètement l'aspect commercial de son travail et faire de la recherche sérieuse spécialement dans le but de créer des personnages plus élaborés, répondant à des critères de qualité plus professionnels, par exemple, créer des personnages pour une pièce de théâtre, utiliser des collages de plusieurs essences de bois...

Alain Potvin fabrique aussi des pantins de bois démontables assez originaux, représentant des personnages ou des animaux de toutes sortes. Présentement, son idée serait de construire un pantin géant



Oliver et ses marionnettes géantes.

d'au moins 20 pieds de hauteur: un véritable monument s'intégrant aisément dans la nature et l'environnement. Dans un autre ordre d'idées, il travaille actuellement à la réalisation d'un spectacle de marionnettes et de "monstres" géants, accessibles tant aux enfants qu'aux adultes. Il s'agit d'un conflit entre le bon et le méchant.

On ne sait pas encore qui va l'emporter. Un spectacle que l'on pourra voir car, il entend bien faire le tour de la région avec sa troupe.

Le 20^{ème} siècle semble être la période idéale pour les marionnettes. Le fait d'être manipuler par des ficelles semble assez symbolique... De plus, les construire soi-même, leur donner une personnalité, ficeler les cordes aux divers points d'attache, puis leur donner la possibilité de bouger, leur donner le mouvement, la vie... Toute une sensation pour le marionnettiste: sensation de puissance divine ou de puissance capitaliste? Tout dépend qui on est!

Alan McLean

2 septembre: Le groupe OGIWA "La Villelanelle".

5 octobre: Le guitariste Roger Lapierre, le danseur Flamingo Patrick Schupp.

Les Jeunesses Musicales du Canada:

24 octobre: Le trio de guitare Carol.

21 novembre: L'ensemble Romhild.

13 mars: Mariko Sato (pianiste).

Michiko Nagashima (violoniste).

3 avril: Christian Di-Maccio (accordéoniste).

la tourelle

Collège d'Alma
675, boul. Auger o.
Alma
Québec G8B-2B7
tél.: (418) 668-2381

RESPONSABLE: GERARD TREMBLAY

La musique sortie de son conservatoire



“Donner au musicien une formation générale qui complète sa formation musicale.” C’est ainsi que Normand Laprise, directeur du département de musique d’Alma, m’explique le bien-fondé de cette option qui a vu le jour en 71. Elle dessert principalement notre région et a cependant vu le pourcentage des gens de l’extérieur augmenter lentement pour atteindre 20% en 1977. Les effectifs du département passaient pendant ce temps de 34 étudiants à 93. Ce qui montre bien l’engouement pour la musique qui ne cesse de croître.

On exige des étudiants qu’ils aient préalablement à leur entrée en musique, une formation équivalente à 4 années d’étude sur un instrument, quel qu’il soit. Quand on connaît le peu de place qu’on laisse à l’éducation musicale dans le secteur public d’enseignement, on comprend facilement que ce pré-requis soit le plus souvent rempli par le biais de l’enseignement privé. Cette situation qui perdure malgré les nombreuses études et commissions, exigerait une correction immédiate. Celle-ci permettrait de plus, d’éviter le chômage à plusieurs bacheliers en musique.

Les étudiants reçoivent une formation générale en philo, français, etc..., comme leurs confrères du CEGEP. Pendant 2 ans, ils sont l’objet d’un enseignement personnalisé dans le domaine de la musique, avec la possibilité de prendre quelques cours complémentaires. Les étudiants se voient de plus offrir l’opportunité de se produire en public par l’entremise du “Stage Band”, d’un orchestre de chambre, etc... Ces concerts et soirées musicales permettent aux étudiants des autres concentrations de se familiariser avec des genres musicaux qu’ils n’auraient peut-être pas eu

l’occasion de connaître autrement. Les professeurs et les étudiants de la concentration musique font de plus, quelques sorties qui sont très appréciées des mélomanes de la région. Il me suffit de nommer le trio “Guiterne” qui, tout en permettant aux professeurs de ne pas se rouiller, agrandit le cercle des amateurs de musique. Un groupe d’étudiants et de professeurs se rendront même jouer sur la Côte-Nord le printemps prochain. Malheureusement le coût de ces déplacements oblige les responsables à les espacer. L’expérience de “Contact Art” qui anime le milieu collégial pendant une semaine avec une série de concerts et d’expositions, devrait se perpétuer en 1978.

Musique populaire et traditionnelle

A l’instar de quelques autres CEGEPS, le département offre une troisième année axée sur la musique populaire. Contrairement à d’autres institutions qui regardent encore de haut la musique de la majorité, un programme a été créé pour en améliorer la qualité. Car cette musique a souvent des allures trompeuses, elle ne laisse deviner que sa facilité, alors qu’elle est parfois savante. L’étudiant a donc la possibilité d’apprendre les techniques de l’arrangement d’un professeur qui a décroché un baccalauréat en musique populaire, à Berkeley.

La musique traditionnelle que l’on a sortie du grenier, pendant la recherche de notre personnalité, donne aussi lieu à un cours. Mme Lise Bonenfant qui possède un baccalauréat en ethnomusicologie à Laval, se charge d’animer ce cours. Elle le fait si bien que plusieurs étudiants se dirigent vers ce champ d’activités à la fin de

leurs études collégiales.

Que font tous ces étudiants une fois leur D.E.C. réussi? La plupart s’inscrivent à l’université, d’autres au conservatoire, il y a probablement aussi quelques “drop out” qui font danser les “boogalows” dans les hôtels. Dans notre civilisation du chômage (en attendant celle du loisir), il ne faut pas avoir peur pour choisir une option qui n’assure certainement pas le “T-Bone” quotidien. Monsieur Laprise ne craint pas de donner une formation musicale à ceux qui le veulent. “Quand ils sont décidés, ils foncent; ils s’occupent de leur situation sociale après”.

Le peu de place que l’on fait à l’enseignement de la musique dans le secteur public n’améliore certainement pas la situation des diplômés en musique (Bach à Laval ou ailleurs). La baisse de la clientèle scolaire a durement touché les jeunes professeurs. Pour une question d’ancienneté, on licenciera un jeune professeur de musique, dont le cours sera donné par un professeur en éducation physique qui n’a pourtant aucune compétence dans ce domaine. Le secteur privé reste une porte de sortie pour la plupart des finissants. On demande continuellement des professeurs de violon, piano, etc... L’option musique offerte au niveau collégial se présente comme une amorce de démocratisation de l’enseignement en musique. Cette amorce ne s’est malheureusement pas fait sentir à tous les niveaux du système d’éducation.

Comme le disait Monsieur Laprise, la formation qu’ils ont acquise ne leur sera jamais un handicap. Peut-être quelques étudiants devront-ils réajuster leurs flûtes, mais leur connaissance musicale ne pourra faire que des jaloux...

Jean-Guy Girard

L'information culturelle

La critique des media (radio-télé et journaux)

C'est assez normal de ne pas trouver, dans les media de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, une critique suivie et articulée des media. Les journaux et les magazines du Québec viennent à peine de découvrir ce champ d'activités critiques.

Alors que la plupart des quotidiens de la belle province publient depuis des années des critiques et des informations sur les arts plastiques, les livres, les films, la musique (surtout classique) et les spectacles, ces mêmes quotidiens ont depuis, à peine deux ans, confié la critique radio-télé à des journalistes spécialisés. Au "Soleil" de Québec, par exemple, deux journalistes qui, avant, couvraient les faits divers et les potins, rédigent quotidiennement la chronique de radio-télé. Dans les autres gros quotidiens nationaux comme "La Presse", "Le Devoir", "Montréal-Matin", on accorde également beaucoup plus d'importance à ce terrain culturel particulièrement vivant et actif qu'est la radio et la télé.

Mais par rapport à la production des émissions, et à la pénétration des media électroniques, le nombre des journalistes spécialisés en radio-télé au Québec apparaît ridicule et complètement inacceptable.

Le résultat reste assez pénible. Des dizaines pour ne pas dire des centaines

d'émissions de radio et de télé produites au Québec tombent dans l'oubli trop rapidement avant que personne ne les ait discutées, signalées, critiquées et classées. Des dizaines d'émissions de radio et de télé, de très grande qualité, passent dans le beurre pour la simple raison qu'une poignée seulement de journalistes sérieux peuvent parler intelligemment de celles-ci et qu'ils ne peuvent jamais suffire à la tâche.

Très rarement, dans les quotidiens et les hebdomadaires québécois, on peut se permettre de lire des critiques sérieuses et documentées sur les revues et les journaux qu'on trouve dans nos kiosques. Cette critique des media écrits n'a pas lieu ici.

Dans notre région, la situation de la critique des media apparaît plutôt précaire.

Les journaux se donnent bonne conscience en publiant les horaires réguliers des postes de radio et de télé. Quand on prend le risque de publier des publications spécialisées dans ce domaine (le défunt "Minute" ou le "Magazine Télé-Horaire"), on se limite à copier les feuilles de choux de Montréal ("TV-Hebdo" et les papiers hygiéniques de Péladeau, sans vouloir insulter le papier hygiénique), qui réduisent le monde de la radio et de la télé aux vedettes qui les entretiennent. Peu de lecteurs de journaux québécois, peu de té-

lespectateurs et d'auditeurs d'ici savent que les meilleures critiques des media écrits et électroniques qu'on puisse trouver sont publiées dans les magazines suivants: "Loisirs Plus" (Gilles Constantineau), "Nous" (Pierre Bourgault), "Actualité" (Jean-Paul L'Allier), sans oublier les dossiers sur les media préparés dans "Antennes", "Communication-information", "Chroniques", "Recherches sociographiques", "Zone libre".

Il faut être presque "cultivé" pour regarder la télé, écouter la radio, lire les media écrits avec le moindre d'esprit critique aujourd'hui.

Je trouve ça plutôt tragique de voir que le journalisme radio-télé se porte si mal au Québec et n'existe pratiquement pas dans notre région. Car après tout, les études des commissions et du CRTC le démontrent clairement, nous sommes les plus gros dévoreurs d'émissions de télé et de radio du continent. On pourrait prendre la peine, de temps en temps, de réfléchir deux minutes sur toutes ces images et ces sons qui nous envahissent quotidiennement et ne cessent de nous manipuler, nous transformer, nous charrier. Pauvres critiques des media.

Pierre Demers

LE MUSEE DU SAGUENAY

LA CORPORATION DU MUSEE DU SAGUENAY INC.
534, RUE JACQUES-CARTIER EST, CHICOUTIMI,
G7H 1Z6, TEL.: 545-9400



Exposition

TSUBA:

Art japonais,
15 septembre au
10 octobre



**Bienvenue chez
Benoît**

547-2014

559 ST-DOMINIQUE - JONQUIERE

CHUT-FM:

une radio coop-munautaire... Mais à quel prix?

NDLR

CHUT-FM a rencontré de nombreux problèmes depuis le début de son existence, problèmes plus ou moins graves, ou plus ou moins inhérents à une telle expérience radiophonique. Actuellement, la station traverse une période critique qui peut déterminer son évolution future. Focus trouve nécessaire la publication du point de vue des différentes parties en cause. CHUT-FM, le seul diffuseur privé de musique progressive, d'actualité et d'intérêt culturel doit non seulement vivre mais aussi s'organiser. Il est important que les conflits entre l'administration et le syndicat se règlent de façon à ce que CHUT-FM progresse et non s'autodétruisse de l'intérieur. Il est important que les causes exactes de ce conflit soient solutionnées dans l'esprit qui a donné naissance à ce poste de radio qui, jusqu'à maintenant, n'était pas tout à fait comme les autres.

L'administration de CHUT-FM exposera son point de vue dans notre prochain numéro.

Les débuts de CHUT-FM

Originalité, qualité et accessibilité. Tels furent les trois (3) critères de base qui, en 1973, inspirèrent un groupe d'hommes d'affaires de Chicoutimi dans l'élaboration d'un projet visant à doter le Saguenay-Lac-St-Jean de sa première station radiophonique sur bande MF.

L'été suivant, une enquête sur les médias électroniques au Saguenay-Lac-St-Jean permettait d'établir avec certitude que les citoyens désiraient à 87.5% une station de radio MF de langue française à caractère régional. Restait à définir la forme et le ton de cette radio.

Désireux de se doter d'une structure coopérative, les promoteurs du projet durent essuyer le refus du ministère des Institutions Financières du Québec, puisque les principes fondamentaux d'une coopérative ne pouvaient, selon les gouvernements, s'appliquer dans le cadre d'une entreprise de radiodiffusion.

Une assemblée générale convoquée par la suite, jetait définitivement les bases de ce qui devint la radio FM Communautaire du Saguenay-Lac-St-Jean.

Déjà fort avancées dans leur projet, au moment de l'incorporation de CHUT-FM, les promoteurs, ayant la formule coopérative (organisation donnant des services exclusivement à ses membres) à l'esprit, ont-ils vraiment mesuré l'implication d'une radio communautaire?

Chose certaine, la région du Saguenay-Lac-St-Jean étant ce qu'elle est, de nombreuses personnes vouaient à CHUT-FM radio communautaire (même avant son ouverture), une vocation plus large et plus politique que de "s'adresser uniquement à la communauté".

Théoriquement, les comités de zones (La Baie, Chicoutimi, Jonquière, Alma, St-Félicien, Dolbeau) et le comité de programmation "devraient" être le lien direct

entre la population et la station.

Cependant, entre la théorie et la pratique, il y a eu une marge, et quelle marge!

Les instigateurs du projet désiraient-ils vraiment voir fonctionner de telles structures populaires? A-t-on travaillé assidûment à préparer le milieu pour ce genre de participation?

La situation de CHUT-FM, à l'automne 1977, est une réponse à ces questions.

Parler et faire parler le monde

Le 14 juin 1974, le Conseil de la Radiodiffusion et des Télécommunications canadiennes émet à l'intention de CHUT-FM, un permis de 5 (cinq) ans renouvelable le 31 mars 1979. Le 16 juin 1975, CHUT-FM entre en ondes.

Surprise? Satisfaction? Plaisir?... les commentaires fusent rapidement. Qu'importe, on est fier d'avoir "son" FM.

Strictement sur le plan radiophonique, la nouvelle de la mise sur pied d'une radio-communautaire progressive en intéresse plus d'un. Malgré les bas salaires, plusieurs animateurs rescapés des diverses expériences radiophoniques à l'échelle du Québec, se présentent afin de postuler pour un emploi.

"Parler et faire parler le monde. Bannir à tout jamais les clichés de l'heure et de la météo". Voilà les objectifs qui abreuvent depuis plusieurs années des animateurs d'expérience ayant "décroché" des radios à vocation commerciale. Mais où mettre le tout en pratique? et dans quel cadre? CHUT-FM s'avère une occasion rêvée de réaliser une expérience personnelle et collective unique.

Passent les semaines; se succèdent les mois. Les animateurs en place réussissent à donner à la station un son varié et progressif.

Pendant ce temps, les cadres travaillent à vendre la publicité de prestige. Au début, ça se vend bien. Mais les commerçants achètent un peu, beaucoup même, par charité. Rapidement, les administrateurs font face à des difficultés financières. L'équipement technique s'avère fort onéreux pour les entrées mensuelles d'argent.

La régie de production, qui, théoriquement, devait fonctionner à plein temps est presque continuellement vacante. Ça n'empêche pas le produit en ondes de se propager, d'intéresser les gens à une certaine participation.

Les auditeurs appellent au studio pour entendre Harmonium, Genesis ou Frank Zappa. Finie l'ère des Johnny Farago, Tex Lecor ou Michel Louvain.

A cause du manque de préparation du milieu à des expériences de participation, les rencontres des divers comités de zones ou du comité consultatif de la programmation s'avèrent rapidement un échec. Les gens ne répondent pas. Il fallait s'y attendre.

Très rapidement, certaines tensions se dessinent entre les employés et les cadres. Par un consensus naturel, les animateurs ont donné à CHUT-FM un son qui ne correspond plus aux normes radiophoniques des instigateurs et patrons.

D'une part, on voudrait diffuser Joe Dassin ou Nana Mouskouri, d'autre part, on s'obstine à faire comprendre que tel ou tel type de jazz serait sûrement très approprié pour la maîtresse de maison le matin.

Une entreprise radiophonique est un milieu caractérisé par un fort roulement de personnel: à CHUT-FM, ça va, ça vient selon les jours et les humeurs patronales.

Viennent alors les Vic Talbot, Jacques Saint-Onge, Yves Ouellette, Luc Couturier, Lison Hovington et Richard Morissette qui,

à leur façon, forgent définitivement le CHUT-FM de maintenant.

Un nouveau directeur général

Arrive le premier anniversaire de CHUT-FM qui est marqué le 20 juin 1976, par la mise sur pied d'une vaste expérience de participation "Saute-mouton", fête champêtre caractérisée par la diffusion en direct du Parc Rosaire-Gauthier. "Saute-mouton" devait permettre à 13 (treize) groupes ou ensembles musicaux de la région de se faire valoir. L'expérience s'avère positive mais signifie également le départ du directeur général, Raoul Bastarache et son remplacement par son adjoint, Claude Desbiens.

N'ayant pas le même entregent que son prédécesseur, le nouveau directeur général provoque régulièrement des tensions à l'intérieur de la station. Malgré de nombreuses tentatives de regroupement des employés face à une situation précise, l'entêtement et l'obstination du directeur général viennent à bout des aspirations radiophoniques et communautaires des animateurs. D'où les départs prémédités des Jacques Saint-Onge, Luc Couturier, Vic Talbot, etc...

L'automne 1976 est marquée par une assemblée générale annuelle où seulement 80 des 4,000 membres sont présents. Un d'entre eux demande la démission du directeur général. Après consultation, le Conseil d'administration rejette cette proposition. C'est précisément à cette époque que le mot "communautaire" serait devenu "tabou" en ondes. On aurait conseillé aux animateurs de ne plus l'employer.

On bafoue le syndicat

Le 27 janvier 1977, suite à une décision unanime, les employés de CHUT-FM adhèrent à la Fédération Nationale des Communications (FNC). Cette décision vise à doter les employés d'un véritable moyen de faire valoir leurs droits auprès des employeurs.

A la fois surprise et décontenancée, la partie patronale s'objecte à la syndicalisation des représentants publicitaires. Le 22 mars dernier, le Syndicat des Travailleurs de CHUT-FM est dûment accrédité en vertu des lois fédérales en matière de travail. Suivra une période de recherche qui débouchera sur le dépôt en juin 1977 par la partie syndicale du projet de convention collective.

Entre-temps, les administrateurs ont convaincu les Caisses Populaires de financer CHUT-FM jusqu'à concurrence de \$250,000.00.

Le déficit de \$90,000.00 est donc épongé. Reste alors une somme de \$160,000.00 pour soutenir la station pendant quelques années. Tout le monde respire mieux.

En juillet 1977, les négociations débutent entre les deux parties. Six séances de négociations échelonnées sur deux mois permettent de régler l'ensemble des clauses normatives (aucune incidence monétaire).

Les discussions sont à maintes reprises fort animées, les représentants patronaux servant des arguments capitalistes, conservateurs et rétrogrades.

En juillet dernier, les représentants publicitaires (non syndiqués) démissionnent spontanément, rejetant de la sorte les offres salariales patronales. Le Conseil d'administration entame donc des négociations avec une compagnie de publicité montrealaise. Le tout débloque sur la signature d'un contrat d'un an: \$130,000.00 seront servis à CHUT-FM par ladite compagnie pendant cette période.

Le 19 août 1977, le syndicat reçoit une missive patronale alléguant que 8 employés (3 permanents et 5 à temps partiel) seront mis à pied en date du 27 août, à 00.00 hres. La raison évoquée est d'ordre financier.

Voici les questions que posent plusieurs travailleurs de CHUT-FM à leur conseil d'administration:

La situation financière de CHUT ayant presque toujours été considérablement pire que maintenant, comment se fait-il que ce soit aujourd'hui que l'on fasse des mises à pied?

Les positions et réactions anti-syndicales de l'administration étant claires et nettes, est-il permis de juxtaposer des raisons anti-syndicales aux prétendues raisons financières invoquées?

Les travailleurs de CHUT-FM qui ont toujours été considérés par le directeur général comme des "moins-que-rien", doivent-ils payer pour l'incompétence administrative des dirigeants?

"Est-ce un pur hasard que ces mises à pied, qui procèdent par ancienneté, atteignent le président de syndicat en passant par le trésorier?"

Tous les travailleurs syndiqués de CHUT-FM, souhaitent sincèrement que tous ces éclaircissements vous permettent une meilleure compréhension de la situation véritable de CHUT-FM. Nous sollicitons votre appui face aux actions qui pourraient être entreprises ces prochains jours. Nous sommes ce que vous faites de nous.

Le syndicat de CHUT-FM



Claude Gauvreau

D. Marcassilar (mettant un genou à terre auprès d'Edith Luel) --

Tes yeux sont des lames de rasoir. Elles coupent la continuité du jour.

Tu es privée du jaune de vie. Et nous sommes privés de ta fleur intelligente.

Tes bras sont des perchoirs nacrés dont la rigidité s'est métamorphosée en fluide. Privation, lugubre et mauve privation...

Reste avec moi.

Sois ma béquille. Sois mon soutien oriflamme.

Je suis gueux.

Les riches ont tué mon ambre.

Le deuil morne, comme une suie effritée, fait de moi une plante salie.

Je n'ai plus de forces. Et où va-t-on sans forces?

Aimant funeste et beau, tu m'arraches mes fibres; tu sombres avec ma vie. Mon éclat fringant est englouti dans ton sourire dilapidé.

(prenant entre ses mains le visage d'Edith) Mon poignet est paralysé.

Mon génie est ankylosé, comme la vigueur de ta face.

Réveille-toi!

Le cercueil s'est ouvert... et le souvenir, blanc, sourd, gracieux, m'est apparu. Il est apparu, comme un grenadier des temps jadis, parmi les fumées des canons, dissous dans la brume décolorée, égaré ici. Fièvre sur moi, fièvre sur mon échine et mes épaules et ma nuque, comme un parapluie devenu chiffon et loque.

Je n'ai plus de parcelle pour me protéger...

Visage paratonnerre, tu m'abandonnes dénudé. Tu me livres à la foudre ocreuse des excréments.

Je me meurs...

Pitié pour les moribonds qui n'ont plus de mollets! Pitié pour les éclopés, qui flottent dans les airs, deux pieds du sol, parce qu'ils ont tout perdu à partir du genou!

Tu souris... N'est-ce pas que tu souris?

Je vois tes lèvres qui sont une goutte de la mer salée. D'où provient, sur elles, une bulle versicolore? La bulle est une boule de cristal! Passé, avenir, néant, et frémissement, tout est là. D'arborescentes sylphes montent la garde dans la demi-nuit tendue sur le fil de ton souffle, et de flavescentes

silhouettes inaugurent le rappel de ta douceur galvanisée.

Colle à moi tes rebuts de charme.

Adjoins-moi une impérissable sève. Tes joues sont des dortoires où, dolentes, des chairs magnificentes survivent.

GAMBIE -- Cela est assez. La foule nous attend.

D. MARCASSILAR -- Cela n'est pas encore assez. Dépouille sépulcrale et lumineuse, que je me baigne dans le lac de ton image! Dans ce cerveau qui délire, laisse le ferment d'une envolée de nuages au galop! Laisse l'intuable mémoire de la beauté qui rit et explose!

(il embrasse Edith sur le front)

Gracilité de la joie. Portiques monumentaux de l'affection. Persévérance de l'indestructibilité charnelle.

Gérald Godin, l'éditeur, parle en ces termes de Claude Gauvreau: "Ceux-là ont découvert un homme fier de son œuvre et assuré de sa pérennité, un homme intranquille dans ses convictions poétiques. Pour Claude Gauvreau, en effet, un poète était un homme qui ne faisait pas de quartier. En scène, il portait d'ailleurs comme un "condottiere" et il disait avec un sérieux d'officiant et un extrême souci de précision ce qui semblait à d'aucuns des borborygmes. Au début, les spectateurs riaient. Puis, peu à peu, veut, veut pas, ils étaient saisis par la gravité du poète. Et Claude Gauvreau ne sortait jamais de scène sans avoir mis de son bord tous ceux qui avaient compris que ce qu'ils venaient de voir, c'était une incarnation souveraine de la liberté. Car pour Claude Gauvreau, c'était clair et net aussi si ce n'est pas le poète qui donne au monde l'exemple de la liberté et du refus de toutes convenances, qui le fera? Les trois textes qui suivent sont tirés de *Les Boucliers Mégalomanes*, écrits du 22 août 1965 au 7 mai 1967. Faites-en la lecture à haute voix, pensez à notre peu de connaissances des langages corporels, à ces fuites de sens auxquelles l'on porte si peu souvent attention et tentez de décou-

vrir le langage de votre gorge, le message qui y est peut-être encore enfoui.

1

Fazanarafaguila de la boulongonde de Bourgagirelle

Les espitantes ont ontrouvé le mel méléliu des uts aux crétins zoluglavthdes

Les camps de concentration ont des avulètes où chumonte le masturbateur devant la psychologue Ragajette

L'iglou a terni le printemps des imodors cernés

Chasuble

Té

16

Catrabatabel les jaudaujanuviax scellés L'ormadantradoure lasse les sigmalas aux ourtitudes cachomères et bistrées

Trépanowoide

les cajuxcamblas sornettent l'ablution de Doris et les cadavres aux prestances obéissantes se mettent au garde-à-vous devant les pots de fleurs jaunes

Cazanicianclamère

Cozuniclabadoun suspicijcléfa

Le pardon des tourtes affecte la sérénité de l'infante au bras meurtri

Mozimil malcleb crossfuxe

les croix ont des diptongues hachées par trois fois

Trumulâmamuxflochiberdertaulombe

Mâche à mallamoir

L'igveüstia

tonitruie sur les beiges à doses crumarâtres L'orteil blême bénit le chapeau dont les itoines marchent à côté du péovmon

Caritala

bluberroie la teinte du cavêlê crissolé L'Odgugéman repousse le néant

et les parassidras ucumdetèlent les parments à parchemins obturés

Chiguiéthime

à nésseuchâtel gdaou

Jocelyn Pagé

Programmation du ciné-club du

CEGEP de Jonquière

Voici la liste des films de science-fiction que présente le ciné-club du CEGEP de Jonquière, pour l'automne 1977. Inutile de préciser que ces films sont toujours projetés le lundi soir, à 20h00, à la salle François-Brassard.

Elisabeth Vonarburg, collaboratrice régulière à "Requiem" (le fanzine québécois de la science-fiction et du fantastique) et prof. à l'UQAC, a bien voulu nous fournir ce texte d'introduction générale à la SF via le cinéma de SF. Et comme elle a vu la plupart des films de ce ciné-club "science-fictionnel", elle en parle en connaissance de cause et avec le souffle de la fan-atique de la SF, comme d'habitude.



"Zardoz" de John Boorman.



"Woody et les robots"

Le 5 sept.: "Flesh Gordon" (USA, 1974, 88 m., v. fr.) de Howard Ziehm et Michael Benveniste d'après la b.d. d'Alex

Le 12 sept.: "Phase IV" (USA, 1974, 91 m., v. fr.) de Saul Bass.

Le 19 sept.: "Les envahisseurs attaquent" (Japon, 1968, 88 m., v. fr.) de Inoshiro Honda avec Godzilla...

Le 26 sept.: "Silent running" (USA, 1971, 90 m., v. angl.) de Douglas Trumbull.

Le 3 oct.: "Rollerball" (USA, 1975, 100 m., v. fr.) de Norman Jewison.

Le 10 oct.: "La course à la mort de l'an 2000" (USA, 1975, 100 m., v. fr.) de Paul Bartel.

Le 17 oct.: "La guerre des mondes" (USA, 1953, 85 m., v. fr.) de Byron Haskin.

Le 24 oct.: "Les insectes de feu" (USA, 1975, 90 m., v. fr.) de Jeannot Szwarc.

Le 31 oct.: "Zardoz" (G.-B., 1973, 105 m., v. fr.) de John Boorman.

Le 7 nov.: "Soleil vert" (USA, 1973, 90 m., v. fr.) de Richard Fleischer.

Le 14 nov.: "Woody et les robots" (USA, 1973, 88 m., v. fr.) de et avec Woody Allen.

Le 21 nov.: "Alerte satellite 02" (G.-B., 1969, 100 m., v. fr.) de Roy Ward Baker.

Le 28 nov.: "Le monde de l'Ouest" (USA, 1973, 88 m., v. fr.) de Michaël Crichton.

Le 5 déc.: "La planète des singes" (USA, 1967, 110 m., v. fr.) de Franklin J. Schaffner.

Le 12 déc.: "Quand la terre s'en trouvera" (USA, 1965, 85 m., v. fr.) d'Andrew Marton.

Pierre Demers

Imagination

Avez-vous de bons réflexes conditionnés? Si je vous dis "Science fiction"? "Petits hommes verts, monstres préhistoriques, quinquallerie clignotante..." Stop. Les réflexes sont bons; un peu de réflexion, maintenant, pour changer. "Science fiction" (sans trait d'union, s'il vous plaît): on décompose: "fiction": imaginaire, invention, évasion, jeu, plaisir gratuit, reposant sur le jeu du langage (littérature) ou sur celui des images (cinéma et bandes dessinées). "Science"... C'est le moment de se rappeler que le terme science fiction est anglais, et que la plus fidèle traduction en est encore "Fiction scientifique" ou "Fantaisie scientifique". Le rapprochement des termes vous choque? L'imagination, la fantaisie et la science? Mais lorsqu'on connaît le fonctionnement de la création scientifique, on voit qu'imagination et science ne sont nullement contradictoires: il faut au vrai savant, à l'inventeur, son pourcentage d'inspiration, comme à l'artiste. Imagination scientifique, donc, dans la sf. Il faut ici maîtriser un second réflexe: ce qui fait le scientifique, c'est d'abord le fonctionnement de son esprit et non ses connaissances. Quelle est la démarche de l'esprit scientifique - ou, plus généralement, "rationnel" -? Observation du réel, élaboration d'hypothèses, puis vérification expérimentale et modification éventuelle de l'hypothèse théorique pour l'adapter aux faits. "Que se passerait-il si je décidais que par un point on peut faire passer une infinité de droites parallèles à une droite donnée et non une seule comme le postule "Euclide"?", se demande Riemann - et il invente une des géométries non-Euclidiennes qui préparent la voie aux théories relativistes. L'écrivain de sf (presque tous les écrivains) ne fait pas autre chose: "Que se passerait-il si, par exemple, les femmes étaient beaucoup plus nombreuses que les hommes et détenaient le pouvoir?" De cette hypothèse de base, issue d'un retournement mental de la

Elisabeth Vonarburg

réalité, il tente alors de déduire logiquement toutes les conséquences - sociales, politiques, économiques, psychologiques, religieuses, linguistiques... etc. - Mais, une fois ce modèle théorique élaboré, il ne peut aller le vérifier dans le réel, comme le savant, et c'est là que leurs voies à tous deux se séparent: l'auteur de sf va écrire un livre, c'est-à-dire réaliser dans et par une fiction de langage le monde qu'il a construit; autant de théories, autant de mondes à l'essai, liberté totale, puisque le réel ne vient pas ici limiter la puissance de l'esprit théorique. Par "réel", il faut évidemment comprendre "l'Histoire", le "ici-et-maintenant", mais cela ne veut pas dire que la cohérence interne de la théorie ne soit une exigence absolue pour le savant comme pour l'écrivain: une fois les postulats de base choisis (plus de femmes que d'hommes, ou plusieurs droites parallèles à une droite donnée passant par un même point), on ne peut les changer à son gré. L'imaginaire pour le savant comme pour l'auteur de sf consiste, en partant du réel, à lui ajouter du possible (n'est-ce pas là une fonction fondamentale de l'esprit humain?). "Et si Napoléon avait gagné à Waterloo? Et si Wolfe avait perdu à Québec?" Hypothèses gratuites, direz-vous? Non: moyen de repenser l'histoire et le monde, d'en faire jouer les variables et ainsi de nous mieux comprendre aujourd'hui. Variables du passé ou du futur: faire des prédictions n'intéresse pas vraiment l'auteur de sf, mais utiliser un futur fictif pour nous mettre le nez dans notre présent, nous en dévoiler les ressorts et les rouages qui nous font agir et nous broieront peut-être, oui, cela l'intéresse, et non de dire, comme nous avons tous tendance à le faire: "Ca a toujours été ainsi, pourquoi est-ce que ça changerait?", ce qui fait recommencer toujours les mêmes vieilles erreurs mortelles.

C'est pourquoi il y a de tout dans la sf. Des petits hommes verts, oui ("Et si nous n'étions pas seuls dans l'univers?") Possi-

bles réponses paranoïaques: les Autres sont des monstres (★Au cinéma: "La guerre des mondes", "Les envahisseurs attaquent", etc...) Mais ils peuvent aussi, ces Autres, être plus sages, quoique plus forts que nous, des grands frères cosmiques venus nous apporter la paix (un peu partenaliste, ça!); ils peuvent être aussi "comme nous", ni bons, ni méchants, simplement **différents**. (A propos, connaissez-vous votre voisin?), et donc, suprêmement enrichissants. Il y a des robots clignotants dans la sf, oui ("2001 Odyssée de l'espace"; "La planète interdite"), et qui fonctionnent plus ou moins bien; ils peuvent, créature se retournant contre son créateur, nous détruire ("Le monde de l'Ouest"), mais ils peuvent aussi nous sauver de nous-mêmes parce qu'ils sont, comme la matière, innocents des passions humaines... Le futur de notre présent peut être horrible dans la sf: famine et surpopulation ("Soleil vert"). Disparition de l'homme ("La planète des singes"), mais il peut aussi, "si" nous le voulons, "si" nous le faisons **maintenant**, être meilleur, non plus riche, mais plus sage et plus humain. On rit dans la sf, parfois d'un rire vengeur ("Woody et les robots"), ou simplement d'un rire malicieux et paillard ("Flesh Gordon"). On tremble devant les cataclysmes, mais surtout, on veut mettre en scène l'ingéniosité ou le courage humain ("Quand la terre s'entrouvrira"). On peint la société à peine future sous des traits féroces ("Rollerball", "La course à la mort de l'an 2000") ou lyriques ("Silent running"). On déploie les fastes de la technologie triomphante ("Le mystère Andromède", "Alerte satellite 02", "2001") ou on parle de métaphysique ("Zardoz"). Il y a de tout dans la sf, le bien et le mal; à vrai dire, en examinant les films cités, il semble plutôt qu'au cinéma le mal domine - et pas seulement dans la qualité des films! - Spectacle oblige: les gens heureux n'ont pas d'histoire, on ne remplirait pas

les salles avec des futurs roses ou verts, pensent les producteurs. Il y a actuellement une récupération galopante de la sf par le courant "catastrophique" du cinéma américain, qui en dit long là-dessus; c'est si rassurant de revenir ensuite dans son petit monde, qui ne roule pas si bien que cela, mais enfin où il n'y a ni monstres de l'espace, ni ordinateurs ou robots révoltés... "De quoi vous plaignez-vous", nous dit le cinéma-catastrophe, "ça pourrait être pire". Mais ça pourrait être mieux; ça pourrait être simplement différent. Cela, le cinéma de sf ne nous le montre pas autant, ni aussi bien que la littérature de sf. Et pourtant, ses possibilités de bouleversement ne sont-elles pas égales, voire plus grandes? Mais, fasciné par son propre spectacle, il semble que le cinéma américain de sf se livre à ses (à nos) réflexes de nantis: toujours plus riches, les décors, toujours plus astucieux, les trucs, toujours plus réussis, les prouesses techniques de tous ordres... Noyées dans ce désir effréné et (pas si) naïf de "réalisme", les puissances du rêve, jugulées, se taisent; On oublie alors que la sf, au cinéma ou ailleurs, c'est des centaines de mondes possibles, ceux de l'évasion comme ceux de la réflexion, ceux du rire et ceux de la terreur, ceux de la connaissance et ceux du plaisir... On n'en sort pas transformé en Einstein ni en Superman, mais peut-être y apprend-on que le monde et l'homme sont bien plus que ce qu'on veut nous faire croire, bien plus mystérieux, bien plus terrifiants, bien plus beaux, et surtout, qu'ils sont encore et toujours à faire.

Que se passerait-il si, demain...?

Et que se passerait-il si, aujourd'hui?



★Je prendrai pour exemples des films et non des livres, parce qu'il y a plus de chances que vous les ayez vus ou les voyiez bientôt...

Origine de la crise écologique actuelle

Historiquement, la science était considérée comme étant l'appanage de la haute aristocratie, ayant une fin intellectuelle et contemplative. La technologie, de son côté, appartenait à la basse classe, était empirique et orientée vers l'action. La fusion de la science et de la technologie au siècle dernier a été l'initiateur de plusieurs révolutions démocratiques contemporaines, qui ont eu pour effets: 1) de détruire les barrières entre les différentes classes sociales et 2) d'affirmer l'unité fonctionnelle de la main et du cerveau. La crise écologique actuelle est issue de cette nouvelle culture démocratique. Mais d'où vient donc cette nouvelle culture?

Au début de l'époque médiévale, l'homme vivait en harmonie avec la nature. Le développement de méthodes de labour plus efficaces lui a permis de tirer un plus grand profit de la terre. Antérieurement, l'homme s'intégrait à la nature, maintenant il l'exploite. Même les calendriers de cette époque illustrent ce changement philosophique. Au début, les mois étaient illustrés par des personnages passifs. Après cette révolution agricole, les mois ont été représentés par des scènes d'activité humaine; labourage, récolte, coupe d'arbres à la hache, boucherie de porc... Cette nouveauté était en harmonie avec le schéma intellectuel de l'époque. La réaction des gens face à leur environnement dépend largement de ce qu'ils pensent d'eux-mêmes en relation avec les choses qui les entourent. La conception de notre environnement et de l'écologie est profondément conditionnée par nos croyances à propos de la nature et du destin, autrement dit par la religion.

La victoire du christianisme sur le paganisme est l'une des plus grandes révolutions psychiques de notre histoire culturelle. Quelque soit l'évolution actuelle, nous vivons largement dans un contexte d'axiome judéo-chrétien.

Mais quelle était la situation du christianisme par rapport à l'environnement?

Avant, la mythologie ne donnait qu'une conception incohérente de la création. L'idée même d'un commencement était incompatible avec la perception de l'environnement. Au contraire, le christianisme a hérité du judaïsme non seulement une conception non répétitive et linéaire du temps, mais aussi tout une histoire impressionnante de la création.

Par stage successif d'amour, un Dieu tout-puissant a créé la lumière et les ténèbres, les corps célestes, la terre ainsi que ses plantes, ses animaux, ses oiseaux et ses poissons. Enfin, le tout-puissant a créé Adam et pour qu'il ne s'ennuie pas... il a créé Eve! Puis l'homme a donné un nom à chacun des animaux de la création démontrant ainsi sa dominance sur eux! Le tout-puissant fait tout cela pour le bénéfice de l'homme. Bien qu'il a été fait à partir de boue, l'homme ne fait pas partie de la nature car, il a été fait à l'image du tout-puissant.

Dans l'antiquité, l'homme fonctionnait de façon intéressante. Chaque arbre, chaque étang, chaque ruisseau était gardé par un esprit. Ces esprits, accessibles à l'homme, ne lui ressemblaient pas du tout (centaures, sirènes, animaux...). Avant de couper un arbre, de miner une montagne ou d'arnacher une rivière, il était fondamental d'amadouer l'esprit qui y rodait.

La majorité des scientifiques qui étudiaient la nature et ses manifestations le faisait en vue d'une explication théologique. L'arc-en-ciel était un symbole d'espoir envoyé par Noé après le déluge; Robert Grosseteste, Friar Roger Bacon et d'autres, ont étudié l'optique de l'arc-en-ciel, en vertu d'une compréhension religieuse de la nature et d'une motivation théologique. Ce n'est qu'au 18^{ème} siècle que l'hypothèse de Dieu devient inutile, ou non nécessaire, pour plusieurs scientifiques. Ce que nous ferons écologiquement dépendra de notre perception de l'interaction: homme-nature. La crise écologique actuelle ne fera que s'accroître tant et aussi longtemps que nous conserverons l'axiome judéo-chrétien: la nature n'a pas d'autres raisons d'existence que de servir l'homme et l'homme de servir Dieu. Une telle législation théologique, ouvrant la porte à une exploitation désordonnée de l'environnement, n'est pas acceptable pour l'homme. Il en va de sa propre existence, de sa survie comme espèce.

La science naturelle est empreinte d'une philosophie judéo-chrétienne, par conséquent, elle ne résoudra rien. Les problèmes écologiques actuels ne sont pas des problèmes dus à des défaillances techniques, mais à une mauvaise perception philosophique morale et/ou théologique de la situation de l'homme dans la nature et de son intégration inconditionnelle aux lois naturelles et biologiques. Saluons nos frères les castors, nos amis les abeilles et n'oublions surtout pas que les arbres sont en amour.

Alan McLean



"...ô mon prince bien aimé"



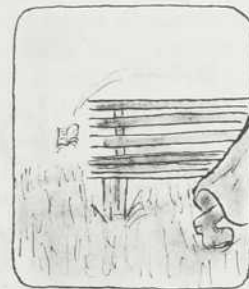
"Emmenez-moi dans votre beau château"



Le prince s'enfuit sur son beau cheval... seul.



"La princesse rentra au couvent..."



Et ils n'eurent jamais d'enfants. FIN

benoit savard 77

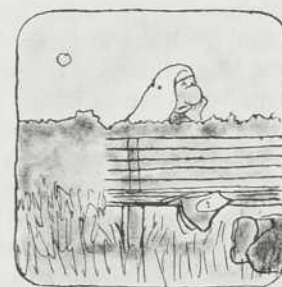
La grenouille et la soeur



Les fantômes n'existent pas!



bou!



benoit savard 77



benoit savard 77

Bandes dessinées de
Benoît Savard, Chicoutimi.

ons reçu, avons lu, avons reçu, avons lu avons reçu, avons lu

Livres, bouquins, paroles d'ici et d'ailleurs

DE LA B.D. AVANT TOUTE CHOSE

Des formes contemporaines d'écriture, la bande dessinée est bien celle dont la popularité ne se dément pas. Jusqu'à maintenant, la B.D. québécoise a peu connu l'essor qu'elle aurait mérité. La plupart des revues produites au Québec réussissent difficilement à passer le cap du troisième ou quatrième numéro. La concurrence américaine (quel quotidien publie des dessinateurs québécois?) et française est trop forte. Nous venons de recevoir le numéro six (6) de *Prisme*, une revue de bandes dessinées d'ici, pleine d'allant et d'allure. On y retrouve Zyx et le Sombre Vilain, Toufik à la recherche de son alter ego. Moerell nous révélant enfin toute la vérité, rien que la vérité sur la fameuse oreille de Van Gogh (vous vous souvenez, l'oreille qu'il envoya à sa bien-aimée et qu'un riche collectionneur lui échangea contre la grosse orteil de Gauguin), et puis, Moerell va au cinéma, et enfin Poc, "blotti dans l'enceinte inspiratrice d'un vieux hangar en tôle ondulée", nous livre la légende du beau hautbois dormant. Prix raisonnable: \$1. Je ne l'ai pas trouvé en tabagie, alors abonnez-vous (\$3 pour 4 numéros): Les Editions Phase Enr., Case Postale 454, Succursale Place d'Armes, Montréal, Québec, H2Y 3H3.

J.P.

le sombre vilain



L'ACADIE, L'ACADIE

Antonine Maillet écrit dans la Sagouine: "...En Acadie, qu'ils nous ont dit, et je sons des Acadjens. Ca fait que j'avons entrepris de répondre à leu question de nationalité comme ça: des Acadjens, que je leur avons dit. Ca, je sons sûrs d'une chouse, c'est que je sons les seuls à porter ce nom-là. Ben, ils avont point voulu écrire ce mot-là dans leu liste, les encenseux. Parce qu'ils avont eu pour leu dire que l'Acadie, c'est point un pays, ça, pis un Acadjen c'est point une nationalité, par rapport que c'est pas écrit dans les livres de Jos Graphie". Parti pris a publié un choix de textes acadiens (complaintes, poèmes et chansons) qui démontre que si l'Acadie n'est point un pays, c'est un peuple avec son histoire et sa culture propres. On y laisse une grande place à la jeune poésie actuelle ainsi qu'aux anciennes complaintes populaires. Un livre essentiel pour tous ceux qui s'intéressent au folklore et à la poésie "acadjenne", ainsi qu'à ses luttes pour durer.

J.P.

DEMAIN, LES HERBES ROUGES

La revue de poésies les Herbes Rouges dépasse déjà le cinquantième numéro.

Depuis quelques années déjà, cette revue publie la jeune poésie québécoise, plus particulièrement montréalaise. Travail du texte, travail sur le texte. "Car voici, nous ne en dérouts, pige pas, ramène au corps bête, la cigarette rappelle à l'ordre (ranima, rembobina, elle se tira du vide devant un café avec envie), caresse en y pensant - ramène au corps foré d'erreurs (n'ai pas le monopole des idées justes), gît, rhabille, métaphores depuis l'aurore. Car nous ne mélodie populaire, qui surveillait le petit déjeuner? Autre? Chassons les démons du sommeil, dés plein les mains, sourire en coin, irai forcément vers ce qui m'est le plus familier, car mais madame m'habite" (La vie de couple, nos 50-51). Une des revues nécessaires pour ceux qui s'intéressent à l'évolution de la poésie québécoise.

J.P.

MARCHANDISE DROGUE

Ce livre de Dominique Christian paru chez 10/18 (no 986) n'a pas connu la vogue des livres de Jerry Rubin ou encore du rapport Le Daim. Et pour cause, puisqu'il traite des drogues dans une perspective globale, dans leur rapport avec l'économie et dans une description très poussée de la conception du monde, apparemment diffi-

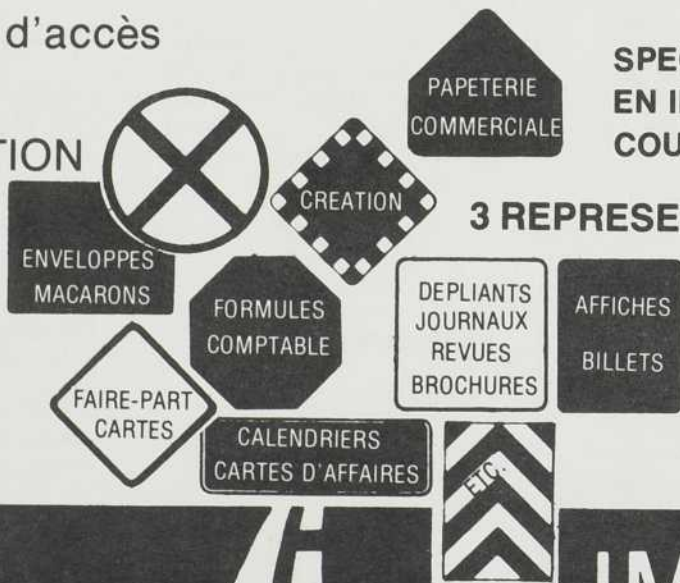
rente, véhiculée par l'usager des drogues. A travers l'histoire des drogues et de leur utilisation-législation-répression, l'auteur réussit très bien à démontrer que cet autre monde n'est en fait pas si loin de l'adict de la télévision, car malgré ses particularités, ce monde est contrôlé par le marché. A mettre entre le spécial Drogues de Mainmise et Approches, Drogues et Ivresses de Ernst Junger. Qui s'y frotte, s'y pique.

J.P.

Femme, de Gaston Tremblay, les Editions de la Basoche, C.P. 341, Québec 4. Prenez de la glace concassée, des fleurs, de la brume, de l'éternité, de l'eau dormante, des tombeaux, des étoiles, de la fertilité, et brassez le tout; ajoutez de la misogynie camouflée sous l'éternelle adoration et videz dans une imprimerie. Pour corser le tout, ajoutez un lauréat et vous vous retrouverez en 1955. Il semble être difficile d'oublier sa mère (alias Vierge Marie réceptacle passif) dans un système patriarcal. Pour ceux qui aiment qu'un poète les rassure dans leur statu quo ou pour ceux qui écoutent La famille Stone.

J.P.

Une voie d'accès
sur la
PERFECTION
dans vos
imprimés



3 REPRESENTANTS A VOTRE SERVICE

- Jean-Paul Tardif
- Robert Montminy
- Marc Montminy

IMPRIMERIE

LE PROGRES DU SAGUENAY LTÉE

316, AVENUE LABRECQUE — CHICOUTIMI

Tél.: 545-4474

Etant donné les nombreuses difficultés que nous avons rencontrées afin de rejoindre les animateurs et groupes culturels durant la période estivale (relâche, vacances...), le calendrier du mois de septembre est ici incomplet. Si vous désirez plus de renseignements, veuillez vous informer auprès des organismes en question.

Nous espérons que le calendrier du prochain mois sera plus documenté.

SEPTEMBRE 1977

1er septembre:

Chicoutimi:

Musée du Saguenay. "Le monde des affaires au Saguenay au début du siècle". Du 20 août au 14 septembre. Dans le cadre de la semaine de l'homme d'affaires.

Jonquière:

Institut des Arts du Saguenay. Inscription aux cours. Du 31 août au 2 septembre, de 19h00 à 22h00, au Centre culturel. Cours donnés: chant, flûte à bec, guitare classique, violon, trompette, chant choral, adulte, enfant, flûte traversière, guitare accompagnement, piano, saxophone et poterie.

Notre-Dame-de-la-Doré:

Festival d'Alexis le Trotteur. Exposition d'artisanat local et régional.

St-Ambroise:

Festival de la Patate. Ouverture officielle et réception civique. Exposition d'oeuvres artistiques et culturelles.

2 septembre:

Chicoutimi:

Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Jonquière:

Institut des Arts du Saguenay (voir 1er septembre).

Notre-Dame-de-la-Doré:

Festival d'Alexis le Trotteur. Exposition d'artisanat local et régional.

St-Ambroise:

Festival de la Patate. Rassemblement des producteurs en congrès. Exposition d'oeuvres artistiques et culturelles. Soirée pour les jeunes de 14 à 18 ans.

3 septembre:

Chicoutimi:

Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Notre-Dame-de-la-Doré:

Exposition d'artisanat local et régional.

St-Ambroise:

Festival de la Patate. Jeux pour enfants: patate musicale, patate dans la cuve, course dans les poches... Démonstration d'arrachage et visite des entrepôts. Patate-o-thon. Banquet aux patates: mets variés, de la soupe au dessert en passant par le vin. Couronnement de la princesse des patates. Soirée culturelle au Chalet des loisirs. Exposition d'oeuvres artistiques et culturelles.

4 septembre:

Chicoutimi:

Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Notre-Dame-de-la-Doré:

Festival d'Alexis le Trotteur. Exposition d'artisanat local et régional.

St-Ambroise:

Festival de la Patate. Parade du festival avec les fermiers et les commerçants. Compétitions sportives: plus gros mangeur de patates, pelage de patates, etc... Concours: mets inventés, patate la plus curieuse, etc... Exposition d'oeuvres artistiques et culturelles. Souper populaire. Remise des prix. Soirée de danse.

5 septembre:

Chicoutimi:

Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Jonquière:

Ciné-club au Cegep de Jonquière. "Flesh Gordon" (USA, 1974, 88 m., v. fr.) de

Howard Ziehm et Michael Benveniste d'après la b.d. d'Alex Raymond "Flash Gordon". Services des loisirs de Jonquière. Inscription aux ateliers (du 5 au 20 septembre). Centre Price à Kénogami. Service administratif des Loisirs, 200, rue Clément. Bibliothèque, secteur Arvida. Cours aux jeunes: Arts plastiques, danse sociale, dessin. Cours aux jeunes et aux adultes: flûte, guitare accompagnement, piano. Ateliers aux adultes: peinture, photographie, poterie, courtépointe, tapisserie, folklore. Ateliers aux jeunes: poterie, expression littéraire et visuelle.

6 septembre:

Chicoutimi:

Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Jonquière:

Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).

7 septembre:

Chicoutimi:

Club de photo amateur. Parc Rosaire-Gauthier. 1ère réunion (pour renseignements: 549-7452). Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Jonquière:

Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).

8 septembre:

Chicoutimi:

Auditorium Dufour. Jean-Luc Ponty. Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Jonquière:

Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).

9 septembre:

Chicoutimi:

Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Jonquière:

Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).

10 septembre:

Chicoutimi:

Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Jonquière:

Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).

11 septembre:

Chicoutimi:

Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Arvida:

Club de caméra d'Arvida. 1ère réunion au Centre Price à Kénogami à 7h00. Invitation à tous les gens qui sont intéressés à participer au club à s'inscrire. Message à ceux qui font déjà partie du club: apportez les photos que vous avez prises durant les vacances.

Jonquière:

Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).

12 septembre:

Chicoutimi:

Académie de Ballet du Saguenay. Début des cours: on peut s'inscrire en téléphonant à: 549-2835. Les cours se donneront à Chicoutimi à l'Académie à Jonquière, Arvida à l'Institut des Arts du Saguenay et à Kénogami au Memorial Hall.

Musée du Saguenay (voir 1er septembre).

Triangle Artistique.

Inscription aux cours: céramique, poterie, vannerie, macramé, tapisserie, dessin, peinture, sculpture, émaux sur cuivre. Les cours débutent au début d'octobre et se donneront à l'école St-Ignace (de 10h00 à 22h00). Pour obtenir sa carte de membre (\$10.00), il faut appeler à: 543-7482 ou à Margot Gauthier: 549-5528.

13 septembre:

Chicoutimi:
Musée du Saguenay (voir 1er septembre).
Jonquière:
Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).

14 septembre:

Chicoutimi:
Musée du Saguenay (voir 1er septembre).
Jonquière:
Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).
St-Félicien:
Exposition agricole régionale. Arena de St-Félicien. En soirée: "Le Rêve du Diable".

15 septembre:

Chicoutimi:
Musée du Saguenay. Exposition "Tsuba" du Musée des Beaux-Arts de Montréal. Du 15 septembre au 19 septembre. Montrer les différents caractères de l'art japonais par les gardes de sabres du samouraï.
Jonquière:
Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).
St-Félicien:
Exposition agricole régionale.

16 septembre:

Chicoutimi:
Musée du Saguenay (voir 15 septembre).
Jonquière:
Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).
St-Félicien:
Exposition agricole régionale.

17 septembre:

Chicoutimi:
Musée du Saguenay (voir 15 septembre).
Jonquière:
Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 15 septem-

bre).
La Baie:
Inscription aux cours et ateliers (donnés en collaboration avec l'Education des adultes) du Service des Loisirs de La Baie.

St-Félicien:
Exposition agricole régionale.

18 septembre:

Chicoutimi:
Musée du Saguenay (voir 15 septembre).
Jonquière:
Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).
St-Félicien:

19 septembre:

Alma:
Début des inscriptions aux activités culturelles de la ville. Du 19 septembre au 23 septembre (un pamphlet sera distribué dans tous les foyers de la ville).
Ciné-club au Cegep de Jonquière. "Les envahisseurs attaquent" (Japon, 1968, 88 m., v. fr.) de Inoshiro Honda avec Godzilla... Inscription aux cours et ateliers du Service des Loisirs de Jonquière (voir 5 septembre).

22 septembre:

Alma:
Inscription aux activités culturelles de la ville (voir 19 septembre).

23 septembre:

Alma:
Inscription aux activités culturelles de la ville (voir 19 septembre). Dernière journée.
Chicoutimi:

24 septembre:

Chicoutimi:
Musée du Saguenay (voir 15 septembre).

25 septembre:

Chicoutimi:
Auditorium Dufour. Le groupe de ballet jazz d'Eddy Toussaint. Musée du Saguenay (voir 15 septembre).
St-Henri-de-Taillon:
Semaine culturelle. Du 25 au 30 septembre. Activités culturelles tous les soirs. Exposition artisanale et documents historiques à la salle paroissiale Bellevue à St-Henri-de-Taillon.

26 septembre:

Alma:
Auditorium: la compagnie d'Eddy Toussaint.
Chicoutimi:
Musée du Saguenay (voir 15 septembre).
Jonquière:
Ciné-club au Cegep de Jonquière. "Silent running" (USA, 1971, 90 m., v. angl.) de Douglas Trumbull.
St-Henri-de-Taillon:
Semaine culturelle (voir 25 septembre).

27 septembre:

Chicoutimi:
Musée du Saguenay (voir 15 septembre).
St-Henri-de-Taillon:
Semaine culturelle (voir 25 septembre).

28 septembre:

Chicoutimi:
Musée du Saguenay (voir 15 septembre).
St-Henri-de-Taillon:
Semaine culturelle (voir 25 septembre).

30 septembre:

Chicoutimi:
Musée du Saguenay (voir 15 septembre).
St-Henri-de-Taillon:
Semaine culturelle (voir 25 septembre).

COMMUNIQUE Jirondanjoncelle

La troupe de théâtre Jirondanjoncelle reprendra ses activités en octobre à l'école Lafontaine à Chicoutimi.

Le groupe travailla pendant tout l'été à la ferme de St-Gabriel de Ferland afin de bâtir un local de pratique.

Elle vous présentera donc à l'automne un programme de 5 pièces dont une inédite: "L'Option Chimère".

COMMUNIQUE

Les Artisans de la rue Racine ouvriront dès le début de septembre, une boutique sur la rue Racine à Chicoutimi.

COMMUNIQUE

Les expositions de la Société des Arts à l'Auditorium Dufour reprendront au début de septembre.

COMMUNIQUE

Théâtram, C.P. 216, Jonquière.

Aperçu des activités pour la saison 1977-78

Théâtram continuera, dès septembre, la tournée entreprise à la fin de la saison dernière avec la présentation de Kathakali à Montréal et à Baltimore. Une dizaine de villes du Québec, de la région et de l'extérieur, seront visitées à cette occasion.

Au plan des nouvelles productions, l'une des deux cellules du groupe entreprendra une création collective avec le début de l'automne.

La revue spécialisée, que Théâtram publie annuellement et consacre à la recherche théâtrale, paraîtra cette année en septembre et, comme à l'accoutumée, sera distribuée à la grandeur de la province.

Richard Tremblay,
dir. artistique.

ANDRÉ TRUCHON
AVOCAT
CONSEILLER JURIDIQUE

247 EST. RUE RACINE, SUITE 308
CHICOUTIMI, P.Q.
G7H 1S4

TÉL.: 543-0261



293 Place Davis
Arvida G7S 4K7

548-5764

PAGÉ ÉLECTRIQUE



Antonio Girard Ltée

LIBRAIRIE, PAPETERIE, AMEUBLEMENT DE BUREAU

555, rue Collard Ouest
ALMA, Qué. - G8B 1N1



67 Taschereau, Kén
547-3619

RAYON SOLEIL

ATELIER DE SOUDURE ET DE REPARATIONS
D'ARVIDA, LTEE
ARVIDA WELDING & REPAIR SHOP, LTD.

Carol Mercier
GERANT

281 DESCHESNES
ARVIDA, QUE.

Tél.: 548-4215

CHICOUTIMI
1159, Boulevard Talbot
Téléphone : 549-5673

JONQUIÈRE
218 St-Dominique
Téléphone : 547-5744

Tissus & Tapis Mde Roy inc.



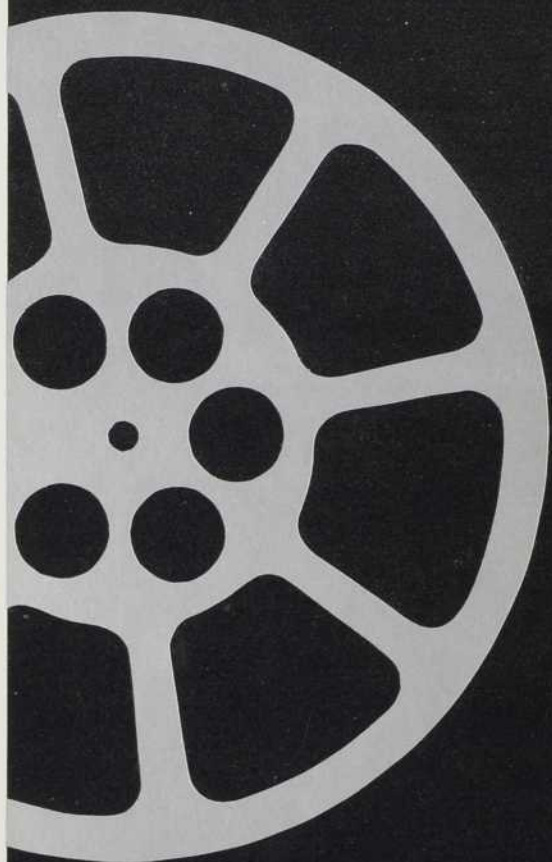
**La radio
qui vous
aime**

CJPM-TV 6

CHICOUTIMI · CHAMBORD

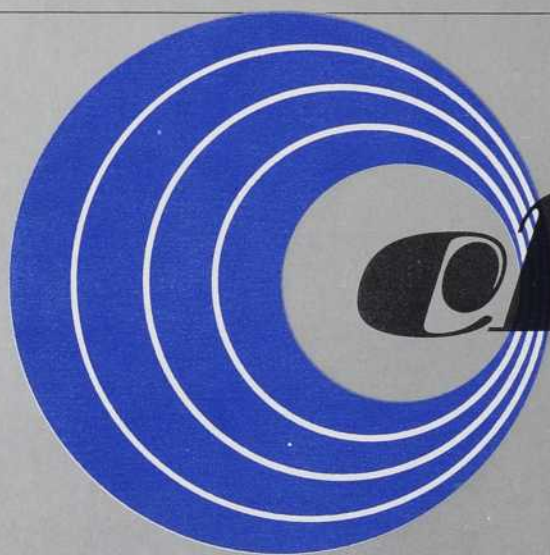


*Au service de la population
du Saguenay- Lac-St-Jean*



le Cinéma de 5 heures

longs métrages de choix
du lundi au vendredi
à compter du 19 septembre
à 5 heures



chirS.tv